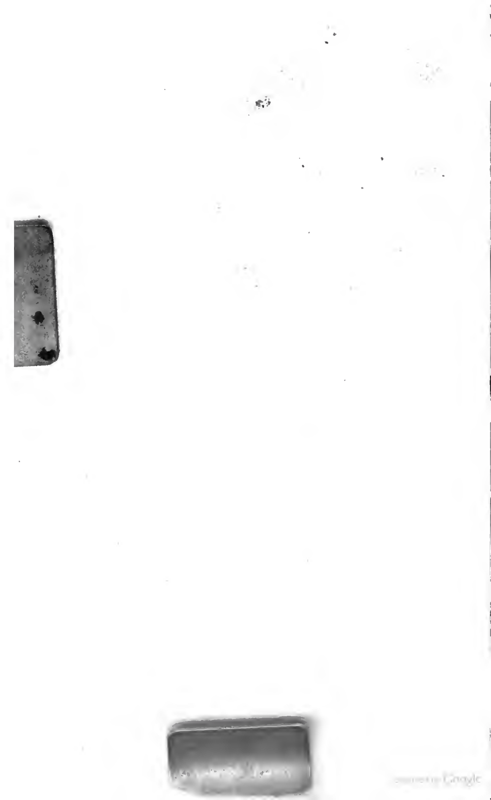




LES

POËTES FRANCISCAINS

EN ITALIE

AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

LES

POËTES FRANCISCAINS

EN ITALIE

AU TREIZIÈME SIÈCLE,

PAR A.-F. OZANAM.

AVEC UN CHOIX DES PETITES FLEURS DE SAINT FRANÇOIS

TRADUITES DE L'ITALIEN.



PARIS,
JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,
CI-DEVANT RUE DU POT DE FER SAINT-SULPICE, 8.

—

1852.

=

C

scie

litt

por

saie

ave

Mu

son

sie,

tai

tre

pas

son

de

tré

éd

co

ba

PRÉFACE.

Ce petit livre n'est point un livre de science. En 1847, je revenais d'une mission littéraire en Italie, assez heureux pour rapporter des documents inédits qui intéressaient l'histoire des temps barbares. Mais avec ces rares épis, glanés dans le champ où Muratori et ses successeurs ont si bien moissonné, j'avais cueilli quelques fleurs de poésie, comme le liseron mêlé au blé mûr. C'étaient des vers détachés d'un manuscrit du treizième siècle, des chants qui, après avoir passé par les lèvres de plusieurs générations, sont tombés dans un injuste oubli. C'étaient des recueils de légendes que le voyageur lettré dédaigne d'acheter aux foires, mais qui édifient les veillées des paysans. J'avais encore présentes à ma mémoire plusieurs de ces basiliques italiennes, où le moyen âge est tout

vivant, préservées du vandalisme moderne par la vénération des peuples, ou par la pauvreté même des religieux qui les desservent. Une pensée commune animait pour moi ces images du passé : en considérant de près le moyen âge italien, j'y croyais reconnaître, plus visible qu'ailleurs, le lien qui unit la foi et le génie, et par quelles inspirations les saints suscitèrent les grands artistes. Je voyais le saint le plus populaire de cette époque, saint François, en devenir aussi l'inspirateur, composer lui-même des cantiques admirables, et laisser après lui toute une école de poëtes, d'architectes, de peintres, qui se formèrent au tombeau d'Assise pour se répandre jusqu'aux Alpes et jusqu'à la baie de Naples. J'ai donc voulu raconter les commencements de la poésie religieuse chez les Franciscains italiens, en rattachant à ce sujet mes souvenirs et mes impressions, avec la complaisance qu'on pardonne aux voyageurs pour les lieux qui les ont charmés.

Les écrivains ecclésiastiques ont mis en lumière la mission providentielle de saint

François, quand il vint, avec saint Dominique, soutenir les murailles chancelantes de l'Église. Les historiens commencent à comprendre le rôle politique des Frères Mineurs, de cette milice contemporaine des républiques italiennes, alliée naturelle des faibles, ennemie des oppresseurs, dont elle n'avait ni peur ni besoin. Les savants avouent ce que l'esprit humain doit aux docteurs de l'école franciscaine, à saint Bonaventure, le Platon du moyen âge; à Roger Bacon, dont les pressentiments devancèrent nos découvertes. Je me borne à considérer les services que les premiers Franciscains rendirent aux lettres italiennes. D'abord, je parcours d'une vue rapide les siècles qui précédèrent le treizième, et, depuis les catacombes jusqu'aux basiliques de Venise et de Pise, je cherche dans les monuments, dans les inscriptions, les premiers élans d'une poésie populaire et religieuse, encore prisonnière sous les formes latines, mais prête à prendre l'essor quand un idiome nouveau lui aura prêté des ailes. Saint François paraît, et il faut l'étudier

comme poëte, en recueillant toutes les circonstances qui contribuèrent à l'éducation de cet esprit extraordinaire; il faut discuter l'authenticité des compositions qu'on lui attribue, en retrouver la place entre ses extases, où il ravissait le feu du ciel, et ses prédications, où il le communiquait aux hommes. Le génie du saint fondateur passe aux premiers disciples qui lui succèdent : saint Bonaventure, qui porte le souffle lyrique sous la robe de l'école; frère Pacifique, qu'on appelait le roi des vers; Jacomino de Vérone, auteur de deux poëmes longtemps oubliés, auxquels Dante n'a peut-être pas dédaigné de prendre quelques traits de son Enfer et de son Paradis. Enfin vient le plus grand de ces poëtes, le bienheureux Jacopone de Todi, méprisé comme un insensé, puni comme un malfaiteur, et, du fond de sa prison, foudroyant de ses satires les désordres du clergé et du peuple. En même temps, il ne craint pas de traiter en vers les points les plus difficiles de la théologie chrétienne; et, arrivé aux dernières profondeurs du mys-

ticisme, il a déjà l'accent de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. A mesure qu'on descend ainsi le premier siècle de l'ordre de Saint-François, comment ne pas s'arrêter devant les monuments contemporains qui bordent son cours, où la même poésie éclate sous les lignes de l'architecture, sous la couleur des fresques? Mon pèlerinage a des stations marquées au tombeau d'Assise, à Saint-Antoine de Padoue, à Sainte-Croix de Florence. C'est vers Florence que se tournent les préférences de l'art naissant, et c'est là que je trouve la belle légende des *Fioretti di san Francesco*, qu'on peut regarder comme une petite épopée résumant les traditions héroïques de l'ordre de Saint-François, ou plutôt comme un reliquaire dont les émaux représentent avec naïveté les miracles du saint et les figures de ses compagnons. De ces figures, plusieurs n'ont que le mérite de la couleur qu'elles perdraient en passant par une traduction. Les autres ont la grâce du dessin, le mouvement, la vie, qui s'évanouiraient dans une analyse. Une main plus délicate que la mienne a choisi

et mis en français les plus pieux, les plus touchants, les plus aimables récits des *Fioretti,* en s'efforçant de serrer de près le tour simple et vif du vieux narrateur.

Plusieurs s'étonneront de tant d'admiration pour un mysticisme dont notre siècle ne comprend plus le langage, de tant de complaisance pour des traditions qui ne sont pas de foi. Aussi je ne propose rien à la foi des lecteurs : si je ne fais pas un livre de science, je n'écris pas non plus un livre de religion. Je ne confonds point ces chants, ces traditions avec le dogme infaillible, pas plus que je ne confonds les gouttes de la rosée avec les feux de l'aurore qu'elles accompagnent. Je les recueille comme les émanations d'une terre fécondée par le christianisme. Si je ne puis toucher sans émotion à cette poésie des vieux âges, c'est que j'ai vécu tout un jour le contemporain des événements et des hommes qui l'inspirèrent. J'ai passé un jour trop court pour moi dans la vieille cité d'Assise. J'y ai trouvé la mémoire du saint aussi présente que s'il venait de mourir hier, et de laisser à sa pa-

trie la bénédiction qu'on lit encore sur la porte de la ville. On m'a montré le lieu de sa naissance, et la chapelle où son cœur disputé se rendit à Dieu. On m'a fait voir le buisson d'épines qui se couvrit de roses quand François s'y précipita dans l'ardeur de sa pénitence. J'y ai reconnu l'image de cette langue italienne encore tout inculte et tout épineuse, qui n'eut besoin que d'être touchée par l'ascétisme catholique pour germer et fleurir. Enfin, je me suis agenouillé au saint tombeau, sous cette voûte d'azur étoilée d'or qui le couronne, et qui fut le premier ciel où la peinture renaissante essaya son vol. C'est là qu'acheva de se préciser la pensée de ce petit livre. Tout mon dessein se déroulait dans les réflexions suivantes qui m'accompagnaient au sortir d'Assise, à mesure que je voyais fuir les blanches murailles du Sagro-Convento, la ville qui dort sous sa garde, et le coteau qu'elle domine, doré des derniers rayons du soleil.

Si l'on considère l'Italie au moyen âge, on y remarque un espace comprenant la Tos-

cane, l'Ombrie et le nord du patrimoine de Saint-Pierre : c'est là que rayonna pendant trois cents ans le plus vif éclat de la sainteté chrétienne. A Florence, c'est saint Jean Gualbert, le père des solitaires de Vallombreuse, et en même temps le véritable fondateur des libertés publiques, par les combats qu'il livra aux évêques simoniaques. C'est saint Philippe de Benizzi et ses compagnons, déposant l'épée dans un siècle de sang, pour instituer la charitable compagnie des Servites : un peu plus tard, le bienheureux Giovanni delle Celle, et sainte Madeleine de Pazzi, dont les lettres sont des trésors de sagesse et d'éloquence. A Pise, on voit l'archevêque saint Reynier revenant du pèlerinage de Jérusalem, et jetant son peuple dans l'héroïque délire des croisades. A Sienne, on trouve sainte Catherine et saint Bernardin, et un nombre infini de saints qui firent nommer leur ville l'Antichambre du Paradis. Entrons dans ces cités guelfes et gibelines, hérissées de tours, frémissantes de passions politiques. Nous apercevrons sur leurs autels l'image de quelque

pauvre servante, de quelque pécheresse repentie, devenue la patronne du lieu : sainte Zite à Lucques, sainte Marguerite à Cortone. Je ne parle plus d'Assise et de ce grand nombre d'âmes qui, à la suite de saint François et de sainte Claire, prirent leur essor vers le ciel. Mais je ne puis oublier ni saint Bonaventure, sorti de la bourgade de Bagnorea pour devenir le flambeau de l'École et de l'Église ; ni sainte Rose de Viterbe, qui, à neuf ans, parcourait les rues en prêchant la pénitence, et qui soulevait ses concitoyens contre la tyrannie de Frédéric II.

Assurément il est beau de voir dans un espace si restreint, et en des temps si mauvais, tant de courage, tant de charité, tant de dévouement pour le service des vérités éternelles. Mais il se trouve de plus que cette terre classique de la sainteté devient celle de l'art chrétien. Les tombeaux des serviteurs de Dieu sont autant de semences qui perceront le sol, et en feront sortir des monuments. La foi, qui transporte les montagnes, élève ces cathédrales, ces montagnes de mar-

bre, toutes ciselées, toutes peintes, toutes retentissantes du chant des hymnes. Il suffit qu'un lieu soit marqué de quelque grand souvenir religieux, pour qu'une basilique s'y ouvre comme un atelier sanctifié par la prière, où les ouvriers se formeront dans le silence, dans l'oubli des applaudissements de la foule, dans l'habitude de considérer l'art comme un culte, et de le traiter avec respect. Nous savons déjà quelle génération de peintres et d'architectes croissait sous les portiques sacrés d'Assise. Vers le même temps, un prêtre de Bolsena ayant eu le malheur de douter de la présence réelle tandis qu'il célébrait, l'hostie saigna entre ses mains, les linges ensanglantés furent recueillis avec terreur. On décida que ce miraculeux dépôt serait conservé dans une église qui n'aurait pas de rivale. Vers 1280, commença la construction du dôme d'Orvieto ; elle occupa, durant trois cents ans, la piété des peuples, à qui rien ne coûtait pour réparer le doute de leur prêtre, et pour honorer le mystère outragé de l'amour. Plus de deux cents artistes s'y suc-

cédèrent, depuis Jean de Pise et ses élèves, qui sculptèrent la façade, jusqu'à Luca Signorelli, qui peignit l'Antechrist, le Jugement, l'Enfer, dans une suite de fresques dignes d'inspirer Michel-Ange. Un siècle plus tôt, en 1186, l'archevêque de Pise Ubaldo Lanfranchi avait conçu la pensée de donner à ses concitoyens une sépulture glorieuse. Il rapporta sur ses vaisseaux la poussière de Jérusalem et de Bethléem. Il la déposa dans le sol creusé auprès de sa cathédrale, pour en faire le cimetière national des Pisans. Mais comme on ne pouvait rendre trop d'honneur à la terre foulée par les pieds du Sauveur, on voulut qu'un portique superbe fût élevé à l'entour, que les murs fussent couverts d'images qui consolassent de la mort par le spectacle de l'immortalité; et pendant deux cents ans les plus grands maîtres de la Toscane ne crurent pas leur gloire complète, s'ils n'avaient pas une fresque au Campo-Santo. Si l'on appela Sienne l'Antichambre du Paradis à cause du grand nombre de ses saints, elle mérita le même nom par la splendeur de ses édifices,

par sa cathédrale aérienne, par son palais public tout peuplé d'images héroïques et religieuses, par son école de peinture si chaste, si naïve, si injustement négligée. Florence, la plus riche en souvenirs, sera la plus féconde en œuvres. Ne vous effrayez pas de ces murs cyclopéens, de ces façades austères, de ces créneaux menaçants; franchissez le seuil des églises et des palais : vous trouverez que le pinceau les a peuplés de visions célestes, de figures rayonnantes de jeunesse, d'innocence et de douceur; et vous vous demanderez, quand tout était plein de combats, où les artistes toscans allaient chercher ces visages d'anges, de vierges et de jeunes saints. Ils ne les cherchaient pas loin, ils les trouvaient près d'eux, dans les couvents à la porte desquels venait mourir le bruit des guerres civiles, dans les vieilles familles dont Villani et Ricobaldo décrivent les mœurs patriarcales. « Là on vivait sobrement, les hommes vêtus de peaux de mouton non foulées, les femmes parées d'une robe étroite de drap écarlate, avec une ceinture de cuir à l'antique. Le mari

et la femme soupaient sur la même assiette, buvaient au même verre; et s'il était nuit, un serviteur tenait devant eux une torche de résine. Mais ceux qui vivaient de la sorte étaient loyaux entre eux, fidèles à leur commune, et, avec ces mœurs rudes et pauvres, ils faisaient de plus grandes choses que les générations délicates et polies qui les suivirent. » C'est ainsi qu'il faut se représenter l'Italie du treizième siècle. Ainsi devait se faire peu à peu, si je puis le dire, le nid d'où devaient prendre leur essor ces trois aigles de la poésie chrétienne : Dante, Pétrarque, et le Tasse.

A Dieu ne plaise cependant que j'aie voulu réduire les saints à n'être que les précurseurs des grands poëtes ! Mais je reconnais en eux les serviteurs de cette Providence souverainement économe qui emploie chacun de ses ouvrages à plusieurs fins. Si elle compte les grains de sable et se souvient des gouttes d'eau de l'Océan, elle pourrait du fond de son éternité pourvoir aux développements de l'art, comme un gouvernement sage pourvoit aux jeux publics, quand l'art ne serait que la

consolation et le plaisir légitime des peuples. Mais n'est-il pas juste qu'elle en tienne compte dans ses conseils, si l'art est un moyen de faire l'éducation de l'homme, de civiliser les sociétés, et d'honorer Celui qui est parfaitement beau, comme il est bon et vrai ?

LES

POËTES FRANCISCAINS

EN ITALIE

AU TREIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Poésie populaire en Italie avant et après S. François.

Avant d'étudier l'école franciscaine, il convient de lui marquer sa place dans l'histoire de la poésie italienne. Il faut reconnaître le caractère principal de cette poésie, le voir poindre à travers l'obscurité des premiers temps; puis, fixé par l'exemple de saint François et de ses disciples, se communiquer à des écoles moins religieuses et se perpétuer dans des siècles moins naïfs. Mais le caractère du génie italien qui me touche surtout, c'est qu'en devenant savant, ce génie se conserva populaire ; c'est qu'à tous les âges de cette littérature on trouve une poésie du peu-

ple : la poésie cultivée y a ses racines, et, après avoir fleuri, elle y retombe comme dans un fonds inépuisable qu'elle enrichit de sa poussière. Je voudrais sonder ce fonds, et creuser jusqu'aux premières sources de sa fécondité.

Le peuple italien commence aux catacombes. C'est là qu'il faut descendre pour trouver les origines de tout ce qui doit devenir grand. J'y vois déjà le peuple dans le sens moderne qu'on donne à ce mot, en y comprenant les femmes, les enfants, les faibles et les petits, ce que les historiens anciens méprisaient, ce dont ils ne tenaient point de compte. J'y vois un peuple nouveau, mêlé d'étrangers, d'esclaves, d'affranchis, de barbares, animé d'un esprit qui n'est plus celui de l'antiquité. Cette société a donc une pensée qu'elle veut produire, mais une pensée trop abondante, trop émue, trop neuve, pour que la parole lui suffise : il y faut le concours de tous les arts. Dans ce premier état, la poésie n'est pas encore distincte, précise, revêtue de la forme qu'elle cherche. Mais elle est partout, dans l'architecture, dans la peinture, dans la sculpture, dans les inscriptions, puisqu'il y a partout symbolisme, langage figuré, effort pour faire reluire la pensée sous l'image, et l'idéal sous le réel.

Il faut se représenter les catacombes comme de longues galeries souterraines dont le réseau s'étend au loin sous les faubourgs et sous la campagne de Rome. Gardons-nous de les confondre avec les spacieuses carrières ouvertes pour bâtir la ville païenne : les chrétiens seuls ont creusé les étroits corridors qui devaient cacher les mystères de leur foi et le repos de leurs tombes. Ces labyrinthes comptent quelquefois jusqu'à trois et quatre étages ; ils s'enfoncent à quatre-vingts, cent pieds sous terre : souvent un seul homme y trouve à peine son passage en baissant la tête : à droite et à gauche, plusieurs rangs de fosses pratiquées dans le mur, basses, larges et profondes, où les corps grands et petits prenaient place les uns à côté des autres, et qu'un peu de chaux fermait ensuite pour toujours. Le souterrain fait mille détours, comme afin de tromper les poursuites des païens ; et à mesure qu'on en suit les sinuosités, il semble qu'on sente les approches des persécuteurs, qu'on entende le bruit de leurs pas, et que ce soit pour ce motif que la galerie se détourne, monte, s'abaisse, et cherche à se cacher dans les dernières profondeurs de la terre. Jusqu'ici on ne voit que l'ouvrage de la terreur et de la nécessité; mais c'est en même temps un ouvrage élo-

quent. Aucun édifice sorti de la main des hommes ne donne de plus grandes leçons. En pénétrant dans ces voies ténébreuses, on apprenait à se séparer de tout ce qui est visible, et de la lumière même par laquelle tout est visible. Le cimetière y enveloppait tout le reste, comme l'éternité enveloppe le temps; et les oratoires pratiqués de distance en distance pour la célébration des saints mystères, étaient comme autant de jours ouverts sur l'immortalité, pour consoler les âmes de la nuit d'ici-bas (1).

Ces oratoires sont couverts de peintures d'une exécution souvent grossière, qui trahissent des mains inhabiles : c'est tout ce que pouvaient des ouvriers ignorants, travaillant à la hâte, à la lueur de la lampe, dans la crainte et sous la menace de

(1) Les catacombes, où déjà Bosio, d'Agincourt, Bottari avaient porté la lumière, vont sortir de terre pour ainsi dire, par les admirables travaux du P. Marchi et de M. Louis Perret. En attendant que ces deux grands ouvrages soient terminés, on peut consulter le savant *Tableau des Catacombes* de M. Raoul-Rochette, et le volume que M. l'abbé Gaume leur a consacré dans ses *Trois Romes*. Mais si l'on veut recueillir surtout la poésie sainte, le symbolisme théologique, les souvenirs tout divins qui animent ces cimetières, il faut prendre pour guide M. l'abbé Gerbet : *Esquisses de Rome chrétienne*, t. I, p. 144; t. II, p. 104.

la mort. Mais souvent aussi, à mesure qu'on promène le flambeau sur les saintes murailles, on y voit des images dont le dessin, la pose et le mouvement rappellent les meilleures traditions de l'art antique. En même temps, sous ces traditions perce déjà le principe qui les ranime et qui les transformera. Toute la foi des martyrs est dans le regard de ces figures que l'artiste mit en prières les yeux levés au ciel et les mains étendues. Mais partout la nouveauté de l'art chrétien se reconnaît à la pensée même, à l'inspiration qui a choisi les sujets de ces peintures, qui en a fixé l'ordre et proposé les types. Dans ces lieux désolés, où l'on s'attend à trouver les images d'une société proscrite, poursuivie, traquée sans relâche, on ne découvre rien de pareil. A la clef de voûte paraît le Bon Pasteur portant sur ses épaules tantôt la brebis, tantôt le chevreau, pour enseigner qu'il sauve à la fois l'innocence et le repentir. Puis, dans quatre compartiments dessinés par des guirlandes de fleurs et de fruits, des compositions tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, et opposées d'ordinaire deux à deux, comme la figure et la réalité, la prophétie et l'histoire. C'est Noé dans l'arche, Moïse frappant le rocher, Job sur le fumier, le miracle de Cana, la

multiplication des pains, Lazare sortant du tombeau. C'est surtout Daniel dans la fosse aux lions, Jonas rejeté par la baleine, les trois enfants dans la fournaise, symboles du martyre, du martyre par les bêtes, par l'eau, par le feu; mais du martyre triomphant, tel qu'il le fallait peindre pour soutenir le courage et consoler la douleur. Jamais aucune trace des persécutions contemporaines, aucune représentation des bûchers des chrétiens; rien de sanglant, rien qui pût réveiller la haine et la vengeance, rien que des images de pardon, d'espérance et d'amour (1).

(1) Les peintures des catacombes représentent quelquefois le Bon Pasteur chargé, non d'une brebis, mais d'un chevreau. Les archéologues considèrent cette image comme une imitation servile de l'art païen, qui peignit Apollon en habit de berger, gardant les troupeaux d'Admète, et chargeant un chevreau sur ses épaules. On peut donner à ce symbole un sens plus théologique et plus vrai, en se reportant aux controverses contemporaines. Lorsqu'au second siècle, la secte des Montanistes refusait à l'Église le droit de remettre les péchés commis après le baptême, les catholiques leur opposaient l'exemple du Bon Pasteur rapportant la brebis égarée. Mais Tertullien, qui venait de mettre sa fougueuse parole au service de l'hérésie, reprochait aux catholiques de profaner cette parabole, de la peindre jusque sur les coupes de leurs banquets. « Le Christ, disait-il, ne sauve que les brebis, il est sans pitié

Si les chrétiens des catacombes trouvaient le temps de peindre leurs chapelles, ils ne pouvaient abandonner les tombeaux de leurs morts sans y laisser au moins quelque signe de reconnaissance, quelque trace de leur deuil et de leur piété. La sculpture chrétienne y commence par des hiéroglyphes, par des figures ébauchées, sans proportion, sans grâce, sans autre valeur que la pensée qu'elles représentent. Une feuille exprime la fragilité de la vie; une barque à la voile, la rapidité de nos jours; la colombe portant le rameau annonce les approches d'un monde meilleur; le poisson rappelle les eaux baptismales, en même temps que le mot grec qui le désigne rassemble dans une anagramme mystérieuse les titres augustes du Fils de Dieu sauveur. Sur une sépulture où l'on ne lit point de nom, on voit un poisson et les cinq pains de la multiplication miraculeuse : on comprend qu'ici repose un homme qui a cru dans

---

pour les boucs.» (*De Pudicit.*, cap. 7, 10, 13.) L'Église répondit à cette doctrine désespérante en mettant un chevreau sur les épaules du Pasteur éternel. Pour que personne ne s'y méprenne, S. Eucher, au cinquième siècle, expliquant les règles du symbolisme chrétien, déclare que les brebis figurent les justes, et les chevreaux les pécheurs. (*Liber formularum spiritualis intelligentiæ.*)

le Christ, que le baptême a régénéré, et qui a pris part au banquet eucharistique (1). A mesure que le paganisme se retire, le ciseau chrétien devient plus libre et plus fécond. Au lieu de ces timides emblèmes qu'il esquissait sur la brique, il fouille hardiment le marbre, il en fait jaillir les bas-reliefs de ces sarcophages qui décorent les musées de Rome et les églises de Ravenne. On y retrouve les sujets bibliques déjà traités aux catacombes; mais d'autres scènes s'y ajoutent; le symbolisme plus riche et plus transparent annonce que le temps des persécutions est fini, et que la discipline du secret ne voile plus les saints mystères. Les tombeaux de Ravenne ne parlent pas de la mort : tout y rappelle l'immortalité que l'Eucharistie donne aux chrétiens : ce sont des vignes becquetées par des oiseaux, des colombes qui s'abreuvent dans un calice, de beaux agneaux qui se nourrissent des fruits d'un palmier.

Mais le dessin, désespérant de rendre la pensée

(1) Ces explications n'ont rien d'arbitraire, elles sont empruntées de l'antiquité chrétienne. Cf. Clément d'Alexandrie, *Pædagog.*, III; *Constitut. apost.*, lib. v, cap. 7; S. Augustin, *Epist.* 48; Id., *De civ. Dei*, XVIII, 23; Optatus Milevit., *Contra Parmen.*, III, 2; S. Eucher, *Liber formularum spiritualis intelligentiæ*.)

tout entière, avait appelé la parole à son secours, et d'abord elle prit peu de place. Les premières inscriptions sont d'une brièveté qui a aussi son éloquence : Τόπος Φιλήμονις, « C'est la place de Philémon.» Quelques-unes multiplient les expressions tendres et consolantes, comme celle ci : « *Florentius, felix agneglus* (*sic*) *Dei:* » « Florentius, heureux petit agneau de Dieu. » Ou bien encore : « Vous êtes tombée trop tôt, Constantia, miracle de beauté et de sagesse : » « *Nimium cito decidisti, Constantia, mirum pulchritudinis atque idonitati* (*sic*). » Cependant Constance était morte martyre, et la fiole teinte de sang désignait sa tombe à la vénération des fidèles. Mais la jeune sainte n'avait que dix-huit ans, et l'Église pardonna le cri des entrailles paternelles. Quelquefois on sent dans ce peu de mots toute la terreur des jugements divins ; comme dans la prière suivante que le chrétien Benirosus avait tracée sur la tombe de son père : « Seigneur, ne venez pas nous surprendre, quand notre esprit est couvert de ténèbres : » « *Domine, ne quando adumbretur spiritus, veneris.* » D'autres fois, la pensée de la résurrection éclate au milieu du deuil et des pleurs : la famille du chrétien Severianus invoque pour lui Celui qui fait revivre les semences enfouies dans le sillon :

Vivere qui præstat morientia semina terræ,
Solvere qui potuit lethalia vincula mortis !

Nous arrivons à la seule poésie vraiment digne de ce nom, à celle qui s'exprime par la parole, qui s'exprime en vers : elle ne se taira plus, et le moment approche où le poëte Prudence célébrera les catacombes et leurs martyrs dans les mètres de Virgile et d'Horace. Mais jusqu'ici tout est resté populaire, tout est barbare, et je m'en réjouis. Dans ces inscriptions latines écrites en lettres grecques, hérissées de fautes d'orthographe, de fautes de langue et de prosodie, je prends pour ainsi dire sur le fait les ignorants qui les ont tracées, et je reconnais les mères plébéiennes, les pères esclaves, gravant furtivement leur douleur et leur espérance sur la pierre devant laquelle ils reviendront s'agenouiller. Les persécuteurs, les vrais Romains, quand ils descendaient dans ces cimetières, devaient dédaigneusement sourire et hausser les épaules, à la lecture des épitaphes de ces misérables qui ne savaient pas écrire et qui prétendaient instruire le monde. Et voici cependant ce qui se préparait. L'antique civilisation romaine touchait à sa ruine ; et en même temps Rome allait voir sortir de ces souterrains dont elle était minée, de cette société chrétienne qu'elle avait

traitée en ennemie, toute une civilisation, par conséquent toute une poésie nouvelle.

Pendant que les murailles de la ville éternelle s'ébranlent sous les béliers, et que les Goths et les Vandales entrent par la brèche; pendant que les barbares enlèvent jusqu'aux toitures de plomb et jusqu'aux portes d'airain; au moment où il semble que tout soit perdu, les sépultures sacrées des catacombes soulèvent pour ainsi dire le sol, et produisent ces admirables basiliques de Saint-Paul, de Sainte-Marie Majeure, et tant d'autres qui, du quatrième au treizième siècle, recueillirent, réunirent et sauvèrent tous les arts. Au lieu de la poésie des écoles, il y eut une poésie des monuments.

On ne sait pas assez ce qu'était une basilique chrétienne des temps barbares, quand il n'y avait plus de civilisation qu'entre ses murailles. Premièrement, puisque la société ancienne périssait, il fallait que la basilique fût pour ainsi dire le moule d'une société nouvelle; il fallait que le seul lieu où une pensée morale rassemblait encore les hommes, les accoutumât à l'ordre et à la règle, qu'ils en sortissent obéissants et disciplinés. C'est pourquoi l'église avait ses deux cours qui la séparaient du tumulte extérieur, sa fontaine qui purifiait les mains souillées; enfin, ses divisions

correspondant aux degrés de la hiérarchie catholique, depuis le vestibule où pleuraient les pénitents, jusqu'aux nefs partagées entre les hommes et les femmes, jusqu'à l'abside où le banc des prêtres s'arrondissait autour de l'évêque assis sur sa chaire de marbre. Bientôt l'église deviendra féconde, et de ses flancs sortiront, pour se ranger près d'elle, le baptistère, le cimetière et le clocher : elle embrassera dans son enceinte agrandie tout ce qui fait la vie spirituelle d'un peuple. Voyez Pise et cet admirable coin de terre qui réunit la cathédrale, le campanile, le baptistère et le Campo-Santo. Toute la patrie était là; il ne fallait rien de plus pour naître, vivre et mourir. On comprend que les basiliques aient enfanté des cités.

En second lieu, la lumière des sciences et des arts menaçait de s'éteindre; il fallait donc que la basilique conservât dans ses pierres mêmes un enseignement populaire, capable d'éclairer les esprits et d'émouvoir les imaginations. Il fallait que les hommes en sortissent instruits et charmés, qu'ils y revinssent avec amour, comme en un lieu où ils trouvaient le vrai et le beau. Pour réaliser l'idéal de ce temps, une église devait contenir toute une théologie et tout un poëme sacré. Ainsi l'enten-

daient ceux qui couvrirent de mosaïques, non-seulement les églises de Rome et de Ravenne, mais celles de Milan, de Venise, de Capoue, de Palerme, non-seulement l'abside de ces édifices, mais souvent les nefs, le vestibule et la façade. Là se déploie l'histoire de l'un et de l'autre Testament, continuée par les légendes des saints et couronnée par les visions de l'Apocalypse. Ordinairement, l'image de la gloire céleste remplit l'hémicycle du sanctuaire. Rien ne peut égaler l'effet de cette grande figure du Christ, qui se détache sur un fond d'or, debout au milieu d'un ciel embrasé, ayant à sa droite et à sa gauche des saints qui lui présentent leurs couronnes. Au-dessous, on voit l'agneau reposant sur la montagne d'où s'échappent les quatre fleuves, emblèmes des quatre évangiles. Douze brebis sortent des deux villes de Jérusalem et de Bethléem, pour figurer le troupeau chrétien se recrutant dans la synagogue et dans la gentilité. Enfin, parmi les accessoires qui ornent ces riches compositions, reparaissent les cerfs et les colombes, les lis et les palmiers, tous les signes symboliques de l'antiquité chrétienne conservés, interprétés par une tradition qui ne s'interrompit jamais. Et, pour montrer d'une manière éclatante qu'il ne

s'agissait point d'un enseignement secret, réservé aux initiés, pour donner à tous la clef de ces représentations instructives, on les accompagnait d'inscriptions. Au-dessous de chaque mosaïque, se lisaient des vers qui en expliquaient le sens, qui en tiraient une leçon, qui cherchaient à toucher le spectateur, à lui arracher une larme ou une prière. Ces grandes et sévères murailles des églises romanes devenaient comme autant de pages où l'on célébrait les miracles du saint, les princes fondateurs de la basilique, les morts célèbres endormis sous ses voûtes.

Ainsi se forma un genre de poésie que les critiques n'ont pas assez étudié; si je puis la nommer ainsi, une poésie murale qui anima les églises du moyen âge italien, comme autrefois un art sacré avait chargé de peintures et d'hiéroglyphes les temples de l'Égypte. A Saint-Jean de Latran, le portail, l'abside et jusqu'au siége papal étaient ornés de vers; un langage simple, mais énergique, y résumait les droits de la chaire apostolique et de l'Église mère des églises. A Saint-Pierre, les épitaphes des pontifes faisaient à elles seules toute l'histoire de la papauté. Le sixième et le septième siècle surtout y avaient gravé en distiques latins les noms, les dates, les

bienfaits des papes contemporains. L'abondance et la facilité de ces petits poëmes prouvent la perpétuité des études littéraires à une époque où l'on a coutume de représenter Rome comme la prostituée de Babylone, enivrée d'ignorance et de corruption. Le dôme de Pise élevait fièrement son fronton sillonné d'inscriptions triomphales : elles racontaient les premières croisades des Pisans, leurs armes arrachant aux infidèles la Sardaigne et les Baléares, surtout leur victorieuse expédition contre les Sarrasins de Palerme, en mémoire de laquelle, et du butin qu'ils en rapportèrent, ces pieux écumeurs des mers avaient bâti leur cathédrale. Mais nulle part l'épopée monumentale ne s'est conservée plus complète qu'à Saint-Marc de Venise. Je ne parle pas de ses coupoles, de son imposante façade chargée d'or et de sculptures. J'entre sous ces voûtes dorées, et j'essaye de reconstruire le cycle de mosaïques et d'inscriptions qui s'y déroule.

Le vestibule convenait aux scènes de l'ancien Testament, figuratives du Testament nouveau. J'y trouve en effet l'histoire du peuple de Dieu, commençant avec la Genèse, et aboutissant d'un côté à Moïse, qui baptise les Hébreux dans la mer Rouge, et de l'autre à Jean, qui baptise dans le

Jourdain. Ces images sont d'une époque ignorante, et toutefois on y saisit des inspirations dont l'art moderne n'a pas surpassé la grâce et la grandeur. Ainsi Dieu crée la lumière : au lieu d'un vieillard irrité gourmandant le chaos, le mosaïste a représenté le Verbe créateur, jeune d'une jeunesse éternelle, vêtu de deux couleurs royales, de blanc et de pourpre, parfaitement calme, étendant sur les éléments une main sûre d'être obéie. Devant lui sont deux globes, l'un obscur, l'autre lumineux. Entre les deux globes, un ange, symbole du premier jour, étend les bras et prend son vol. Mais ces peintures du monde naissant ne forment que l'avant-scène du spectacle qu'on découvre en pénétrant dans l'intérieur de la basilique. Le Christ rédempteur y remplit tout de sa présence, à commencer par la coupole du sanctuaire, où il figure entouré des prophètes, comme le Désiré des nations. Sa vie, ses miracles, sa passion se développent dans le chœur, les travées et la grande nef, jusqu'au jugement dernier, dont la menaçante image plane au-dessus de la porte principale. Les nefs latérales sont occupées par l'histoire de la sainte Vierge, des apôtres et des deux patrons du lieu, saint Marc et saint Clément, sans compter les innombrables saints dont les

figures, se détachant sur des fonds d'or, peuplent l'église, et en font comme un paradis visible, comme une Jérusalem céleste, descendue d'en haut, et retenue sur la terre par le génie et la piété des hommes. Pour commenter ces mosaïques, il a fallu un poëme de deux cents vers. Tantôt c'est le récit d'un prodige, tantôt c'est l'interprétation d'un symbole, quelquefois une sentence ou une prière. Sans doute ces hexamètres barbares outragent souvent la syntaxe et la prosodie; mais l'enthousiasme religieux y respire, on y sent le patriotisme héroïque, le génie sacerdotal et guerrier du siècle qui osa asseoir sur des pilotis, au milieu de la mer, ces coupoles rivales de Sainte-Sophie. Autour de la grande arcade du chœur, on lit cette invocation au patron de la cité : « Marc, vous couvrez de votre doctrine « l'Italie, l'Afrique de votre tombeau, Venise de « votre présence, et, comme un lion, vous les « protégez de vos rugissements. »

Italiam, Libyam, Venetos, sicut leo, Marce,
Doctrinâ, tumulo, requie (1), fremituque tueris.

(1) Ces deux vers résument l'histoire de saint Marc, disciple de saint Pierre, chargé d'abord par le chef des apôtres d'évangéliser le nord de l'Italie; puis évêque d'Alexandrie, où

D'autres fois le poëte a voulu que les murailles saintes eussent des avertissements pour les grands de la terre. Quand le doge, descendant de son palais, entrait à l'église, en passant devant l'autel de Saint-Clément il pouvait y lire ces paroles, gravées en lettres d'or sur un marbre moins corruptible que le cœur de ses courtisans : « Aime « la justice, rends à tous ce qui leur est dû. O « doge, que le pauvre et la veuve, le pupille et « l'orphelin, espèrent trouver en toi leur défen- « seur! Que ni la crainte, ni la haine, ni l'amour, « ni l'or, ne te fassent fléchir! O doge, tu tomberas « comme la fleur, tu deviendras cendre, et, selon « tes œuvres, après ta mort tu recevras. »

Ut flos casurus, dux, es cineresque futurus,
Et, velut acturus, post mortem sic habiturus.

Enfin, les petits et les ignorants ne sont pas oubliés : c'était pour eux surtout qu'on avait joint le récit au tableau; et de peur que, retenu par l'éclat des peintures, le commun des esprits négligeât de remonter aux réalités invisibles, au-dessous

---

il eut son tombeau, et d'où les Vénitiens enlevèrent ses reliques pour leur donner un repos glorieux au bord des lagunes.

d'une figure du Sauveur on avait écrit ces mots : « C'est Dieu qu'enseigne l'image, mais l'image « n'est pas Dieu : considère-la, mais adore par la « pensée celui que tu reconnais en elle. »

Nam Deus est quod imago docet : sed non est Deus ipsa.
Hanc videas, sed mente colas quod noscis in ipsa.

Ainsi l'art chrétien répudiait les séductions que le paganisme avait voulu exercer sur les yeux de la foule. Mais après ces réserves d'une scrupuleuse orthodoxie, on comprend que, ravi de son œuvre, ébloui de tant d'or, de tant de riches couleurs, le peuple qui avait bâti Saint-Marc se soit rendu le témoignage que son temple serait le roi des édifices chrétiens.

Historiis, auro, forma, specie tabularum,
Hoc templum Marci fore (*sic*) decus ecclesiarum.

Le temps et l'espace ne me permettent pas de prolonger ces citations. Mais quand les inscriptions se multiplient ainsi, qu'elles s'enchaînent entre elles, qu'elles se lient à un ensemble de tableaux, de bas-reliefs, de dispositions architecturales destinées à saisir l'imagination des hommes, on peut dire, sans abus de langage, qu'une cathé-

drale est un livre, un poëme, et que le christianisme, tenant sa promesse, a tiré de la pierre des cris et des chants : « *Lapides clamabunt.* »

Cette poésie des monuments s'écrivait en latin. Toutefois, ne croyons pas que les inscriptions latines fussent composées par les savants et pour les savants; qu'elles s'adressassent aux classes lettrées, c'est-à-dire au petit nombre. Tout y est populaire : les sentiments qu'elles expriment, la forme incorrecte qu'elles préfèrent, la rime qu'elles cherchent. Au onzième siècle, au douzième, jusqu'au treizième, la langue latine n'avait pas cessé d'être comprise en Italie, non des lettrés seulement, mais de tous. C'était en latin qu'on prêchait le peuple, en latin qu'on le haranguait, en latin qu'on lui composait des chants de guerre. En 934, les gens de Modène veillaient sur leurs murailles, menacées par l'irruption des Hongrois. Ces artisans et ces bourgeois armés à la hâte pour la défense de leurs foyers, et qui voyaient déjà brûler les villages voisins, s'animaient en répétant un hymne guerrier que nous avons encore, et qui conserve, avec la rime moderne, une latinité exacte et toutes les réminiscences de l'épopée classique : « O toi qui protéges de tes armes ces murailles, « garde-toi de dormir, je t'en donne l'avis ; mais

« veille! Tant que le vigilant Hector vécut dans « Troie, elle échappa aux ruses des Grecs. »

O tu qui servas armis ista mœnia,
Noli dormire, quæso; sed vigila!
Dum Hector vigil extitit in Troja,
Non eam cœpit fraudulenta Græcia.

Il y avait donc une poésie chantée, vivante sur les lèvres du peuple, non-seulement dans les églises, où retentissaient les hymnes de saint Ambroise et de saint Grégoire, mais dans les camps, sur les places publiques, et jusque sous le balcon de plus d'une noble dame, charmée d'entendre ses louanges dans la langue d'Horace et de Virgile. Je pourrais multiplier les exemples, citer des chansons de table et des satires politiques. Je m'arrête à un poëme de quelque étendue : je crois y saisir, plus reconnaissable qu'ailleurs, le génie italien avec ses habitudes, avec ses faiblesses. La flotte pisane vient de porter la guerre sur les côtes d'Afrique en 1088. Elle rentre, chargée des dépouilles sarrasines. Un poëte inconnu a voulu célébrer cette action dans un chant qui ne peut rien avoir que de populaire : les vers rimés ne gardent plus de trace de la prosodie classique; et cependant tout y est plein des traditions de l'an-

tiquité. Si vous prenez à la lettre les premières paroles de l'auteur, il vous fera croire que Pise allait ranimer la vieille querelle de Rome et de Carthage :

> Nam extendit modo Pisa laudem admirabilem,
> Quam olim recepit Roma vincendo Carthaginem.

Il s'agit pourtant d'une guerre sainte. Le Christ lui-même pousse les galères ; et quand les chrétiens descendent sur la plage d'Afrique, l'apôtre saint Pierre les conduit, et saint Michel sonne la trompette devant eux. Le poëte décrit les vicissitudes du combat : il compte les morts, il pleure le jeune Hugues Visconti, dont le sang a payé la victoire des Pisans, le plus vaillant de leurs chefs et le plus beau. Et, pour honorer ce héros, il le compare à Codrus, « à ce roi fameux qui chercha « la mort pour assurer la victoire des siens. » Il est vrai qu'il ajoute aussitôt d'autres paroles où nous retrouvons toute la foi du moyen âge. « Ainsi « l'enfer est dépouillé et l'empire de Satan détruit, « quand Jésus le rédempteur meurt volontaire- « ment. C'est pour son amour, pour son service, « que tu meurs, ô bien-aimé, et qu'au dernier ju- « gement nous te verrons rayonnant comme un « beau martyr ! »

Pro cujus amore, care, et cujus servitio,
Martyr pulcher rutilabis venturo judicio.

On reconnaît ici, avant la fin du onzième siècle, cette confusion du sacré et du profane qu'on a tant reprochée à Dante, au Tasse, à tous les poëtes italiens. Ce n'est pourtant pas le pédantisme de l'écrivain qu'il faut accuser, ce n'est pas le paganisme de la renaissance : c'est l'Italie même qui ne veut rien perdre de ses traditions, toujours jalouse de ses gloires classiques et de ses gloires chrétiennes. Il n'y a presque pas une de ces vieilles cités italiennes qui ne prétende avoir dans ses fondements les ossements d'un saint et ceux d'un héros ou d'un poëte. Naples montre la sépulture de saint Janvier et celle de Virgile. Padoue avait élevé un monument incomparable à saint Antoine, mais elle conservait avec vénération la pierre qui passait pour le tombeau d'Anténor. Sienne, la ville des saints, gardait fièrement son titre de colonie romaine, et sur le parvis de sa cathédrale une colonne portait l'image de la louve et des deux jumeaux. Ce culte du passé eut ses excès, mais le principe en était respectable : les hommes du moyen âge croyaient que la source des grandes actions est dans les grands souvenirs.

Cependant toute la poésie des souvenirs, toute celle des chants guerriers et des monuments religieux, n'était encore qu'un souffle qui n'avait pas trouvé son instrument, tant qu'il lui fallut s'emprisonner dans cette langue latine, comprise, mais vieillie, mais impuissante à rendre la variété des sentiments nouveaux. La fable raconte que Mercure enfant, jouant au bord de la mer, ramassa dans le sable une écaille de tortue dont il fit la première lyre. Ainsi le génie italien, jeune encore et populaire, devait prendre pour ainsi dire, à ses pieds et dans la poussière, l'humble idiome dont il allait faire un instrument immortel.

Depuis longtemps déjà chaque province, chaque cité avait son dialecte : la ligue lombarde confédéra les cités, les provinces se communiquèrent, et des dialectes rapprochés se dégagea un idiome qui fut celui des cours, des solennités, des fêtes publiques, et qui devint national. C'est l'ouvrage de la seconde moitié du douzième siècle. Au commencement du treizième, saint François paraît, et cet homme, passionné pour les pauvres, ne veut chanter que dans l'idiome du peuple ; il improvise en italien son Cantique du Soleil. Ce premier cri réveilla des échos qui ne devaient plus se

taire. Un moine franciscain de Vérone, Fra Giacomino, écrivit, en dialecte vénitien, deux petits poëmes, l'un de l'Enfer, l'autre du Paradis, frayant à l'auteur de la Divine Comédie les chemins de l'éternité. Un autre religieux, Giacopone de Todi, errait dans les montagnes de l'Ombrie, composant dans l'idiome inculte du pays non plus seulement de naïfs cantiques, mais des chants de longue haleine, où il faisait passer toute la théologie mystique de saint Bonaventure, toute la sévérité d'une satire vengeresse, qui ne pardonnait ni aux désordres du peuple, ni aux faiblesses du clergé. Cet homme hardi avait osé autant que Dante; il le devançait, on peut croire qu'il l'inspira.

Dante trouvait derrière lui ces exemples. Il y trouvait aussi les innombrables visions du monde invisible qui remplissaient les légendes italiennes, et dont j'ai eu lieu de dérouler ailleurs le tableau (1). Il eut l'heureuse témérité de traiter ce sujet populaire, et de le traiter dans la langue populaire. Il en eut le mérite, car la tentation con-

(1) *Recherches sur les sources poétiques de la Divine Comédie*, à la suite de *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, 2e édition.

traire ne lui manqua pas. Ravi des beautés de l'Énéide, qu'il savait par cœur, il s'était proposé d'écrire son poëme dans la langue et dans le mètre de Virgile, et il commença en ces termes :

Ultima regna canam fluido contermina mundo.

Mais à mesure qu'il avançait dans son œuvre et dans la vie, il fut saisi d'un profond mépris pour les lettrés de son temps, qui se vendaient aux princes, et qui n'avaient des lyres, dit-il, qu'afin de les donner à loyer. Il refusa d'écrire pour eux, et se déclara en faveur de la langue vulgaire, puisqu'il lui devait deux naissances, l'une temporelle, l'autre spirituelle; «car c'est elle, continue-t-il, qui rapprocha mes parents, c'est elle qui m'introduisit à l'étude du latin, et par là au reste des connaissances humaines.» «A la honte éternelle de ceux qui déprécient leur idiome et vantent celui d'autrui,» Dante célèbre avec amour, avec passion, la langue italienne, «à cause de la douceur de ses syllabes, de la propriété de ses constructions, de la facilité avec laquelle elle exprime presque aussi parfaitement que le latin les pensées les plus hautes et les plus neuves: de sorte qu'en y regardant de près on y trouve une très-douce et très-aimable beauté.» Voilà le sentiment

qu'il professe dans son livre du *Convito;* et c'est peut-être le trait le plus frappant de son génie, d'avoir pris parti pour un idiome méprisé, abandonné aux ignorants et aux pauvres; non de l'avoir créé, comme on l'a dit, mais de l'avoir fixé par un monument éternel, malgré l'indifférence, malgré le mauvais vouloir des savants contemporains.

Un professeur de l'université de Bologne, Giovanni del Virgilio, lui adressait de longues épîtres latines, l'exhortant à choisir des sujets plus dignes de sa muse, les fables grecques, et, par exemple, l'enlèvement de Ganymède. Il lui reprochait d'écrire pour le méprisable vulgaire, de négliger les savants, ces hommes doctes qui pâlissaient sur les livres antiques, mais qui se gardaient bien d'ouvrir la Divine Comédie, de peur de gâter leur latin.

Tanta quid heu semper jactabis seria vulgo?...
Et nos pallentes nihil ex te vate legemus!

Dante lui répond; il répond en vers latins, en vers assez surchargés d'allusions, d'allégories et de figures pour établir qu'en fait de pédantisme et d'obscurité il est en mesure de rivaliser au besoin avec les plus doctes de son temps. Mais il

confesse que toute son ambition est d'achever l'œuvre populaire qui lui a coûté tant de veilles, et d'aller ensuite, son livre à la main, frapper aux portes de sa patrie. Il espère qu'elles s'ouvriront, et qu'il lui sera donné, comme il le dit ailleurs, de prendre la couronne poétique sur les fonts sacrés de son baptême :

> Ritornerò poeta; e in sul fonte
> Del mio battesmo, prenderò 'l capello!

Il rentra, en effet, dans cette ingrate Florence; mais il y rentra après sa mort, couronné, non du laurier qui se flétrit, mais de la couronne d'épines de l'exil et de l'auréole de l'Immortalité. Les artisans chantèrent ses vers; Boccace les expliqua, comme on expliquait Virgile, dans une chaire fondée par la république florentine. Le peintre Michelino fut chargé de peindre l'image du poëte dans l'admirable cathédrale de Santa-Maria del Fiore : Dante y paraît en habit de docteur, montrant les trois royaumes invisibles qui s'ouvrent devant lui. Par un de ces défauts de perspective si communs dans l'ancienne peinture, et qui avaient quelquefois leur sens et leur intention, on a représenté sa ville natale toute petite à ses pieds : il en domine les clochers et les tours.

Mais pendant que la poésie sacrée renaissait avec les hymnes de saint François et de ses disciples, la poésie chevaleresque avait aussi son avénement. Au treizième siècle, les villes d'Italie, dans le premier orgueil de la victoire et de la liberté, veulent tenir des cours plénières, comme les empereurs qu'elles ont vaincus; Padoue, Trévise, Venise, Gênes, Florence, donnent des fêtes solennelles. On y voit accourir tous ceux qui font profession de gai-savoir, musiciens, jongleurs, improvisateurs. Ils récitent sur les places publiques ces chansons de geste qui ont fait le tour de l'Europe, ces romanesques histoires de la Table ronde et des preux de Charlemagne. On sait, par le témoignage d'Albertino Mussato, que, vers l'an 1320, les histrions chantaient sur les théâtres les exploits de Roland et d'Olivier. Ces deux paladins étaient si populaires, qu'ils figurent sculptés à droite et à gauche du portail de la cathédrale de Vérone, debout, l'épée à la main; et, pour qu'on ne s'y trompe pas, l'artiste a gravé sur l'épée de Roland le nom de *Durindana :* c'est bien la fameuse lame qui a fait dans les Pyrénées une brèche éternelle. Vers le même temps, les historiens italiens commencent à citer les *Reali di Francia*, c'est-à-dire le cycle épique

de la maison de France, où l'on voyait comment Constantin eut pour fils Clovis, et plus tard, pour héritier légitime, Charlemagne; où se lisaient les prouesses de Beuves d'Antone et de Gisbert au fier visage. C'est à cette source que puiseront les poëtes des deux siècles suivants, l'Altissimo, Pulci, Boiardo, par lesquels on arrive à l'Arioste et au Tasse. Ces deux grands hommes sont assurément des poëtes savants; ils fréquentent l'antiquité, mais pour lui demander des inspirations et non des chaînes. Quand les Grecs échappés au désastre de Constantinople venaient de relever avec tant d'éclat les autels classiques, au milieu de ce paganisme littéraire qui séduisit tant de grands esprits; quand on poussait le mépris de la langue vulgaire jusqu'à rougir de ses noms de baptême, jusqu'à les échanger contre des noms romains, l'Arioste et le Tasse eurent la sagesse de s'attacher à l'exemple de Dante, d'écrire dans la langue des femmes, des gens de guerre, dans celle du peuple, non pour être lus seulement, mais pour être chantés. Aussi ce peuple, à qui ils avaient prodigué leur génie, leur prodigua la gloire. Il se montra reconnaissant, non-seulement le jour où une bande de brigands tomba aux genoux de l'Arioste, ou quand une multitude

immense accompagna dans les rues de Rome la dépouille du Tasse, couronnée d'un laurier tardif : il leur conserva un souvenir qui dure encore, mêlé de respect et d'amour. A Naples, le chanteur du môle continue de psalmodier chaque jour les stances du Roland Furieux devant les gens du port qui l'écoutent en cassant leurs noix, et qui n'auront probablement pas d'autre dîner. Aux environs de Pise, il y a des villages où, chaque année, la fête patronale est célébrée par une représentation dramatique de la Jérusalem délivrée, comme on mettait en scène l'Iliade sur le théâtre d'Athènes. Les paysans s'entendent, et se partagent les rôles. L'un chante, par exemple, les paroles de Tancrède; l'autre, celles d'Argant, pendant qu'un troisième déclame le récit qui les lie. Il y a plus de ressources qu'on ne pense chez un peuple capable de ces plaisirs d'esprit; il y a une gloire plus solide qu'on ne croit à faire, comme ces poëtes, l'éducation, non d'un petit nombre, mais des pâtres et des artisans; à entretenir parmi eux des traditions héroïques, le sentiment du beau, qui élève les imaginations, et l'admiration du bien, qui échauffe les cœurs.

C'est ainsi que la poésie retourne au peuple, de

qui elle est venue. Ces Italiens savent se passer de vêtements et de pain; ils ne savent pas se passer de chants. Dans la campagne de Sienne, il y a des misérables qui n'apprendront jamais à lire, et qui improvisent en vers, et qui trouvent des beautés où les poëtes d'académie n'atteindront jamais. Là, comme dans quelques hameaux de la Corse et de la Sicile, il n'est pas de noces, pas de baptême, pas de funérailles qui puissent s'achever sans que les paroles de l'improvisateur aient consacré la joie ou la douleur de la famille. A Rome même, les hommes des faubourgs tiennent à leurs traditions et à leurs passe-temps poétiques. Les gens du Trastevere se disent fils des Troyens; ils se font raconter dans les cabarets l'histoire de la belle Tarpeia qui trahit sa patrie pour des bracelets, et qui fut étouffée sous des boucliers. Ouvrez ces petits livres étalés aux marchés et aux foires, et que les villageois achètent avec les bijoux d'argent qu'ils rapporteront à leurs femmes, avec les rubans rouges dont ils orneront les cornes de leurs bœufs : vous n'y trouverez point l'abrégé prosaïque d'anciennes épopées perdues, comme nos histoires de Robert le Diable et des quatre fils Aymon. Ce ne sont pas non plus de simples romances, comme nos canti-

ques de saint Hubert ou de Geneviève de Brabant. Ce sont de petites épopées, des chansons de geste, comme on disait au moyen âge, divisées en octaves, composées dans le mètre épique du Tasse et de l'Arioste. Elles comptent de cinq cents à deux mille vers, beaucoup trop pour être retenues par toutes les mémoires; elles ne peuvent être apprises que par des gens qui en font métier, qui font le métier de rapsodes, comme on le faisait en Grèce au temps d'Homère. Elles ne sauraient être récitées d'un bout à l'autre qu'aux jours de loisir, aux jours chômés; c'est une de ces récréations sérieuses, qui plaisent surtout au peuple de la campagne romaine, et qui le tiennent assemblé durant de longues heures sur les places publiques. Les compositions de ce genre que j'ai pu recueillir sont nombreuses. Les unes forment tout un cycle de poésie sacrée, qui commence par la chute des anges et la création, où figurent Joseph, Samson, Judith, les plus touchants mystères du Nouveau Testament, les légendes des saints : Néron et le martyre des saints apôtres, Constantin, Attila et saint Léon le Grand. L'histoire y est traitée avec une liberté toute populaire, et qui va jusqu'à faire de saint Jean Chrysostome un chef de brigands converti. Les autres poëmes forment un

cycle romanesque qui s'ouvre par des fables grecques, touche à l'antiquité romaine, et finit par les récits préférés du moyen âge : on y trouve l'histoire d'Orphée, celle de Pyrame et Thisbé, l'aventure des Horaces et des Curiaces, la vie de la reine Olive, Florinde et Chiara-Stella, le géant Morant, et la déroute de Roncevaux. J'essayerai de faire connaître par une rapide analyse un de ces petits poëmes, je veux dire l'histoire du pape Alexandre III (*Istoria di papa Alessandro Terzo,* Todi, 1812). Nulle part on ne peut mieux prendre sur le fait ce travail des esprits qui s'empare des traditions, qui les transforme, et qui fait naître les épopées. Ici tout le fond est historique ; seulement le génie populaire remanie, pour ainsi dire, l'histoire, afin de lui donner un tour plus pathétique et plus merveilleux.

Le poëme commence par l'invocation, pour obéir non pas aux règles classiques, mais aux coutumes d'un peuple chrétien, chez qui la prière doit consacrer toutes les actions et purifier tous les plaisirs. D'ailleurs jamais sujet ne fut plus digne d'être touché avec respect : il s'agit de célébrer, en la personne d'Alexandre et de Frédéric Barberousse, la lutte du sacerdoce et de l'empire. Le poëte tient

pour le pape, mais il n'a garde d'avilir le personnage de l'empereur. Il le relève au contraire par une fiction hardie, qui explique l'erreur du héros en lui prêtant l'excuse de la fatalité. Barberousse a fait vœu de délivrer le tombeau du Christ; mais avant de conduire les bataillons chrétiens en Palestine, sur une terre qui les dévore, il s'y est rendu seul, travesti en pèlerin, pour tromper la vigilance du soudan et connaître les forces des infidèles. Un cardinal que l'auteur ne nomme point, et qu'il crée pour en faire le mauvais génie du poëme, avertit le soudan par une lettre scellée du sceau papal. Frédéric est découvert et jeté dans les chaînes. Mais il se rachète au prix de son pesant d'or, s'embarque, et reparaît en Italie, jurant la perte du pontife, auquel il attribue injustement la ruine de ses desseins.

Aux approches de l'armée impériale, Alexandre quitte Rome: toutes les portes se ferment devant l'auguste fugitif. Réduit à cacher sa dignité sous l'habit d'un pauvre prêtre, un bâton à la main, il arrive à Venise; il y entre la nuit, et va s'asseoir sur les marches de l'église de Saint-Sauveur en attendant le jour. Aux premières lueurs de l'aurore, le gardien de l'église ouvrant la porte trouve cet étranger, et lui indique un monas-

tère où l'on est en quête d'un chapelain. Alexandre y offre ses services et y trouve l'hospitalité. C'est là qu'il vécut dans la sainte pauvreté, portant un manteau percé, oublié du monde, et content de son sort.

Le poëte prolonge durant quatorze ans la retraite d'Alexandre III. Au bout de ce temps, il arrive qu'un étranger passant à Venise s'agenouille dans l'église où Alexandre, ignoré de tous, disait la messe; il reconnaît le prétendu chapelain; il va déclarer au doge Sébastien Ziani, et au grand conseil assemblé, quel hôte illustre leur ville a reçu. Ici la narration prend un tour bien noble et tout à fait épique. Alors le doge ordonne de tailler aussitôt un manteau papal. La seigneurie et le clergé sont convoqués; le doge, à leur tête, monte en barque, et se rend en pompe au couvent; il ordonne que les religieux défilent un à un devant lui. Les moines, troublés d'une telle visite, descendent et passent en tremblant. Alexandre vient le dernier de tous; et voilà que le doge, la seigneurie et le clergé tombent à genoux devant lui, le revêtent du manteau papal et demandent sa bénédiction. On le conduit processionnellement à Saint-Marc; puis, montant l'escalier de marbre du palais, il va pren-

dre place au festin, et termine la fête en bénissant le peuple.

Mais Venise a pour le pontife proscrit autre chose que des hommages; elle envoie une ambassade à l'empereur, qui rejette toute proposition. Il veut qu'on lui livre Alexandre pieds et poings liés, et ordonne à Otton, son fils, de porter la sommation à la tête de soixante et quinze galères. Les Vénitiens arment de leur côté : ils ne comptent que trente-cinq navires, mais montés par des hommes d'élite accoutumés à la mer : s'ils ont contre eux le nombre, ils ont pour eux le bon droit.

La bataille est terrible et la victoire décisive. Le doge rentre dans Venise, ramenant le jeune prince prisonnier. L'empereur cède enfin. Au jour convenu, le pape fait dresser sa chaire sur la place de Saint-Marc et devant la porte de la basilique. En même temps paraît l'empereur, entouré de son cortége; il s'agenouille, baise les pieds du pontife, et reçoit de lui l'absolution de son péché. C'est à cette lutte glorieuse que le poëte, d'accord avec la tradition, fait remonter les priviléges de Venise et les fiançailles du doge avec l'Adriatique. Au moment où Sébastien Ziani revenait du combat, traînant à sa suite les débris de

la flotte impériale, le pape était allé au-devant de lui jusqu'au Lido, et là, tirant de son doigt un bel anneau, il dit au doge : « Je veux qu'il « soit établi par décret que le prince de Venise « s'appelle le prince de la mer, lui et ses suc- « cesseurs à l'infini. » Puis il remit la bague au prince, qui la jeta dans les eaux, et la mer fut épousée :

E poi l'annello al principe ebbe dato,
Che lo diè all' acque; e 'l mar fu sposato.

Cette chute est belle, et je pourrais citer d'autres vers où l'on trouverait de la verve et de la naïveté. Mais ce qui me frappe surtout, c'est que la guerre d'Alexandre III et de Frédéric Barberousse, par conséquent la querelle des Guelfes et des Gibelins, du sacerdoce et de l'empire, ait laissé un souvenir si durable, non chez les lettrés, mais dans la foule, dans le peuple, qui n'est pas toujours ingrat. Tandis que les légistes et le plus grand nombre des historiens méconnaissaient ces grands papes défenseurs des libertés de l'Église et de l'Italie, tandis qu'on les dénonçait comme des prêtres ambitieux, ennemis du repos des rois, le peuple ne les avait pas oubliés. La république de Sienne prenait à ses gages le pein-

tre Spinello Aretino, pour lui faire exécuter au palais public les belles fresques où se déroule toute l'histoire d'Alexandre III. Venise fit représenter le même sujet dans la salle du Grand Conseil, d'abord par Jean Bellini, et ensuite par Tintoret, quand l'incendie eut détruit l'œuvre à jamais regrettable du vieux maître. En même temps, la tradition populaire passait de bouche en bouche avec les chants qui l'avaient célébrée, jusqu'à cette histoire épique imprimée à Todi il y a quelques années, et répétée encore de nos jours dans les montagnes de l'Ombrie et de la Sabine.

Plusieurs trouveront que j'ai donné trop d'attention aux derniers accents de la poésie populaire, comme à ses premiers bégayements. Toutefois, je ne dissimule ni la barbarie des inscriptions par lesquelles j'ai commencé, ni la sécheresse des petites épopées par où je finis. La poésie est dans le peuple, mais comme le pain est dans le sillon : il faut l'en faire sortir à force d'art et de travail. Si la poésie ne se dégage pas du peuple, elle devient triviale : ces chants sans auteur comme sans originalité, que chacun a le droit de mutiler et de refaire, s'en vont s'altérant toujours, perdant à chaque siècle quelques strophes et quelques épi-

sodes, jusqu'à ce qu'enfin les mendiants et les nourrices se lassent de les répéter. Au contraire, quand une volonté laborieuse s'est emparée de ces éléments périssables; quand un poëte ou une suite de poëtes y a mis le choix, l'ordre et le lien, alors naissent des ouvrages qui durent; mais trop souvent l'empreinte savante y efface la naïveté des temps primitifs. Les poésies des premiers franciscains nous montrent ce moment instructif et charmant, où l'art commence à saisir l'inspiration populaire : s'il ne réussit pas toujours à la régler, il ne risque pas encore de la flétrir.

CHAPITRE II.

Saint François (1).

La poésie italienne, comme toute poésie, descend de deux sources, l'une sensuelle, l'autre religieuse, qui mêlent quelquefois leurs eaux, mais dont on peut suivre les deux courants distincts depuis les premiers temps jusqu'à nous.

C'est à la fin du douzième siècle et en Sicile, au milieu des enchantements de cette brûlante con-

(1) Les sources consultées pour ce travail sont premièrement les écrits de saint François, *Opera sancti Francisci;* secondement les trois biographies du saint : celle qui fut écrite deux ans après sa mort par Thomas de Celano; celle des trois disciples qui furent chargés de compléter cette première rédaction; enfin celle que saint Bonaventure composa un peu plus tard avec des traditions encore vivantes et des documents plus nombreux. Voyez aussi Wadding, *Annales Minorum*, tome I; Chavin de Malan, *Histoire de saint François d'Assise*. Görres a écrit des pages savantes et ingénieuses sur *Saint François d'Assise troubadour*.

trée ; c'est chez un peuple mêlé de sang grec et arabe, ingénieux, sans frein dans ses plaisirs comme dans ses vengeances, qu'on trouve les premiers vers italiens. Cet art nouveau fleurit à la cour de Frédéric II, grand et mauvais prince, dont le génie et l'impiété firent pendant cinquante ans l'étonnement de l'Europe et la terreur de l'Église, capable de toutes les affaires et de toutes les voluptés, et qui partageait ses loisirs entre un sérail de belles captives et une académie de savants mahométans, de troubadours et de jongleurs. Lui-même n'avait pas dédaigné de composer dans l'harmonieux idiome de ses sujets. Son chancelier Pierre des Vignes, ses fils Enzo et Manfred, l'imitèrent; et bientôt, de Palerme à Messine, on n'entendit plus que les accents d'une poésie dangereuse, où la galanterie des Provençaux se mêlait aux passions ardentes de l'Orient. Là commence la veine trop féconde qu'on voit ruisseler dans les condamnables récits de Boccace, dans les comédies et les drames pastoraux du vieux théâtre italien. De là cette littérature molle et voluptueuse, qui finit par énerver les caractères en même temps que les esprits, et qui habitua la jeunesse italienne à passer sa vie

aux genoux des femmes, dans l'oubli de la patrie et de la liberté.

Mais, heureusement pour l'Italie, nous y voyons aussi la poésie chrétienne couler à pleins bords, depuis la *Divine Comédie* jusqu'à la *Jérusalem délivrée*, jusqu'aux hymnes de Manzoni. Cependant on ne sait peut-être pas assez de quelles hauteurs ce large fleuve est descendu. Sans doute on connaît les noms d'un petit nombre de Toscans que Dante rappelle avec honneur, qu'il avoue pour ses devanciers et pour ses maîtres ; mais ni la science de Brunetto Latini et de Guido Cavalcanti, ni le sentiment platonique de Guido Guinicelli, ni la piété de Guittone d'Arezzo, ne suffit pour expliquer la soudaine abondance de cette verve chrétienne qui jaillit dans les quinze mille vers de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*. Il faut remonter plus haut, et chercher sur un autre point de l'Italie quelque chose de pareil à ce qu'on vit en Sicile, une autre réunion d'hommes inspirés sous un maître puissant, et enfin ce concours de grandes causes, sans lequel il n'y a pas de grands effets.

Quand on a quitté Rome, en se dirigeant vers le nord, après avoir traversé l'admirable désert de la campagne romaine, et passé le Tibre un peu au



delà de Cività-Castellana, on s'engage dans un pays montueux qui va s'élevant comme en amphithéâtre, des bords du Tibre jusqu'aux crêtes de l'Apennin. Cette contrée retirée, pittoresque, salubre, se nomme l'Ombrie. Elle a les agrestes beautés des Alpes, les cimes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent les cascades retentissantes, mais avec un climat qui ne souffre point de neiges éternelles, avec toute la richesse d'une végétation méridionale qui mêle au chêne et au sapin l'olivier et la vigne. La nature y paraît aussi douce qu'elle est grande; elle n'inspire qu'une admiration sans terreur; et si tout y fait sentir la puissance du Créateur, tout y parle de sa bonté. La main de l'homme n'a point gâté ces tableaux. De vieilles villes comme Narni, Terni, Amelia, Spoleto, se suspendent aux rochers ou se reposent dans les vallons, encore toutes crénelées, toutes pleines de souvenirs classiques et religieux, fières de quelque saint dont elles conservent les restes, de quelque grand artiste chrétien dont elles gardent les ouvrages. Il y a bien peu de sommets, si âpres et si nus, qui n'aient leur ermitage, leur sanctuaire visité des pèlerins. Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large que les autres; l'horizon y a plus d'étendue; les montagnes environ-

nantes dessinent des courbes plus harmonieuses; des eaux abondantes sillonnent une terre savamment cultivée. Les deux entrées de ce paradis terrestre sont gardées par les deux villes de Pérouse au nord et de Foligno au midi. Du côté de l'occident est la petite cité de Bevagna, où naquit Properce, le poëte des voluptés délicates; à l'orient, et sur un coteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise, où devait naître le chantre d'un meilleur amour.

Ce n'est pas assez qu'une contrée soit belle et féconde; il faut qu'elle ait été profondément remuée par les événements, pour produire de grands hommes. Cette préparation ne manquait pas à l'Italie au moment où finissait le douzième siècle. Elle venait de terminer glorieusement, sous la conduite d'Alexandre III, la seconde lutte du sacerdoce et de l'empire. Elle y avait gagné la liberté, la puissance, la gloire, tout ce qui touche les peuples, ce qui les inspire, ce qui leur donne le droit et le besoin de s'éterniser par des monuments. Tous les arts s'éveillaient. Les idées religieuses et politiques qui avaient mené pendant cent ans les Italiens sur les champs de bataille devaient être servies par la parole comme elles l'avaient été par les armes : maîtresses des

intelligences, il fallait qu'elles s'exprimassent, non dans l'idiome des savants, mais dans le langage de tous, et qu'après avoir fait une nation, elles fondassent une littérature. L'exemple était donné. La France avait déjà une poésie dont les chants passaient les Alpes, circulaient dans les salles des châteaux et sur les places publiques (1). Si tout n'était pas irréprochable dans ces modèles, si les fabliaux des trouvères et les sirventes irrévérencieux de plusieurs troubadours s'adressaient aux esprits déréglés, il y avait des chants pieux, comme ceux de Rambaud de Vaqueiras, d'héroïques récits, comme les batailles de Charlemagne et la mort de Roland, bien capables d'échauffer les imaginations chrétiennes. Sans doute l'activité politique et les communications littéraires se faisaient mieux sentir dans les villes lombardes, qui

(1) Dès le commencement du douzième siècle, Donizo, qui écrivit en vers l'histoire de la comtesse Mathilde, connaissait les romans épiques français :

Francorum prosa sunt edita bella sonora.

Sur les voyages des troubadours provençaux en Italie, voyez l'*Histoire de la poésie provençale*, par M. Fauriel, t. II, et trois articles publiés par le même savant dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. III et IV.

avaient soutenu le principal effort de la guerre et recueilli les premiers fruits de la paix. Cependant les cités de l'Ombrie n'avaient pas été les dernières à se rallier sous le drapeau de la papauté et de la liberté. Elles se hâtaient d'user de la victoire en faisant acte de souveraineté, en se fermant de murs, en levant des troupes. Assise avait ses chevaliers, ses milices, qu'elle envoyait guerroyer contre Pérouse. Elle avait aussi ses marchands, qui trafiquaient au delà des Alpes, qui en rapportaient de gros bénéfices et quelques lumières. C'est ainsi qu'un vendeur de draps appelé Pierre Bernardone, ayant visité la France en 1182, et trouvant à son retour que sa femme lui avait donné un fils, le nomma François, en mémoire du beau pays où il venait de s'enrichir. L'obscur marchand était loin de penser que ce nom, de son invention, serait invoqué par l'Église et porté par des rois (1).

---

(1) *Vita a tribus sociis*, cap. I, 4 : « Quodam tempore, guerra inter Perusium et Assisium exeunte, captus est Franciscus cum multis suis concivibus. » — *Ibid.*, II : « Johannes prius vocatus est a matre; a patre vero tunc redeunte a Francia, in cujus absentia natus erat, Franciscus postmodum nominatus. »

Le jeune François, confié de bonne heure aux prêtres de l'église de Saint-Georges, avait reçu d'eux les premiers éléments des sciences humaines. On l'a trop souvent représenté, tel qu'il se dépeignait lui-même, comme un homme sans culture et sans savoir. Il lui resta de ses courtes études assez de latin pour entendre facilement les livres saints, et un singulier respect pour les lettres. Ce sentiment ne fut pas de ceux qu'il abjura en se convertissant. Il le portait si loin, que, s'il rencontrait sur son chemin quelque lambeau d'écriture, il le relevait avec soin, de peur de fouler aux pieds le nom du Seigneur, ou quelque passage qui traitât des choses divines. Et comme un de ses disciples lui demandait pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : « Mon fils, répondit-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le glorieux nom de Dieu. » Et, complétant sa pensée, il ajouta : « Ce qu'il y a de bien dans ces écrits n'appartient pas au paganisme ni à l'humanité, mais à Dieu seul, qui est l'auteur de tout bien (1). » Et, en effet,

(1) Thomas de Celano, X : « Fili, litteræ sunt ex quibus componitur gloriosissimum Dei nomen. Bonum quoque quod ibi est, non pertinet ad paganos, neque ad aliquos homines, sed ad solum Deum, cujus est bonum. »

toutes les littératures sacrées et profanes, que sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles?

Toutefois, l'éducation littéraire de saint François se fit moins par les études classiques, auxquelles il donna peu de temps, que par la langue française, déjà considérée en Italie « comme la plus délectable de toutes, » et la gardienne des traditions chevaleresques qui polissaient la rudesse du moyen âge. Il avait un secret penchant pour ce pays de France, auquel il devait son nom; il en aimait la langue; bien qu'il s'y exprimât avec difficulté, il la parlait avec ses frères. Il faisait retentir de cantiques français les forêts voisines; on le voit, dans les premiers temps de sa pénitence, mendiant en français sur l'escalier de Saint-Pierre de Rome, ou, tandis qu'il travaillait à la reconstruction de l'église de Saint-Damien, s'adressant en français aux habitants et aux passants, pour les inviter à relever la maison de Dieu. S'il empruntait l'idiome de nos pères, s'il se nourrissait de leur poésie, il y trouvait des sentiments de courtoisie, de générosité, qui passaient dans son cœur et dans sa conduite. Il était l'âme de ces compagnies joyeuses qui se formaient alors,

sous le nom de *corti,* dans la cité d'Assise comme dans toute l'Italie, et qui popularisaient le gai-savoir, les habitudes romanesques, les plaisirs délicats des Provençaux. Souvent ses compagnons, émerveillés de sa bonne mine et de la noblesse de ses manières, le choisirent pour leur chef, et, comme ils disaient, pour le *seigneur* de leurs banquets. En le voyant passer richement vêtu, le bâton de commandement à la main, au milieu de ses amis qui parcouraient les rues chaque soir avec des flambeaux et des chansons, la foule l'admirait, et le proclamait « la fleur des jeunes gens (1). »

---

(1) *Vita a tribus sociis*, I, 10 : « Stans in gradibus ecclesiæ cum aliis pauperibus, eleemosynam gallice postulabat, quia libenter lingua gallica loquebatur, licet ea recte loqui nesciret. » — II : « Vir sanctus alta et clara voce laudes Domini gallice cantans. » Cf. *Vita a sancto Bonaventura*, cap. II; Thomas de Celano, cap. III. — *Vita a tribus sociis*, cap. I : « Liberalior et hilarior, datus jocis et cantibus, civitatem Assisii die noctuque circumiens... ut filius magni principis videretur. A sociis suis eligitur in Dominum, ut secundum voluntatem suam faceret expensas. Fecit ergo sumptuosam comestionem parari, sicut multotiens fecerat. Cumque refecti de domo exissent, sociique simul eum præcederent, euntes per civitatem cantando, ipse, portans in manu baculum quasi dominus, parum retroibat post illos. » Wadding, *Annale «Minorum*, I : « Cives Assisiates eum vocabant juvenum florem. »

Lui-même prenait au mot les bruits flatteurs murmurés sur son passage. Ce fils de marchand, qui désolait son père par ses largesses, ne désespérait pas de devenir un grand prince. Les livres de chevalerie n'avaient pas d'aventures qu'il ne rêvât. Il conçut d'abord la pensée de conquérir sa principauté la lance au poing, en s'engageant à la suite de Gauthier de Brienne, qui allait revendiquer contre Frédéric II le beau royaume de Sicile. Ce fut alors qu'il eut un songe mystérieux : il se vit au milieu d'un palais superbe; les salles paraissaient remplies d'armes et de riches harnais, des boucliers resplendissants étaient suspendus aux murailles; et sur ce qu'il demandait à qui appartenaient ce château et ces armures, il lui fut répondu que tout cela serait à lui et à ses chevaliers. Il ne faut pas croire que dans la suite le serviteur de Dieu oublia ce rêve, ou n'y vit plus qu'une illusion du mauvais esprit : il y reconnut un avertissement du Ciel; il crut l'interpréter en fondant cette vie religieuse des Frères Mineurs, qui était à ses yeux comme une chevalerie errante, instituée, aussi bien que l'autre, pour le redressement des torts et la défense des faibles. Cette comparaison lui plaisait; et quand il voulait louer

ceux de ses disciples qu'il préférait à cause de leur zèle et de leur sainteté : « Ce sont là, disait-il, mes paladins de la Table Ronde. » Comme tout bon chevalier, il devait se rendre à l'appel des croisades. En 1220, il passa la mer, rejoignit l'armée des chrétiens devant Damiette : plus hardi que tous ces preux bardés de fer, il pénétra jusqu'auprès du soudan d'Égypte, prêcha publiquement la foi, et défia les prêtres de Mahomet à l'épreuve du feu. Enfin, congédié avec respect par les infidèles, il laissa dans les saints lieux une colonie de ses disciples, qui s'y perpétuèrent sous le nom de Pères de Terre Sainte, et qui y sont encore, gardiens du saint Sépulcre et de l'épée de Godefroy. Après cela, on n'est plus surpris quand les biographes de saint François lui décernent tous les titres de la gloire militaire, et quand saint Bonaventure, près d'achever le récit de la vie et des combats de son maître, s'écrie : « Et maintenant donc, valeureux chevalier du Christ, portez les armes de ce chef invincible qui mettra en fuite vos ennemis. Arborez la bannière de ce Roi très-haut : à sa vue, tous les combattants de l'armée divine ranimeront leurs courages. Elle est désormais accomplie la vision prophétique selon laquelle, capitaine de la

chevalerie du Christ, vous deviez revêtir une céleste armure (1). »

Mais comme il n'y avait pas de vrai chevalier sans service de dame, il avait fallu que François se choisît la sienne. En effet, peu de jours avant sa conversion, ses amis le trouvant pensif et lui demandant s'il songeait à se donner une épouse : « Vous l'avez dit, répliqua-t-il; car je songe à me donner une dame, la plus noble, la plus riche, la plus belle qui fut jamais. » Il désignait ainsi celle qui était devenue pour lui l'idéal de toute perfec-

---

(1) *Vita a tribus sociis*, II : « Scio me magnum principem futurum. » Thomas de Celano : « Videbatur ei namque domum totam habere plenam militaribus armis, sellis scilicet, clypeis, lanceis et cæteris apparatibus...; responsum ei hæc arma sua fore militumque suorum. » — Cf. *Vita a tribus sociis*, I. — *Vita a sancto Bonaventura*, I. — *Opera sancti Francisci*. — *S. Bonaventur.*, XIII : — « Eia nunc, strenuissime miles Christi, ipsius fer arma invictissimi ducis... Impleta est prima visio quam vidisti, videlicet quod, dux in militia Christi futurus, armis deberes cœlestibus signoque crucis insignibus decorari. » Ces pensées sont si familières aux disciples de saint François, qu'en 1687 un Franciscain espagnol, Gabriel de Mata, imprimait un poëme sous ce titre : *El cavallero Asisio, en el vocimiento, vida e muerte del seraficopadre san Francisco, en octava rima*. V. Chavin de Malan, p. 16 du supplément.

tion, le type de toute beauté morale, c'est-à-dire la Pauvreté. Il aimait à personnifier cette vertu, selon le génie symbolique de son temps; il se la figurait comme une fille du Ciel, qu'il appelait tour à tour la dame de ses pensées, sa fiancée, son épouse. Il lui prêtait tout le pouvoir que les troubadours attribuaient aux nobles femmes célébrées dans leurs vers : le pouvoir d'arracher les âmes éprises d'elle aux pensées et aux penchants terrestres, de les élever jusqu'à la conversation des anges. Mais pendant que chez les troubadours ces amours platoniques n'étaient guère que des jeux d'esprit, l'invisible beauté qui avait ravi saint François lui arrachait les cris les plus passionnés. Ouvrez tous les poëtes du moyen âge, vous n'y trouverez pas de chant plus hardi, de paroles plus enflammées que cette prière du pénitent d'Assise :

« Seigneur, ayez pitié de moi et de madame la « Pauvreté. Et voici qu'elle est assise sur le fu- « mier, elle qui est la reine des vertus; elle se « plaint de ce que ses amis l'ont dédaignée et se « sont rendus ses ennemis... Souvenez-vous, Sei- « gneur, que vous êtes venu du séjour des an- « ges, afin de la prendre pour épouse, et d'en

« avoir un grand nombre de fils qui fussent par-
« faits...

« C'est elle qui vous reçut dans l'étable et dans « la crèche, et qui, vous accompagnant tout le « long de la vie, prit soin que vous n'eussiez pas « où reposer la tête. Quand vous commençâtes la « guerre de notre Rédemption, la Pauvreté vint « s'attacher à vous comme un écuyer fidèle; elle « se tint à vos côtés pendant le combat, elle ne « se retira point quand les disciples prenaient la « fuite.

« Enfin, tandis que votre mère, qui du moins « vous suivit jusqu'au bout et prit sa part de toutes « vos douleurs, tandis qu'une telle mère, à cause « de la hauteur de la croix, ne pouvait plus attein- « dre jusqu'à vous, en ce moment madame la Pau- « vreté vous embrassa de plus près que jamais. « Elle ne voulut point que votre croix fût travaillée « avec soin, ni que les clous fussent en nombre « suffisant, aiguisés et polis; mais elle n'en pré- « para que trois, elle les fit durs et grossiers « pour mieux servir les intentions de votre sup- « plice. Et pendant que vous mouriez de soif, elle « eut soin qu'on vous refusât un peu d'eau; en « sorte que ce fut dans les étroits embrassements « de cette épouse que vous rendîtes l'âme. Oh!

« qui donc n'aimerait pas madame la Pauvreté « par-dessus toutes choses (1)? »

S'il était bienséant de porter les couleurs d'une noble dame et glorieux de se faire tuer pour elle, il n'y avait guère moins d'honneur à savoir la chanter. Rien ne manquait plus à l'éducation chevaleresque d'un jeune seigneur quand il s'évertuait à composer des vers, à les répéter en s'accompagnant du luth ou de la rote. François n'était point resté étranger à des passe-temps si doux. Il aimait la musique, et ses biographes louent la beauté de sa voix suave et forte, claire et flexible. Au temps de sa jeunesse, il avait rempli les rues d'Assise de ses gais refrains. Après sa conversion, il faisait répéter des hymnes aux échos du désert. Un soir qu'il était touché jusqu'aux larmes par le

---

(1) *Vita a tribus sociis*, I : « Forsan uxorem accipere cogitasti? — Verum dixistis, quia nobiliorem, et ditiorem, et pulchriorem sponsam quam unquam videritis, accipere cogitavi. — Et deriserunt eum. » Cf. Thomas de Celano, I. — Saint Bonaventure, VII : « In privilegio Paupertatis, quam modo matrem, modo sponsam, modo dominam nominare solebat. » — Éloge de la Pauvreté, *Fioretti di san Francesco*, cap. 13. — Prière de saint François pour madame la Pauvreté, *Opera sancti Francisci*.

chant d'un rossignol, il se sentit inspiré de lui répondre, et jusque bien avant dans la nuit il chanta alternativement avec lui les louanges de Dieu. La légende ajoute que François se trouva épuisé le premier, et loua l'oiseau qui l'avait vaincu. Jamais, dans ses plus vifs retours sur ce qu'il appelait les égarements de sa première vie, dans ses plus amers dédains pour les voluptés du monde, il n'eut la pensée de condamner cet art mélodieux, qu'il mettait au nombre des plaisirs du ciel. On raconte que vers la fin de sa carrière, et dans un temps où il pliait déjà sous les fatigues et les austérités, cet homme, détaché de toutes les consolations terrestres, souhaita d'entendre un peu de musique, pour réveiller, disait-il, la joie de son esprit. Et comme la règle ne permettait pas que le saint homme se donnât ce passe-temps par les moyens ordinaires, plutôt que de l'en voir privé, les anges voulurent servir ses désirs. La nuit suivante, comme il veillait et méditait, il entendit tout à coup le son d'un luth d'une merveilleuse harmonie et d'une mélodie très-douce. On ne voyait personne; mais aux nuances du son qui s'éloignait ou se rapprochait, on croyait reconnaître la marche d'un musicien allant et venant sous les fenêtres. Le saint ravi en Dieu fut si pénétré de

la douceur de ces accords, qu'il crut un moment avoir passé à une meilleure vie (1).

Le fils du marchand d'Assise avait donc reçu toute la culture qui formait les poëtes de son temps; car les poëtes de cette époque orageuse ne grandissaient pas à l'ombre de l'école : la muse les visitait dans les hasards d'une vie militante, dans les tournois et les batailles. Souvent même, comme Wolfram d'Eschenbach, ces hommes éloquents ne savaient pas lire. Ils s'inspiraient des romans qu'ils se faisaient réciter, des chants qu'ils avaient entendus, mais surtout des enseignements secrets de l'amour, qu'ils avouaient pour leur seul maître. Ce signe décisif ne devait pas manquer à la vocation poétique de saint François. Il faut s'assurer qu'il y eut chez lui autre chose que l'ardeur d'une imagination échauffée par des souvenirs et des lectures ; il faut voir quel amour posséda son cœur.

---

(1) Thomas de Celano, IX : « Vox ejus vox vehemens, vox dulcis, vox clara, voxque sonora. » — Saint Bonaventure, V : « Repente insonuit cithara quædam harmoniæ mirabilis et suavissimæ melodiæ. Non videbatur aliquis; sed transitum et reditum citharœdi, ipsa hinc inde auditus volubilitas innuebat. » Voyez aussi les *Fioretti di S. Francesco.*



François achevait à peine sa virgt-quatrième année, livré aux plaisirs avec tout l'emportement de son âge et de son tempérament, quand tout à coup il fut saisi d'une longue maladie. Or comme il se rétablissait lentement, et qu'un jour, pour reprendre quelques forces, il était sorti appuyé sur un bâton, il se mit à considérer du haut des terrasses d'Assise les riantes campagnes qu'elles dominent; mais la beauté des champs, l'agrément du paysage, et tout ce qui plaît aux yeux, n'avait plus de prise sur son âme. Il s'étonnait d'un tel changement, et, dès ce jour, il devint méprisable à ses propres yeux, et commenca à prendre en dédain tout ce qu'il avait admiré parmi les hommes (1). Il éprouvait cet inexplicable ennui qui précède l'éclat des grandes passions. Vainement le jeune homme s'efforçait d'y échapper en se réfugiant dans la société bruyante de ses amis, dans ses projets de guerres et d'aventures. Les songes

(1) Thomas de Celano, I : « Cumque jam paululum respirasset, et, baculo sustentatus, causa recuperandæ sanitatis, cœpisset huc atque illuc per domicilium ambulare, die quodam foras exivit, et circa adjacentem planitiem cœpit curiosius intueri; sed pulchritudo agrorum, amœnitas, et quidquid visu pulchrum est in valle, non potuit eum delectare. »

de ses nuits l'appelaient à un autre genre de vie qu'il ne comprenait pas; un instinct puissant le poussait dans la solitude. Souvent il prenait le chemin d'une caverne voisine, et, laissant ses compagnons à l'entrée, il y pénétrait seul, sous prétexte d'y chercher un trésor. Là, il passait de longues heures dans une agonie d'esprit qu'il ne pouvait exprimer, troublé de pensées tumultueuses, de craintes et de remords. Son cœur sentait qu'il ne trouverait pas de repos avant d'avoir accompli quelque chose d'inconnu, mais de plus qu'humain. Alors il priait Dieu de lui montrer la voie, et il sortait de cette prière si brisé de fatigue, que ses compagnons, en le revoyant, l'eussent pris pour un autre homme. Or, un jour qu'il persévérait ainsi dans l'oraison, il crut voir devant lui la croix du Calvaire et le Sauveur attaché au bois; et à cette vue, dit l'historien de sa vie, son âme sembla se fondre en lui, et la Passion du Christ s'imprimer si profondément dans ses entrailles et dans la moelle de ses os, qu'il ne pouvait plus y arrêter sa pensée sans être inondé de douleur. On le rencontrait errant dans la campagne, donnant un libre cours à ses larmes et à ses sanglots; et quand on lui demandait s'il souffrait quelque mal : « Ah! s'écriait-il, je pleure la

Passion de Jésus-Christ, mon Maître, pour laquelle je ne devrais pas avoir honte d'aller pleurant par tout le monde (1). » Voilà l'amour qui remplit la vie de saint François, l'étincelle que son génie attendait. Plusieurs douteront peut-être qu'un tel amour, bon pour former des solitaires et remplir des couvents, ait la puissance de susciter des poëtes. Il est vrai que l'antiquité païenne ne connut rien de pareil. L'antiquité put connaître Dieu : elle ne l'a jamais aimé. Mais regardez les temps chrétiens, et vous verrez que cet amour y devient le maître du monde. C'est lui qui a vaincu le paganisme dans les amphithéâtres et sur les bûchers; c'est lui qui a civilisé les peuples nouveaux, qui les a menés aux croisades, et qui a fait des héros plus grands que toutes les épopées. C'est le flambeau des écoles où les lettres revécurent pendant les siècles barbares : et qui peut douter de son pouvoir sur les esprits, s'il inspira tout ce qu'il y eut d'hommes éloquents depuis saint Paul et saint Augustin jusqu'à Bossuet; s'il a dicté les Psaumes de David et les hymnes

(1) *Vita a tribus sociis*, I : « Plango Passionem Domini mei Jesu Christi, pro quo non deberem verecundari alta voce ire plangendo per totum mundum. » Cf. Saint Bonaventure, IX.



de l'Église, c'est-à-dire les chants les plus sublimes qui aient consolé l'ennui de la terre?

En même temps que le pénitent d'Assise, dans la contemplation de la croix, apprenait à aimer Dieu, il commençait à aimer aussi l'humanité, l'humanité crucifiée, dénuée, souffrante; et c'est pourquoi il se sentait poussé vers les lépreux, vers les misérables, vers tous ceux que le monde repousse. Dès lors il n'eut plus de paix jusqu'au jour où, en présence de son évêque, il se dépouilla publiquement des habits de sa condition pour prendre un manteau de mendiant. Les premiers qui le virent passer demi-nu, déchaussé, sur les places de cette ville dont il avait été l'ornement et l'orgueil, le réputaient pour un insensé, et lui jetaient de la boue et des pierres. Et cependant, en se faisant pauvre, en fondant un Ordre nouveau de pauvres comme lui, il honorait la pauvreté, c'est-à-dire la plus méprisée et la plus générale des conditions humaines. Il montrait qu'on y peut trouver la paix, la dignité, le bonheur. Il calmait ainsi les ressentiments des classes indigentes, il les réconciliait avec les riches, qu'elles apprenaient à ne plus envier. Il apaisait cette vieille guerre de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent, et raffermissait les liens déjà

relâchés de la société chrétienne. En sorte qu'il n'y eut pas de politique plus profonde que celle de cet insensé, et qu'il avait eu raison de prédire qu'il deviendrait un grand prince : car, tandis que Platon ne trouva jamais cinquante familles pour réaliser sa république idéale, le serviteur de Dieu, au bout de onze ans, comptait un peuple de cinq mille hommes, engagés à sa suite dans une vie d'héroïsme et de combats. Mais cette vie, la plus dure qu'on pût concevoir, était aussi la plus libre et par conséquent la plus poétique. En effet, une seule chose enchaîne la liberté humaine : c'est la crainte, et toute crainte se réduisant à celle de souffrir, rien n'arrêtait plus celui qui s'était fait de la souffrance une joie et une gloire. Affranchi de toutes les servitudes, de toutes les préoccupations triviales, François vivait dans la contemplation des idées éternelles, dans l'habitude du dévouement qui exalte toutes les facultés, dans un commerce familier avec la création, qui a des charmes plus vifs pour les simples et les petits. Il errait, il mendiait, il mangeait le pain d'autrui, comme Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoëns, comme tous ces pauvres glorieux à qui Dieu n'a donné ni toit ni repos dans ce monde, et qu'il a voulu garder à son service, errants et voyageurs, pour

visiter les peuples, les délasser, et souvent les instruire (1).

Le dernier trait de ressemblance, et pour ainsi dire de parenté, entre saint François et ces grands esprits, c'était sa passion pour la nature. L'amour de la nature est le lieu commun de toutes les poésies. Il n'y a pas de troubadour qui ne célèbre de son mieux le joli mois de mai, le retour des fleurs, les doux concerts des oiseaux, et le murmure des ruisseaux dans les bois. Mais à voir revenir les mêmes images dans le même ordre et les mêmes termes, on reconnaît trop souvent qu'il s'agit moins d'exprimer un sentiment que de satisfaire une convenance littéraire. C'est qu'il n'est pas si commun, si facile qu'on le pense d'aimer la nature, c'est-à-dire de sortir de soi, de considérer le monde extérieur avec désintéressement et respect, d'y chercher non des plaisirs, mais des leçons. Aussi le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a-t-il seul appris à l'homme à la respecter, à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. C'était à cette clarté que François considérait la création ; il en parcourait

(1) Saint Bonaventure, VII, VIII.

tous les degrés pour y chercher les vestiges de son Dieu ; il retrouvait celui qui est souverainement beau dans les créatures belles ; il ne dédaignait pas les plus petites, les plus méprisées, et, se souvenant de leur commune origine, il les nommait ses frères et ses sœurs. En paix avec toutes choses, et revenu en quelque sorte à la primitive innocence, son cœur débordait d'amour non-seulement pour les hommes, mais pour tous les animaux qui broutent, qui volent et qui rampent; il aimait les rochers et les forêts, les moissons et les vignes, la beauté des champs, la fraîcheur des fontaines, la verdure des jardins, et la terre et le feu, et l'air et les vents, et il les exhortait à rester purs, à honorer Dieu, à le servir. Là où d'autres yeux n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait comme d'une seconde vue les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral, et les mystères de la nature avec ceux de la foi. C'est ainsi qu'il ne se lassait pas d'admirer la grâce des fleurs et de respirer leurs parfums, en songeant à la fleur mystique qui sortit de la tige de Jessé; et quand il en trouvait beaucoup ensemble, il les prêchait comme si elles eussent été douées de raison. Ses heures se passaient quelquefois à louer l'industrie des abeilles; et lui,

qui manquait de tout, leur faisait donner en hiver du miel et du vin, afin qu'elles ne périssent pas de froid. Il proposait pour modèle à ses disciples la diligence des alouettes, l'innocence des tourterelles. Mais rien n'égalait sa tendresse pour les agneaux, qui lui rappelaient l'humilité du Sauveur et sa mansuétude. La légende rapporte que, voyageant en compagnie d'un Frère dans la Marche d'Ancône, il rencontra un homme qui portait sur son épaule, suspendus à une corde, deux petits agneaux. Et comme le bienheureux François entendit leurs bêlements, ses entrailles furent émues ; et s'approchant il dit à l'homme : « Pourquoi tourmentes-tu mes frères les agneaux en les portant ainsi liés et suspendus ? » L'autre répondit qu'étant pressé d'argent, il les portait au marché voisin pour les vendre aux bouchers, qui les tueraient. « A Dieu ne plaise ! s'écria le saint; mais prends plutôt le manteau que je porte, et fais-moi présent de ces agneaux. » L'autre ne demandant pas mieux, les donna, et prit en retour le manteau, qui était d'un bien plus grand prix, et qu'un chrétien fidèle avait prêté au saint le matin même, à cause du froid. Or François tenait les agneaux dans ses bras, ne sachant qu'en faire; et, après en avoir délibéré avec son compagnon, il les rendit à leur

premier maître, lui faisant une obligation de ne jamais les vendre et de ne leur causer aucun mal, mais de les conserver, de les nourrir et d'en prendre grand soin. Tout est charmant dans ce récit, et l'on ne sait qu'y admirer le plus, ou de la tendre faiblesse du saint pour les petits agneaux, ou de sa candide confiance en leur maître (1).

Si François, par son innocence et sa simplicité, était revenu pour ainsi dire à la condition d'Adam, lorsque ce premier père voyait toutes les créatures dans une lumière divine et les aimait d'une fraternelle charité; les créatures, à leur tour, lui rendaient la même obéissance qu'au premier homme, et rentraient pour lui dans l'or-

(1) Thomas de Celano, IX; saint Bonaventure, VIII: « Consideratione quoque primæ originis, omnium abundantiori pietate repletus, creaturas quantumlibet parvas fratris vel sororis appellabat nominibus. » *Id.*, IX : « Exultabat in cunctis operibus manuum Domini, et per jucunditatis specula in vivificam consurgebat rationem et causam. Contemplabatur in pulchris pulcherrimum, et per impressa rebus vestigia prosequebatur ubique dilectum, de omnibus sibi scalam faciens in eum qui est desiderabilis totus... Pietas... quæ ipsum per devotionem sursum agebat in Deum, per compassionem transformabat in Christum, per condescensionem inclinabat ad proximum, et per universalem conciliationem ad singula refigurabat ad innocentiæ statum. »

dre détruit par le péché. C'est un trait remarqué chez plusieurs saints, que ces âmes régénérées avaient ressaisi l'ancien empire de l'homme sur la nature. Les Pères de la Thébaïde étaient servis par les corbeaux et les lions; saint Gall commandait aux ours des Alpes; quand saint Colomban traversait la forêt de Luxeuil, les oiseaux qu'il appelait venaient se jouer avec lui, et les écureuils descendaient des arbres pour se poser sur sa main. La vie de saint François est pleine de semblables faits attestés par témoins oculaires, et qu'il faut bien admettre, soit qu'on les explique par cette puissance de l'amour qui tôt ou tard commande et obtient l'amour; soit plutôt qu'en présence des serviteurs de Dieu, les animaux n'éprouvent plus cette horreur instinctive que notre corruption et notre dureté leur inspirent. Lorsque le pénitent d'Assise, tout abîmé de jeûnes et de veilles, quittait sa cellule et se montrait dans les campagnes de l'Ombrie, il semble que sur cette figure amaigrie, où il n'y avait presque plus rien de terrestre, les animaux ne voyaient plus que l'empreinte divine, et ils entouraient le saint pour l'admirer et le servir. Les lièvres et les faisans se réfugiaient dans les plis de sa robe. S'il passait près d'un pâturage, et que, sui-

vant sa coutume, il saluât les brebis du nom de sœurs, on dit qu'elles levaient la tête et couraient après lui, laissant les bergers stupéfaits. Lui-même, sevré depuis si longtemps des jouissances des hommes, prenait un doux plaisir à ces fêtes que lui faisaient les bêtes des champs. Un jour qu'il était monté au mont Alvernia pour y prier, un grand nombre d'oiseaux l'environnèrent avec des cris joyeux, et battant des ailes comme pour le féliciter de sa venue. Alors le saint dit à son compagnon : « Je vois qu'il est de la volonté divine que nous séjournions ici quelque peu, tant nos frères les petits oiseaux semblent consolés de notre présence. » Je ne finirais pas, si je voulais répéter d'un bout à l'autre les naïfs récits des contemporains ; mais je ne puis me défendre de citer un dernier exemple, où éclate particulièrement cette faculté poétique qu'avait saint François d'animer, de transfigurer toutes choses, et de les mettre en scène. Comme il commençait le cours de ses prédications, il arriva qu'en traversant la vallée de Spolète, non loin de Bevagna, il passa par un lieu où il y avait une grande multitude d'oiseaux, et surtout de moineaux, de corneilles et de colombes. Ce qu'ayant vu le bienheureux serviteur de Dieu, à cause de l'amour

qu'il portait même aux créatures dépourvues de raison, il courut à cet endroit, laissant pour un moment ses compagnons sur le chemin. Or, à mesure qu'il s'approchait, il vit que les oiseaux l'attendaient, et il les salua, selon son usage. Mais admirant qu'ils ne se fussent point enfuis à sa vue, il fut rempli de joie, et les pria humblement d'écouter la parole de Dieu. Et il leur dit : « Mes frères les petits oiseaux, vous devez singulièrement louer votre Créateur et l'aimer toujours; car il vous a donné des plumes pour vous couvrir, des ailes pour voler, et tout ce qui vous est nécessaire. Il vous a faits nobles entre tous les ouvrages de ses mains, et vous a choisi une demeure dans la pure région de l'air. Et sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner, sans vous laisser aucune sollicitude, il vous nourrit et vous gouverne. » A ces mots, selon ce qu'il rapporta lui-même et ce qu'affirmèrent ses compagnons, les oiseaux, se redressant à leur manière, commencèrent à battre des ailes. Mais lui, passant au milieu d'eux, allait et venait, et les effleurait du bord de sa robe. Enfin il les bénit, et, faisant sur eux le signe de la croix, il leur permit de s'envoler. Après quoi le bienheureux Père s'en alla avec ses disciples, pénétré de consolation. Mais

comme il était parfaitement simple, par l'effet, non de la nature, mais de la grâce, il commença à s'accuser de négligence pour n'avoir pas prêché aux oiseaux jusqu'à ce jour, puisqu'ils écoutaient la parole de Dieu avec tant de respect (1).

Il ne faut pas trop mépriser ce qu'on peut trouver de puéril dans cette amitié de saint François pour les agneaux et les colombes : on y reconnaît la même passion qui le portait vers tout ce qui était pauvre, faible et petit. D'ailleurs cet excès d'amour avait son utilité, dans un pays où l'on ne sut pas assez aimer, dans cette Italie du moyen âge qui pécha, qui se perdit par l'excès, par l'opiniâtreté des haines, par la guerre de tous contre tous. Rien n'était d'un plus grand exemple que cette horreur de la destruction, poussée jusqu'à écarter les vers du chemin, jusqu'à sauver les brebis de la boucherie, dans un temps qui supportait les cruautés de Frédéric II et de

(1) Saint Bonaventure, VII, VIII, IX, XII ; Thomas de Celano, VII : « Cum esset autem simplex gratia, non natura, cœpit se negligentiæ incusare, quod olim non prædicaverit avibus, postquam audierant cum tanta reverentia verbum Dei. » Cf. *Vita sancti Galli*, *Vita sancti Columbani*, auctore Jona Bobbiensi, apud Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, tom. II.

son lieutenant Eccelin le Féroce, qui devait voir le supplice d'Ugolin et les Vêpres siciliennes. Cet homme, assez simple pour prêcher aux fleurs et aux oiseaux, évangélisait aussi les villes guelfes et gibelines; il convoquait les citoyens sur les places publiques de Padoue, de Brescia, de Crémone, de Bologne, et commençait son discours en leur souhaitant la paix. Puis il les exhortait à éteindre les inimitiés, à conclure des traités de réconciliation. Et, selon le témoignage des chroniques du temps, beaucoup de ceux qui avaient eu la paix en horreur s'embrassaient en détestant le sang versé. C'est ainsi que saint François d'Assise paraît comme l'Orphée du moyen âge, domptant la férocité des bêtes et la dureté des hommes; et je ne m'étonne pas que sa voix ait touché les loups de l'Apennin, si elle désarma les vengeances italiennes, qui ne pardonnèrent jamais.

Un cœur si passionné ne se déchargeait pas assez par la prédication. La prédication ne sort pas de la prose, et la prose, si éloquente qu'elle devienne, n'est, après tout, que le langage de la raison. Quand la raison a produit sous une forme exacte et lumineuse la vérité qu'elle conçoit, elle demeure satisfaite; mais l'amour ne se contente pas si facilement : il faut qu'il reproduise les

beautés dont il est touché, dans un langage qui émeuve et qui ravisse. L'amour est inquiet : rien ne le satisfait ; mais aussi rien ne lui coûte. Il ajoute à la parole, il lui donne l'essor poétique, il lui prête le rhythme et le chant, comme deux ailes. Saint François voyait la poésie honorée par l'Église, qui lui donne la première place dans son culte, dans le chœur même de ses basiliques et au pied de l'autel, tandis que l'éloquence reste dans la chaire, plus près de la porte et de la foule. Lui-même éprouvait l'impuissance de la parole ordinaire pour rendre tout ce qui remuait son âme. Quand le nom du Sauveur Jésus venait sur ses lèvres, il ne pouvait passer outre, et sa voix s'altérait, selon l'admirable expression de saint Bonaventure, comme s'il eût entendu une mélodie intérieure dont il aurait voulu ressaisir les notes. Il fallait cependant que cette mélodie dont il était poursuivi finît par éclater dans un chant nouveau, et voici en effet ce que rapportent les historiens:

En la dix-huitième année de sa pénitence, le serviteur de Dieu, ayant passé quarante nuits dans les veilles, eut une extase, à la suite de laquelle il ordonna à Frère Léonard de prendre une plume et d'écrire. Alors il entonna le Cantique du So-

leil. Et, après qu'il l'eut improvisé, il chargea le Frère Pacifique, qui dans le siècle avait été poëte, de réduire les paroles à un rhythme plus exact, et il ordonna que les Frères les apprissent par cœur pour les réciter chaque jour (1). Les paroles du cantique étaient celles-ci :

« Très-haut, tout-puissant et bon Seigneur, à « vous appartiennent les louanges, la gloire et « toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et « nul homme n'est digne de vous nommer.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de « toutes les créatures, et singulièrement pour notre « frère messire le soleil, qui nous donne le jour « et la lumière! Il est beau et rayonnant d'une « grande splendeur, et il rend témoignage de « vous, ô mon Dieu!

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre « sœur la lune et pour les étoiles! Vous les avez « formées dans les cieux, claires et belles.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon

---

(1) Wadding, *Annales*, ad annum 1224; Bartholomæus Pisanus, *Liber conformitatum*, pars 2, fol. II; édition de Milan, 1510. Il y a sur l'authenticité des poésies de saint François une dissertation du P. Affò, citée par Tiraboschi, mais qu'il m'a été impossible de consulter.

« frère le vent, pour l'air et le nuage, et la séré-
« nité et tous les temps, quels qu'ils soient! car
« c'est par eux que vous soutenez toutes les créa-
« tures.

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur
« l'eau, qui est très-utile, humble, précieuse et
« chaste!

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre
« frère le feu! Par lui vous illuminez la nuit; il est
« beau et agréable à voir, indomptable et fort.

« Loué soit mon Seigneur, pour notre mère la
« terre, qui nous soutient, nous nourrit, et qui
« produit toute sorte de fruits, les fleurs dia-
« prées et les herbes! »

Peu de jours après, une grande dispute s'éleva entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité. L'évêque fulmina l'interdit, les magistrats mirent le prélat hors la loi, et défendirent tout commerce avec lui et les siens. Le saint, affligé d'une telle discorde, se plaignait de ne voir personne qui s'entremît pour rétablir la paix. Il ajouta donc à son cantique le verset suivant :

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de
« ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et
« qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tri-
« bulation! Heureux ceux qui persévéreront dans

« la paix! car c'est le Très-Haut qui les couron-
« nera. »

Puis il ordonna que ses disciples iraient hardiment trouver les principaux de la ville, qu'ils les prieraient de se rendre devant l'évêque, et qu'arrivés là, ils chanteraient à deux chœurs le verset nouveau. Les disciples obéirent, et au chant de ces paroles, auxquelles Dieu semblait prêter une vertu secrète, les adversaires s'embrassèrent avec repentir, et se demandèrent pardon.

Ensuite, ayant été conduit à Foligno pour y rétablir par le changement d'air sa santé altérée, il éprouva quelque adoucissement de ses douleurs. Mais bientôt il apprit par révélation qu'il souffrirait encore deux ans, après quoi il entrerait en possession du repos éternel; et, ravi de joie, il composa le verset suivant, par lequel il termina le cantique :

« Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre
« sœur la mort corporelle, à qui nul homme vi-
« vant ne peut échapper! Malheur à celui qui
« meurt en péché mortel! Heureux ceux qui à
« l'heure de la mort se trouvent conformes à vos
« très-saintes volontés! car la seconde mort ne
« pourra leur nuire.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui

« grâces, et servez-le avec une grande humi-« lité (1). »

Le Cantique du Soleil est cité pour la première fois par Barthélemy de Pise, dans un livre écrit en 1385, cent soixante ans après la mort du saint, et cependant on ne peut en contester l'authenticité. Cette façon de composer peu à peu, selon l'inspiration du cœur et le besoin du moment, rappelle tout à fait la manière des grands poëtes, comme Dante, comme Camoëns, portant dans leurs voyages et leurs exils l'œuvre qu'ils avaient conçue, et y ajoutant au jour le jour l'expression toute brûlante de leurs douleurs ou de leurs espérances. Le poëme de saint François est bien court, et cependant on y trouve toute son âme: sa fraternelle amitié pour les créatures; la charité qui poussait cet homme humble et timide à travers les querelles publiques; cet amour infini qui, après avoir cherché Dieu dans la na-

(1) Le texte du poëme présente une sorte de prose rimée qu'on peut écrire ainsi :

Altissimo, omnipotente, bon Signore :
Tue son le laude, la gloria, lo honore;
E ogni benedictione....
Laudato sia mio Signore per suora luna, e per le stelle,
Il quale in cielo le hai formate chiare e belle....

ture et l'avoir servi dans l'humanité souffrante, n'aspirait plus qu'à le trouver dans la mort. On y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs. Le langage a toute la naïveté d'un idiome naissant; le rhythme, toute l'inexpérience d'une poésie peu exercée, et qui contente à peu de frais des oreilles encore indulgentes. Quelquefois la rime est remplacée par l'assonance, quelquefois elle ne se montre qu'au milieu et à la fin du verset. Les délicats auront quelque peine à y reconnaître les conditions régulières d'une composition lyrique. Ce n'est qu'un cri; mais c'est le premier cri d'une poésie naissante, qui grandira et qui saura se faire entendre de toute la terre.

Tel n'est plus le caractère d'un autre poëme cité par saint Bernardin de Sienne, et qu'il attribue à saint François. Bernardin, postérieur d'un siècle au saint fondateur, mais enrôlé dès sa jeunesse dans la famille franciscaine, peut être reçu comme un fidèle interprète des traditions qu'elle avait conservées. Cet ouvrage, divisé en dix strophes de sept vers chacune, d'une construction très-simple, avec un nombre régulier de syllabes et de rimes généralement correctes, trahit bien le travail d'une main habile, peut-être d'un disciple

chargé de retoucher l'improvisation du maître. Mais au fond on y retrouve encore toute la hardiesse du génie de saint François, toute la précision de son langage, enfin toute l'impression du grand événement qui marqua sa personne du sceau miraculeux. Je veux parler de cette extase où le serviteur de Dieu, en prières sur le mont Alvernia, vit venir à lui du haut du ciel une figure ailée de six ailes et attachée à une croix. Et comme dans cette contemplation il ressentait une consolation inexprimable, mêlée d'une douleur extrême, il se trouva que ses mains et ses pieds étaient percés de clous, dont on touchait la tête ronde et noire et la pointe recourbée. Ceux qui n'admettent rien de surnaturel dans l'histoire peuvent nier ce fait; ils ne peuvent effacer les dépositions des témoins innombrables qui l'attestèrent juridiquement, ni briser les tableaux de Giotto qui en conservent le souvenir, ni déchirer le poëme qu'on va lire, et qui semble écrit dans le feu des ravissements divins (1).

« L'amour m'a mis dans la fournaise, l'amour

(1) S. Bernardin, *Opera*, t. IV, sermon 4. Cf. Bolland, t. II, oct., p. 1003.

« m'a mis dans la fournaise; il m'a mis dans une « fournaise d'amour.

« Mon nouvel époux, l'amoureux Agneau, m'a « remis l'anneau nuptial; puis, m'ayant jeté en « prison, il m'a frappé d'une lame, il m'a fendu « tout le cœur.

« Il m'a fendu le cœur, et mon corps est tombé « à terre. Ces flèches que décoche l'arbalète de « l'amour m'ont frappé en m'embrasant. De la « paix il a fait la guerre; je me meurs de dou- « ceur.

« Je me meurs de douceur. Ne vous en éton- « nez pas. Ces coups me sont portés par une « lance amoureuse. Le fer est long et large de « cent brasses, sachez-le : il m'a traversé de part « en part.

« Puis les traits pleuvaient si serrés que j'en « étais tout agonisant. Alors je pris un bouclier; « mais les coups se pressèrent si bien, qu'il ne me « protégea plus; ils me brisèrent tout le corps, « si fort était le bras qui les dardait.

« Il les dardait si fortement, que je désespérai « de les parer; et pour échapper à la mort je criai « de toute ma force: « Tu forfais aux lois du « champ clos. » Mais lui, dressa une machine de « guerre qui m'accabla de nouveaux coups.

« Les traits qu'il lançait étaient des pierres gar-
« nies de plomb, dont chacune pesait bien mille
« livres; il les lançait en grêle si épaisse, que je ne
« pouvais les compter. Aucune d'elles ne me man-
« quait.

« Jamais il ne m'eût manqué, tant il savait
« tirer juste. J'étais couché à terre, sans pouvoir
« m'aider de mes membres. J'avais le corps tout
« rompu, et sans plus de sentiment qu'un homme
« trépassé,

« Trépassé, non par mort véritable, mais par
« excès de joie. Puis, reprenant possession de
« mon corps, je me sentis si fort, que je pus
« suivre les guides qui me conduisaient à la cour
« du ciel.

« Après être revenu à moi, aussitôt je m'ar-
« mai; je fis la guerre au Christ; je chevauchai
« sur son terrain, et l'ayant rencontré, j'en vins
« aux mains sans retard, et je me vengeai de
« lui.

« Quand je fus vengé, je fis avec lui un pacte;
« car dès le commencement le Christ m'avait
« aimé d'un amour véritable. Maintenant mon
« cœur est devenu capable des consolations du
« Christ.

« L'amour m'a mis dans la fournaise, l'amour

« m'a mis dans la fournaise; il m'a mis dans la « fournaise d'amour (1). »

Assurément, ce qui se passa entre Dieu et saint François sur le mont Alvernia ne pouvait pas se traduire dans le langage des hommes. Mais quand le saint, descendant de ce nouveau Sinaï, laissait éclater ses transports dans un chant lyrique, il ne faut pas s'étonner d'y revoir le tour habituel de son esprit et les riches couleurs de son imagination. On reconnaît l'aventureux jeune homme d'Assise, celui qui renonça au service de Gauthier de Brienne pour devenir le chevalier errant de l'amour divin; on le reconnaît bien quand il représente son extase comme un assaut d'armes, et ses élans vers le ciel comme une chevauchée sur la terre du Christ.

Saint Bernardin de Sienne cite un dernier cantique bien plus considérable, et composé de trois cent soixante-deux vers, mais qui se divise en strophes de dix vers chacune, avec des rimes industrieusement combinées. Ce sont déjà les in-

(1) In foco l'amor mi mise.

On trouve ce poëme parmi les œuvres de Jacopone de Todi (lib. VII, c. 6); mais je ne vois pas, dans le texte même, de motifs suffisants pour contredire la tradition qui l'attribue à saint François.

dices d'une origine plus moderne, et je trouve, en effet, le même poëme attribué au bienheureux Jacopone de Todi, mort en 1306, au moment où la poésie italienne, échauffée au soleil du treizième siècle, avait déjà des fruits mûrs. D'ailleurs, je ne remarque plus ici la brièveté et la simplicité qui font le cachet des œuvres de saint François. Seulement, pour concilier toutes les traditions, on peut admettre que le bienheureux pénitent de Todi paraphrasa, avec son abondance naturelle et avec la subtilité de son temps, une pensée simple et grande qu'il empruntait à quelque vieux cantique de saint François, comme les disciples d'un musicien reproduisent dans une suite de variations le motif donné par le maître. En poussant plus loin cette conjecture, on pourrait retrouver le thème primitif dans le dialogue suivant, que je détache du poëme (1).

L'Ame ou François :

« Que nul donc ne me reprenne, si l'amour me

(1) S. Bernardin, *Opera*, t. IV, sermon 16. Jacopone, l. VI, c. 16. Il s'agit du cantique qui commence en ces termes :

Amor de caritate,
Perchè m' hai si ferito?
Lo cor tutto partito,
E arde per amore.

« fait aller semblable à un fou! Il n'y a plus de « cœur qui se défende, qui échappe à un tel « amour.... Car le ciel et la terre me crient et me « répètent hautement, et tous les êtres que je « dois aimer me disent : Aime l'amour, qui nous a « faits pour t'attirer à lui... »

Le Christ :

« Mets l'ordre dans ton amour, si tu m'aimes. « La vertu ne réside que dans l'ordre... et toutes « les choses que j'ai créées sont faites avec nom- « bre et mesure, toutes sont ordonnées à leur fin « dernière... Comment donc par trop d'ardeur « es-tu tombée en démence, âme chrétienne? Tu « es sortie de l'ordre, et ta ferveur ne connaît « pas de frein. »

L'Ame ou François :

« O Christ! tu m'as dérobé le cœur, et tu me « dis de mettre l'ordre dans mon âme!... Toi- « même tu n'as pas su te défendre de l'amour. « L'amour t'a fait venir du ciel en terre; tu es « descendu jusqu'à cette bassesse d'aller par le « monde comme un homme méprisé. Tu n'as « voulu ni maison ni terre, mais la pauvreté seule « pour nous enrichir. Dans la vie comme dans la

« mort, tu n'as montré qu'un amour sans mesure « qui te dévorait le cœur.

« Souvent tu cheminas sur la terre comme un « homme enivré; l'amour te menait comme un « homme vendu. En toutes choses tu ne montras « qu'amour, ne te souvenant jamais de toi... Et je « sais bien que, si tu ne parlas point, si tu ne « t'excusas pas devant Pilate, ce fut pour conclure « le marché de notre salut sur la croix dressée « par l'amour. »

Quand les trois poëmes qui viennent d'être cités appartiendraient entièrement à saint François, on pourrait encore trouver qu'une œuvre si courte répond mal à une si longue préparation, et que c'est bien peu pour une telle vie d'aboutir à un recueil d'environ cinq cents vers. Cependant, si le serviteur de Dieu attendit jusqu'à la dix-huitième année de sa conversion pour laisser déborder son âme et pour dicter ses chants, on ne doit plus être surpris de leur petit nombre. Saint François ne vécut plus que deux ans; il les vécut abandonné à des ravissements d'esprit et à des souffrances de corps qui n'avaient plus d'expression dans les langues humaines. Enfin, le 4 octobre de l'année 1226, il entra en agonie, et, après s'être fait chanter en-

7.

core une fois le Cantique du Soleil, il rendit le dernier soupir. Mais c'est le privilége des saints et des poëtes, que la mort ouvre pour eux, même sur la terre, une nouvelle vie. Pendant qu'on les pleure, ces morts glorieux commencent à agiter le monde : leurs paroles et leurs exemples vont de siècle en siècle leur susciter des disciples, des interprètes et des imitateurs; de sorte que, pour être juste avec eux, il faut leur compter, non-seulement les œuvres qu'ils laissèrent, mais celles qu'ils ont inspirées.

La mission poétique de saint François, cachée pour ainsi dire par les autres soins de sa vie, n'eut jamais plus d'éclat que dans le siècle qui suivit sa mort. Lui-même s'était choisi sa sépulture sur une colline à l'orient d'Assise, où se faisaient les exécutions criminelles, et qu'on nommait la colline de l'Enfer. Mais à peine l'eut-on déposé dans le tombeau, qu'on y sentit je ne sais quoi de puissant qui remuait pour ainsi dire la terre et qui sollicitait les esprits. Le pape Grégoire IX mit le mort au nombre des saints, et décida que le lieu de son repos s'appellerait la colline du Paradis. Dès lors il n'y eut plus d'honneurs trop grands pour ce pauvre; les peuples se souvinrent de son amour, et voulurent lui rendre plus qu'il n'avait quitté pour

eux. Et comme il n'avait eu ni toit ni serviteur, il fallut qu'on lui bâtît une demeure magnifique comme le palais qu'il avait rêvé dans sa jeunesse, qu'il vît entrer à son service tout ce qu'il y avait d'ouvriers excellents dans les arts chrétiens. Ordinairement, le Catholicisme pense avoir assez fait pour ses saints en plaçant leur châsse sur un autel, dans une église qui prend leur nom. Pour le pauvre d'Assise, on dut premièrement creuser le roc à des profondeurs inusitées, afin de dérober le corps au péril de ces vols de reliques si fréquents au moyen âge. Sur la tombe on dut ériger une première basilique pour recevoir la foule des pèlerins, et au-dessus de celle-ci en construire une seconde qui portât la prière plus près du ciel. Un architecte du Nord, Jacques l'Allemand, vint élever ce double édifice; il y mit toutes les ressources de l'art gothique, toutes les traditions du symbolisme chrétien. Il fit de la basilique inférieure une nef solide, mais sans ornement, avec des arcades surbaissées et des ouvertures qui n'admettent qu'un jour douteux, comme pour rappeler la vie pénitente de saint François sur la terre. Il fit l'église supérieure avec des murs légers, des voûtes hardies, de longues fenêtres inondées de lumière, pour représenter la vie glorieuse de saint

François dans le ciel. Le plan du monument rappelait la croix du Sauveur; les murs étaient de marbre blanc, en mémoire de la Vierge très-pure, et flanqués de douze tourelles de marbre rouge, en souvenir du martyre des apôtres. Le clocher portait une flèche audacieuse qui inquiéta la timidité des générations suivantes. On l'abattit; mais le nom de Jacques l'Allemand resta célèbre; la postérité l'honora comme le maître de ce grand Arnolfo qui devait bâtir les plus beaux édifices de Florence, et ouvrir une nouvelle époque dans l'histoire de l'architecture (1).

Mais les hommes du moyen âge ne pensaient pas avoir achevé un monument pour avoir élevé pierre sur pierre : il fallait que ces pierres parlassent, qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits; que le Ciel s'y rendît visible, et que les anges et les saints y demeurassent présents par leurs images, afin de consoler et de prêcher les peuples. Les voûtes des deux basiliques d'Assise

(1) Vasari, *Vita d'Arnolfo*. Petrus Rodulphus, *Historia seraphicæ religionis*, lib. II, p. 247. *Descrizione del santuario d'Assisi;* Assisi, 1835.

furent couvertes d'un champ d'azur semé d'étoiles d'or. Sur les parois se déroulèrent les mystères des deux Testaments; et la vie de saint François y fit suite au livre des révélations divines. Mais, comme s'il eût été impossible d'approcher impunément du tombeau miraculeux, les peintres appelés à l'orner de leurs fresques se sentirent agités d'un esprit nouveau : ils commencèrent à concevoir un idéal plus pur, plus animé que les vieux types byzantins, qui avaient eu leur grandeur, mais qui, depuis huit cents ans, allaient se dégradant toujours. La basilique d'Assise devint le berceau d'une renaissance dont elle vit tous les progrès. C'est là que Guido de Sienne et Giunta de Pise se détachèrent peu à peu des maîtres grecs, dont ils adoucirent la sécheresse et secouèrent l'immobilité. Cimabue vint ensuite. Il représenta toute l'histoire sainte dans une série de peintures qui décoraient l'église supérieure, et que le temps a mutilées. Mais six cents ans n'ont pas terni la splendeur des têtes du Christ, de la Vierge et de saint Jean, qu'il peignit au sommet des voûtes, ni les images des quatre grands docteurs, où la majesté byzantine s'allie déjà avec un air de vie et de jeunesse immortelle. Enfin

Giotto parut, et l'un de ses ouvrages fut le Triomphe de saint François, peint en quatre compartiments sous la voûte qui couronne l'autel de l'église inférieure. Rien n'est plus célèbre que ces belles fresques; mais je n'en connais pas de plus touchante que celle où sont figurées les fiançailles du serviteur de Dieu avec la sainte Pauvreté, la Pauvreté sous les traits d'une femme parfaitement belle, mais le visage amaigri, les vêtements déchirés : un chien aboie contre elle, deux enfants lui jettent des pierres et mettent des épines sur son chemin. Elle cependant, calme et joyeuse, tend la main à François : le Christ lui-même unit les deux époux; et au milieu des nues paraît l'Éternel, accompagné des anges, comme si ce n'était pas trop du ciel et de la terre pour assister aux noces de ces deux mendiants. Ici rien ne rappelle les procédés de la peinture grecque : tout y est nouveau, libre, inspiré. Le progrès ne s'arrête plus parmi les disciples de Giotto appelés à continuer son œuvre : Cavallini, Taddeo Gaddi, Puccio Capanna. Au milieu de la variété de leurs compositions on reconnaît l'unité de la foi, qui rayonne dans leurs œuvres. Quand on s'arrête devant ces chastes représentatious de la Vierge, de l'Annonciation, de la Nativité, de-

vant ces images du Christ crucifié, avec des anges si tristes pleurant autour de la croix, ou recueillant dans des coupes le sang divin, il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas sentir les larmes venir aux yeux, pour ne pas s'agenouiller, en se frappant la poitrine, avec les pâtres et les pauvres femmes qui prient au pied de ces images. Alors seulement on s'aperçoit que saint François est le véritable maître de l'école d'Assise; on sent ce qu'il lui communiqua de chaleur et de puissance. On comprend enfin comment Giotto sortit de là, capable de commencer cet apostolat trop peu connu qui en fit un si grand homme, qui le conduisit à Pise, à Padoue, à Naples, à Avignon, laissant sur son passage dans chaque ville, non-seulement des ouvrages admirables, mais des disciples par centaines pour les étudier, les dépasser, et jeter ainsi l'Italie entière dans cette vocation nouvelle où elle devait trouver sa dernière gloire (1).

L'inspiration qui avait eu le pouvoir de former

---

(1) Vasari, *Vita di Cimabue*, *Vita di Giotto*, etc. *Descrizione del santuario d'Assisi.* Il ne faut pas oublier Buffalmacco, Giottino, Simon Memmi, qui travaillèrent dans les chapelles latérales de l'église inférieure.

cette féconde école de peinture et d'architecture, devait susciter d'autres efforts. Si j'ai insisté sur cette renaissance des arts, c'est que j'y aperçois les signes avant-coureurs d'une grande période littéraire. Quand je vois un peuple tirer la pierre des carrières, l'entasser en colonnades, en ogives ou en flèches, couvrir les murs de ses édifices de tableaux et de mosaïques, et n'y pas laisser un coin qui ne porte quelque figure ou quelque emblème, j'ai lieu de croire que ce peuple est travaillé d'une pensée qui perce déjà sous le symbolisme architectural, qui se traduit plus clairement par les contours du dessin, et qui trouvera bientôt dans la parole une expression exacte et harmonieuse. A la suite des grands artistes dont le cortége vient de passer devant nous, nous verrons descendre de la colline d'Assise toute une génération de poëtes.

CHAPITRE III.

Les premiers disciples de saint François.

FRÈRE PACIFIQUE. — SAINT BONAVENTURE. — JACOMINO DE VÉRONE.

L'inspiration poétique peut naître dans le silence de la cellule et jusque sur les rochers déserts où saint François cachait ses ravissements ; mais elle ne se propage que par le rapprochement des hommes, par l'enthousiasme bruyant de la foule, par l'éclat des fêtes qui émeuvent tout un peuple, et l'arrachent pour un moment aux habitudes triviales de la vie. L'Italie du moyen âge connaissait les plaisirs publics qui entretenaient, en des temps réputés si barbares, la culture et la politesse des esprits. Dès le onzième et le douzième siècle, les empereurs venus pour recevoir la couronne des mains des Papes, les rois de Sicile, les marquis d'Este et de Montferrat, avaient donné à leur cour tous les spectacles chevaleresques, tournois, carrousels, chevaux ferrés d'argent, fontaines d'où jaillissait le vin, salles

richement décorées, retentissant du son des luths, encombrées de chanteurs, de mimes, d'improvisateurs en vers qui se retiraient chargés de présents(1). Plus tard, quand les villes lombardes eurent obtenu par le traité de Constance toutes les prérogatives de la souveraineté, quand elles battirent monnaie, levèrent des armées, rendirent la justice, elles prétendirent aussi tenir leurs cours plénières comme les empereurs et les princes qu'elles avaient vaincus. En 1214, Trévise célébra des fêtes où l'on éleva un château artificiel tendu de pourpre et d'hermine : on y enferma quantité de dames et de demoiselles, chargées de le défendre sans le secours d'aucun homme. Le siége était fait par des jeunes gens armés de

(1) Muratori, *Antiquitates Italicæ*, t. II, dissert. 29; *de Spectaculis et ludis medii ævi*. Donizo, *de Vita comitisæ Mathildis* :

> Tympana cum cytharis, stivisque, lyrisque sonant hic,
> Ac dedit insignis dux præmia maxima mimis.

Francesco da Buti, dans son *Commentaire* inédit sur la *Divine Comédie*, rend ce témoignage du roi de Sicile Guillaume II : « Guglielmo fue un uomo giusto e ragionevole... In essa corte si trovava di ogni perfezione gente ; quivi erano li buoni dicitori in rima d' ogni conditione ; e quivi erano gli excellentissimi cantatori, quivi erano persone d' ogni solazzo che si può pensare vertudioso e onesto. »

fleurs, de fruits, de muscades, et de petites ampoules pleines de parfums. Les députations des cités voisines assistaient au combat, chacune sous sa bannière. Vers le même temps, Venise, Padoue, Gênes tinrent aussi des cours où nobles et plébéiens, unis comme des frères, passaient les jours dans les banquets et les concerts, sur ces mêmes places publiques tant de fois ensanglantées de leurs querelles. Les Toscans imitèrent ces réjouissances; ils y portèrent toute la vivacité de leur génie et toute la délicatesse de leur goût. Florence n'épargnait rien pour fêter royalement son patron saint Jean-Baptiste. Des compagnies de mille personnes, toutes vêtues de blanc, parcouraient les rues avec des trompettes, et sous la conduite d'un chef qu'on appelait le Seigneur d'amour. Dames et chevaliers formaient des cercles joyeux autour des jongleurs, dont on écoutait les récits et les chants. On apprenait d'eux les règles du gai-savoir, on s'exerçait à discuter des questions de galanterie, à rendre des arrêts d'amour, à exécuter des représentations allégoriques où ne manquait point de figurer le petit dieu malin avec son arc et ses flèches. Plus tard, Rome elle-même, la vieille ville papale, sortait de son calme et de son recueillement pour célébrer le passage de

Charles d'Anjou et de Conradin par des jeux équestres, par des marches triomphales, entremêlées de groupes de chevaliers en armes et de chœurs de femmes qui dansaient en s'accompagnant avec des chants, des flûtes et des tambourins (1). Ainsi la musique, le chant, par conséquent la poésie, étaient de toutes les fêtes : on les voit représentés par une classe d'hommes appelés jongleurs, histrions, *uomini di corte*, devenus si nombreux que les magistrats s'en inquiètent, que la théologie s'en occupe, et que saint Thomas d'Aquin décide que leur profession n'est point illicite, s'ils ne la gâtent par impureté de paroles ou d'action. Ces hommes, qui viennent de Lombardie, de Toscane, de Sicile, qui font métier d'aller de

(1) Muratori, *dissert.* 20. Rolandinus, ab ann. 1208, ad ann. 1214 : « Factum est enim ludicrum quoddam castrum, in quo positæ sunt dominæ cum virginibus sive domicellabus et servitricibus earumdem, quæ sine alicujus viri auxilio castrum prudentissime defenderunt. Expugnatum fuit hujusmodi telis et instrumentis : pomis, dactylis et muscatis, tortellis, pyris et cotanis, rosis, liliis et violis, similiter et ampullis balsami. » — Ricordano Malispini, cap. 219 ; G. Villani, lib. VII, cap. 89 : « Una compagnia e brigata di mille uomini o più, tutti vestiti di robe bianche, con un signore detto d'Amore. » — Francesco da Barberino, *del Reggimento e costume delle donne*, parte 5, parte 19.

cour en cour, d'y réciter leurs vers et ceux d'autrui, ont affaire à des auditeurs accourus comme eux de l'Italie entière. Et c'est dans ces réunions qui mettent en présence des Italiens de toutes les provinces et de tous les dialectes, c'est là que se forme cette langue distincte des idiomes provinciaux, noble et délicate comme les plaisirs où elle est née, cette langue poétique que Dante adoptera, qu'il nommera *illustre*, *aulica*, *cortigiana*, la langue des cours, ou, pour traduire plus exactement, la langue des fêtes (1).

Mais l'Italie avait des solennités bien différentes; une autre puissance non moins populaire que les républiques y tenait aussi ses cours plénières. Le 26 mai de l'an 1219 et le jour de la Pentecôte, dans cette riante vallée que dominent les terrasses d'Assise, cinq mille hommes étaient campés sous des nattes et des abris de feuillage.

---

(1) Statut de Bologne en 1288 : « Ut cantatores Francigenarum in plateis communis ad cantandum morari non possint. » — S. Thomas, *secunda secundæ,* quæst. 168, art. 3 : « Histrionum officium non esse secundum se illicitum, dummodo moderate ludo utantur, id est non utendo aliquibus illicitis verbis vel factis ad ludum. » — Dante, *De vulgari Eloquentia,* lib. I, cap. 16 : « Dicimus illustre, cardinale, aulicum et curiale vulgare in Latio, quod omnis Latiæ civitatis est, et nullius esse videtur. »

Ils avaient la terre pour lit, une pierre pour chevet, un sac pour vêtement ; on les voyait réunis par groupes de quarante, de quatre-vingts, s'entretenant de Dieu, priant, psalmodiant, mais tout rayonnants de joie. Leur émotion gagnait la foule du peuple et des gentilshommes venus des villes voisines pour admirer un spectacle si nouveau. « Vraiment, disaient-ils, c'est ici le camp de Dieu et le rendez-vous de ses chevaliers. » C'était en effet le chapitre général des Frères Mineurs, tenu par saint François. Les chants n'y manquaient pas. Nous savons d'ailleurs quel rayon de poésie échauffait le saint homme qui avait convoqué l'assemblée, qui en était l'âme, qui n'avait qu'à souffler sur elle pour l'embraser de son feu. Les chapitres généraux se renouvelèrent d'abord chaque année, plus tard tous les trois ans; et quand saint François eut passé à une vie meilleure, son esprit continua de présider à ces fêtes de la pauvreté, à ces cours de l'amour divin, où il trouvait une foule émue, des imaginations libres des soucis de la terre, en un mot tout ce dont l'inspiration poétique a besoin pour s'étendre et se propager (1).

(1) S. Bonaventure, *Legenda S. Francisci*, cap. 4. Wadding,

Voyez en effet les premiers temps de l'Ordre : le génie du pénitent d'Assise y éclate partout. Tout ce qu'il y avait de chevaleresque dans ses habitudes d'esprit et de langage a passé dans les traditions de ses disciples. Les allusions, les métaphores de ses discours sont devenues les devises de sa famille spirituelle. Les litanies composées en son honneur le saluent de tous les noms qu'il aimait : « le Chevalier du Crucifié, le Gonfalonier « du Christ, le Connétable de l'Armée sainte. » Dès lors les Frères Mineurs ne cessent plus de se considérer comme une chevalerie destinée à relever sur le champ de bataille de la foi les milices fatiguées du Temple et de l'Hôpital. Le zèle des croisades les pousse par centaines, les uns en terre sainte, les autres chez les Maures d'Afrique, où ils vont chercher le martyre ; et quand les bandes sarrasines, à la solde de l'empereur Frédéric II, viennent mettre le siége devant les murs d'Assise, c'est encore l'intrépide fille de saint François, sainte Claire, qui sort, tenant l'Eucharistie dans ses mains, et qui met en fuite les in-

---

Annal., ad ann. 1219. *Fioretti di S. Francesco*, cap. 18 : « Del maraviglioso capitolo che tenne S. Francesco a S. Maria degli Angeli, dove furono oltre cinque mila frati. »

fidèles. L'Ordre est pauvre, mais il a reçu l'héritage de ce triple amour que son fondateur portait à Dieu, à l'humanité, à la nature. Il y a bien peu de cellules si misérables qui ne soient illuminées par les visions du ciel. Les Frères s'en vont à la poursuite des lépreux, qu'ils rapportent sur leurs épaules, et des voleurs, qu'ils convertissent. Ils vivent dans une douce familiarité avec les plus humbles créatures, ils les honorent comme autant de sœurs, ils en reçoivent les services et les respects. La légende cite un bon religieux de Soffiano, si aimé des petits oiseaux que durant sa prière ils venaient se poser sur sa tête et sur ses bras. On dit que Frère Egidio, en disputant sur la virginité de Marie, prit la terre à témoin, et, la frappant trois fois de son bâton, en fit sortir trois lis. Saint Antoine de Padoue, voyant que les hérétiques de Rimini refusaient de l'entendre, s'approchait du bord de la mer, et prêchait aux poissons (1). Dans ces temps héroïques de l'ordre franciscain, on

(1) *Fioretti di S. Francesco*, cap. 40 et 47. *Vita B. Ægidii apud Bolland. Acta SS.*, 23 april. *Vita S. Antonii*, *ibid.*, 13 junii. *Litanies de S. François* (Chavin de Malan, *Hist. de S. François d'Assise*, notes, p. ccx) : « S. Francisce, vexillifer Jesu-Christi, — eques Cruxifixi, — auriga militiæ nostræ. »

peut dire que la poésie est partout. Il fallait cependant qu'elle prît corps, pour ainsi dire, et qu'elle produisît des poëtes. On en peut remarquer trois dès la première moitié du treizième siècle.

Le premier est un déserteur de la littérature profane. On ignore quel nom il portait dans le siècle; on sait seulement qu'il était appelé le Roi des Vers, parce qu'on le considérait comme le prince des poëtes contemporains, et qu'il excellait dans ces chants voluptueux que l'Italie a toujours trop aimés. On ajoute que l'empereur, renouvelant pour lui l'ancienne coutume romaine, lui avait décerné la couronne poétique, celle qui plus tard devait ceindre le front de Pétrarque et du Tasse. Cet homme n'avait plus rien à attendre de la gloire humaine, lorsqu'un jour il entra dans une église du bourg de San-Severino, où François prêchait. Perdu dans la foule, il considérait ce mendiant, dont il avait entendu railler la folie, et dont l'éloquence le ravissait; il crut le voir traversé de deux épées en croix : la première descendait de la tête aux pieds, la seconde allait de l'une à l'autre main. En même temps, dit la légende, il se sentait percé lui-même du glaive de

la parole divine; et, renonçant aux pompes du siècle, il alla se jeter aux pieds du bienheureux Père, qui lui donna l'habit et le nom de Frère Pacifique, parce qu'il le voyait « converti de l'in- « quiétude du monde à la paix du Christ. » Mais, en faisant quitter à Frère Pacifique les livrées du siècle, saint François n'avait point exigé de lui l'oubli de sa première profession. Lui qui avait toujours des chants sur les lèvres, et à qui les anges venaient donner des concerts, comment aurait-il pensé à bannir les poëtes de sa république? Quand il improvisait ses cantiques, il chargeait le nouveau converti de les réduire à un rhythme plus exact, donnant ainsi un grand exemple de respect pour ces règles de l'art, dont les bons esprits ne se dispensent jamais. De son côté, l'ancien troubadour apprenait de lui à chercher les véritables sources de la poésie ailleurs que dans les lieux communs du gai-savoir provençal, ailleurs que dans les réminiscences de la mythologie classique, mais au vif du cœur humain, dans ce fonds inépuisable de la conscience remuée par la foi et par le repentir. Frère Pacifique devint plus tard Ministre provincial en France. Mais au milieu des plus austères devoirs on reconnaît le poëte, ne fût-ce qu'à l'é-

clat des visions qui le poursuivaient. Ce fut lui qui vit un jour le ciel ouvert, et au milieu un siége vide; et une voix lui dit que ce siége avait été celui d'un ange tombé, mais que Dieu le réservait au pauvre d'Assise. Si donc il ne nous reste rien sous son nom, n'en accusons point les rigueurs du cloître. Sans doute l'ancien Roi des Vers voulut expier sa gloire, et cacha son génie dans quelques-uns de ces cantiques anonymes si communs au moyen âge, comme il avait caché son front couronné sous le capuchon de saint François (1).

Pacifique, en quittant la terre, laissa à ses Frères un poëte plus grand que lui dans la personne de saint Bonaventure. Rien n'est plus incontesté que

---

(1) S. Bonaventure, *Legenda S. Francisci*, cap. 4. Tiraboschi a reconnu la première source de ce récit dans la *Vie de saint François*, écrite pour la seconde fois par Thomas de Celano, et restée inédite parmi les manuscrits des Mineurs conventuels d'Assise : « Erat in Marchia Anconitana secularis quidam sui oblitus et Dei nescius, qui se totum prostituerat vanitati. Vocabatur nomem ejus Rex Versuum, eo quod princeps foret lasciva cantantium et inventor secularium cantionum... » Cf. Wadding, ad ann. 1212 et 1225.

le mérite théologique de ce docteur, regardé par Gerson comme le plus excellent maître qui eût paru dans l'Université de Paris. Mais on ne sait pas assez que ce beau génie, qui s'enfonça avec tant de courage dans la poussière des luttes scolastiques, n'y perdit rien de sa grâce et de son éclat. Si la philosophie de saint Thomas d'Aquin, façonnée aux procédés logiques d'Aristote, réduite à un dogmatisme exact, était faite pour l'Ordre de saint Dominique, qui s'adressait particulièrement aux classes lettrées; de même la philosophie de saint Bonaventure, toute pénétrée des traditions de Platon, toute brûlante de mysticisme, convenait à l'Ordre de saint François, chargé de remuer, non pas le petit nombre des savants, mais la foule, moins par la raison que par la charité. Comme saint Augustin, comme Boëce, comme les docteurs de l'école de saint Victor, saint Bonaventure avait reconnu par quelles lumières le dogme chrétien du Verbe corrige et complète la doctrine platonicienne des idées. Appuyé d'une main sur l'Évangile de saint Jean, de l'autre sur le Timée, il en tire une métaphysique admirable, dont il faut donner l'ébauche, puisqu'elle est le principe non-seulement de tout ce qu'il écrivit, mais de

tout ce qu'il y eut de plus grand dans le premier siècle de la littérature franciscaine (1).

« Toute science, dit le saint docteur, se réduit à deux livres : l'un écrit au dedans, et c'est l'ensemble des idées divines, antérieures à tous les êtres dont elles sont les types ; l'autre livre, écrit au dehors, est le monde, où les pensées de Dieu se retracent en caractères imparfaits et périssables. L'ange lit dans le premier, la bête dans le second. Pour la perfection de l'univers, il fallait une créature qui pût lire dans les deux livres à la fois, et qui interprétât l'un par l'autre. C'est la destinée de l'homme ; et la philosophie n'a pas d'autre emploi que de le conduire à Dieu par tous les degrés de la création : elle y parvient de trois manières. En effet, l'homme saisit les objets extérieurs par la perception ; il s'y arrête par le plaisir ; il les connaît par le jugement. Et d'abord nous percevons, non pas la substance des choses sensibles, mais les phénomènes, c'est-à-dire les images qui frappent nos sens. Or ces images rappellent le Verbe divin, image du Père, et par qui seul le Père est

(1) Saint Bonaventure prend parti pour Platon contre Aristote, *In Magistrum Sentent.*, lib. II, dist. 1, pars 1, quæst. 1, et sermon 3. *In Hexæmer :* « Aristoteles incidit in multos errores... execratus est ideas Platonis, et perperam. »

connu. En second lieu, nous ne trouvons de plaisir que dans la beauté, et la beauté n'est que la proportion dans le nombre. Mais comme toutes les créatures sont belles en quelque manière, le nombre se trouve partout, et le nombre, le calcul étant le signe principal de l'intelligence, il faut partout reconnaître la marque d'un ouvrier souverain. Enfin il n'y a de jugement que par l'abstraction, qui néglige les phénomènes passagers, qui écarte les conditions de temps, de lieu, de changement, pour s'attacher aux qualités permanentes, à l'immuable, à l'absolu. Or, si Dieu seul est absolu et immuable, il s'ensuit qu'en lui réside la règle de nos connaissances, comme le principe des existences, et qu'il y a un art divin qui produit toutes les beautés créées, et à la clarté duquel nous les jugeons. » Une telle doctrine, au lieu de tout réduire au raisonnement, donne l'essor aux deux facultés qui font les poëtes, et que les philosophes ont trop souvent méprisées; je veux dire l'imagination et l'amour. D'un côté, en considérant toutes les créatures comme les signes, comme la traduction de la pensée divine, on arrive à justifier l'imagination de l'homme, qui agit comme Dieu, qui traduit aussi la pensée par des figures, qui remue pour ainsi dire le ciel et la

terre, hasarde tous les rapprochements, toutes les comparaisons, pour rendre moins imparfaitement l'idée qu'elle a conçue, et qu'elle désespère de reproduire dans toute sa pureté et toute sa splendeur. De là ce symbolisme dont le moyen âge trouvait l'exemple dans les saintes Écritures, et qui avait passé dans les livres des docteurs, dans les chants de l'Église, dans tous les détails de l'architecture et de la peinture sacrées. Là chaque ornement est un emblème, chaque personnage historique soutient en même temps un rôle allégorique : le palmier, par exemple, désigne la vie éternelle, et le sacrifice d'Isaac celui de Jésus-Christ. Personne ne parle ce langage avec plus de hardiesse que saint Bonaventure, dans ses opuscules trop peu connus, dont les titres conviendraient à des hymnes et à des dithyrambes : « les Six Ailes des Séraphins, les Sept Chemins de l'Éternité, l'Itinéraire de l'Ame à Dieu. » D'un autre côté, pour reconnaître derrière le voile de la nature la beauté éternelle qui se cache, pour écarter ce qui la dérobe, pour la poursuivre, il faut plus que l'intelligence; il faut l'amour. L'amour est le commencement de cette sagesse qui se confie moins dans le syllogisme que dans la prière. Il en est aussi la fin; car ne croyez pas que

le saint docteur se satisfasse d'une connaissance stérile du Créateur et de ses attributs. Arrivé au terme où la raison s'arrête, il brûle de s'enfoncer plus loin; il veut, dit-il, abandonner pour un temps les opérations de l'entendement, et tourner tout l'essor de la volonté vers Dieu, jusqu'à ce qu'elle se transfigure en lui. Que si vous demandez comment cela se peut faire, interrogez la grâce et non la science, le désir et non la pensée, le gémissement de la prière et non l'étude des livres, l'époux et non le maître, Dieu et non l'homme. « Mourons donc à nous-mêmes, reprend-il; entrons dans les ténèbres mystérieuses; imposons silence aux sollicitudes, aux concupiscences, aux fantômes des sens, et, à la suite du Christ crucifié, passons de ce monde à notre Père (1). »

(1) S. Bonaventure, *Breviloquium*, lib. II, cap. 22 : « Et secundum hoc duplex est liber, unus scilicet scriptus intus, qui est Dei æterna ars et sapientia, et alius scriptus foris, scilicet mundus sensibilis, etc... » *Itinerarium mentis in Deum*, cap. 2 : « Cum omnia sint pulchra et quodammodo delectabilia... omnes creaturæ istius sensibilis mundi animum contemplantis et sapientis ducunt in Deum æternum, pro eo quod illius primi principii... illius, inquam, artis efficientis, exemplantis et ordinantis, sunt umbræ, resonantiæ et picturæ, sunt vestigia, et simulacra, et spectacula. » Cap. 7 : « Oportet quod relinquantur omnes intellectuales operationes, et apex affectus

Un esprit qui portait tant de passion dans la philosophie ne devait pas s'y contenir. Il fallait qu'il échappât à ces habitudes d'école, à ces formes d'enseignement et de discussion, trop rigides pour sa charité, trop étroites pour sa verve. Après avoir lu et commenté durant sept ans, dans la chaire de Paris, les Sentences de Pierre Lombard, il se reposait en écrivant un livre auquel il ne manque guère que la versification pour l'appeler un poëme : je veux dire la *Légende de saint François*. Et je m'y arrête encore, puisque rien ne devait plus contribuer à former la tradition poétique des Franciscains, que la légende de leur patriarche écrite par une main si vénérée. La préface annonce une composition sévère, un récit qui ne recueillera que des témoignages authentiques et des faits canoniquement constatés. Saint Bonaventure y a mis la main par déférence pour les prières du chapitre général de l'Ordre, par

totus transferatur et transformetur in Deum... Si autem quæris quo modo hæc fiant, interroga gratiam, non doctrinam, desiderium, non intellectum, gemitum orationis, non studium lectionis, sponsum, non magistrum, Deum, non hominem... Moriamur ergo et ingrediamur in caliginem; imponamus silentium sollicitudinibus, concupiscentiis et phantasmatibus; transeamus cum Christo crucifixo ex hoc mundo ad Patrem. »

gratitude pour le saint à l'intercession de qui, tout enfant, il avait dû la santé et la vie. Il a visité les lieux aimés du serviteur de Dieu, interrogé les amis et les disciples qui lui survécurent; il a tout sacrifié, assure-t-il, même l'ornement du style, à l'amour de la vérité. Mais s'il aime trop la vérité pour l'altérer par des fictions, elle l'émeut assez pour que son langage s'en échauffe, se colore, et prenne dès le début tout l'éclat de la poésie. On n'est encore qu'à la première page, et saint François paraît déjà comme l'étoile du matin, comme l'arc-en-ciel de la paix, comme un autre Élie. C'est trop peu : saint Jean dans l'Apocalypse a vu un ange montant du côté du soleil levant, tenant à la main le sceau de Dieu; saint Bonaventure y reconnaît le pénitent d'Assise, « ce messager du Christ, vivant de la vie des anges, venu pour appeler les hommes aux larmes, au sac et à la cendre, et pour marquer du signe de la pénitence ceux qui pleurent leurs péchés. » Lorsqu'il s'engage dans la narration, il y porte d'abord cette sobriété qui est le cachet des bons historiens; mais, au récit de tant d'actions saintes, l'attendrissement le gagne, lui arrache des cris d'admiration et de joie. Il se trahit surtout par cette complaisance charmante qu'il met

à raconter le respect de son maître pour tous les ouvrages de Dieu, et « comment toutes les créatures lui donnaient des consolations. » Au lieu de dissimuler ce qu'il y a d'enfantine simplicité dans cette amitié du bienheureux pour les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre, il la partage, il la relève par les considérations les plus hautes. « Car, dit-il, aux yeux du serviteur de Dieu, tous les êtres créés étaient comme autant d'écoulements de cette source de bonté infinie où il eût voulu s'abreuver; et leurs vertus diverses lui paraissaient former un céleste concert dont son âme entendait l'accord. » Enfin, quand il est arrivé au terme de cette vie tout illuminée, pour ainsi dire, d'apparitions divines, d'extases et de prodiges; quand le miracle des stigmates vient de lui faire épuiser les dernières ressources de l'éloquence chrétienne, il rapporte la mort du saint; et, avec ce tact parfait des vrais poëtes, il termine par un trait, le plus simple de tous, mais le plus gracieux : « Les alouettes, dit-il, ces oiseaux qui aiment la lumière et qui ont horreur de l'obscurité, bien que le crépuscule eût commencé au moment où le saint homme rendit le dernier soupir, vinrent en grande multitude se poser sur le toit de la maison, et longtemps encore elles continuèrent de tourbil-

lonner joyeusement comme pour rendre au bienheureux, qui les avait si souvent conviées à chanter les louanges divines, un témoignage aussi éclatant qu'aimable. » C'est l'union de la naïveté avec la grandeur qui a donné une si juste popularité à la légende écrite par saint Bonaventure; c'est là que Giotto et ses successeurs ont trouvé le premier original de cette figure de saint François qu'ils ne se lassent pas de reproduire, comme les peuples ne se lassent pas de l'aimer (1).

Mais quand la poésie s'est emparée d'une âme

---

(1) S. Bonaventure, *Legenda S. Francisci*, prologus, cap. 5 : « De austeritate vitæ ejus, et quomodo creaturæ præbebant ei solatium. » Cap. 8 : « De pietatis adfectu, et quomodo ratione carentia videbantur adfici ad ipsum. » Cap. 14 : « Alaudæ, aves lucis amicæ et crepusculorum tenebras horrentes, hora transitus sancti viri, cum jam esset noctis secuturæ crepusculum, venerunt in multitudine magna super tectum domus, et diu, cum insolita quadam jubilatione rotantes, gloriæ sancti, qui eas ad divinas laudes invitare solitus erat, tam jucundum quam evidens testimonium perhibebant. » — Si je ne parle point ici des *Méditations sur la vie du Sauveur*, où j'aurais à relever tant de traits de la plus naïve poésie, ce n'est point que j'oublie ce pieux et charmant écrit, c'est parce que la critique moderne n'y reconnaît pas la main de saint Bonaventure. Wadding, *Scriptores Ordinis S. Francisci, cum supplemento* Sbaraleæ.

qui lui convient, elle ne lui laisse pas de relâche qu'elle n'en ait tiré des chants. Il fallait que le docteur, l'historien, le ministre général de l'Ordre de Saint-François en vint aussi à cette faiblesse de tous les cœurs passionnés, et qu'il composât des vers. Lui aussi, comme son maître, il s'était choisi une dame de ses pensées : c'était encore la Pauvreté qu'il célébrait en la personne de la Vierge souverainement pauvre, mère du Dieu né dans une étable. La Vierge Marie, dont le culte eut tant de prise sur les mœurs violentes du moyen âge, qui vit à son service tant de chevaliers et de poëtes, était bien le seul amour digne de cet homme chaste, de qui ses contemporains disaient « qu'Adam semblait n'avoir pas péché en lui. » Et comme les femmes de la terre aimaient à être saluées le soir par les chants des troubadours, il voulut que dans toutes les églises de son Ordre, à la chute du jour, la cloche sonnât pour rappeler le salut de l'ange à la reine du ciel. L'*Angelus*, ce poétique appel parti de l'humble tour des Franciscains, vola de clocher en clocher pour réjouir le paysan sur le sillon et le voyageur sur la route (1). Cependant le saint docteur ne

(1) *Acta canonizationis S. Bonaventuræ*, ad calcem operum,

pensait pas laisser au bronze le soin de louer la Mère du Sauveur ; lui-même avait essayé pour elle, si l'on peut ainsi parler, toutes les cordes de la lyre chrétienne, psaumes imités de David, séquences populaires, cantiques de joie et de tristesse. Parmi les compositions qu'on lui attribue, je distingue un poëme latin de quatre-vingt-trois octaves, en vers syllabiques rimés. On n'y voit d'abord qu'un anagramme de l'*Ave Maria*, dont chaque lettre commence une strophe ; mais sous cet artifice, conforme d'ailleurs au goût de son siècle, le poëte ne tarde pas à se montrer, et, avec cette richesse d'images dont les écrivains mystiques disposaient, il représente la Vierge Marie par les plus brillantes figures de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est la Fontaine du Paradis, l'Arche du Déluge, l'Échelle de Jacob ; c'est Judith, Esther délivrant son peuple ; c'est la femme qui apparut à saint Jean, revêtue du soleil, la lune sous les pieds, et le front couronné de douze

---

t. VII. Moguntiæ, 1609, p. 799 : « Idem enim piissimus cultor gloriosæ Virginis Matris Jesu instituit ut fratres populum hortarentur ad salutandam eamdem, signo campanæ quod post Completorium datur, quod creditum sit eamdem ea hora ab angelo salutatam. »

étoiles. A la simplicité des sentiments, à la douceur des rimes croisées, pareilles au balancement d'un berceau, on reconnaît un chant familier, composé non-seulement pour la classe innombrable des clercs, des moines, des religieux, mais pour le peuple italien, qui n'oublia jamais entièrement la langue latine, qui continua de la comprendre dans les hymnes de l'Église, et qui, de nos jours encore, en garde un souvenir confus, comme on se rappelle une langue qu'on entendit parler autrefois dans la maison de son père. Quelques savants ont contesté l'authenticité du poëme, et ne l'ont pas jugé digne d'un théologien si consommé. J'ai peu de penchant pour cette critique austère, qui refuse aux grands esprits le droit de se reposer de leur grandeur, de se faire petits quelquefois, pour se mettre au niveau des ignorants et des faibles. Je m'attache bien plus volontiers au sentiment du grand Corneille, qui trouvait assez de poésie dans ces stances pour essayer de les traduire, et pour satisfaire ainsi, disait-il, « à l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous avons reçus. » Voici les premiers vers de la traduction, où la candeur de

l'original disparaît un peu sous la pompe accoutumée du dix-septième siècle (1) :

Accepte notre hommage et souffre nos louanges ;
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maîtresse des anges ;
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers,
Contre le dur assaut de tant de maux divers,
Donne-nous de la force, et prête-nous ton aide ;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du ciel descendre le remède,
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

On a beaucoup exagéré la rupture qui se fit

---

(1) Voici le texte latin dans toute sa simplicité :

Ave, cœleste lilium !
Ave, rosa speciosa !
Ave, mater humilium,
Superis imperiosa !
Deitatis triclinium !
Hac in valle lacrymarum
Da robur, fer auxilium,
O excusatrix culparum !

Du reste, les critiques qui effacent cette pièce du recueil des œuvres de saint Bonaventure ne laissent pas de lui attribuer une autre composition mêlée de prose et de vers syllabiques rimés, sous ce titre : *Corona B. Mariæ Virginis.* On y trouve des strophes qui ne manquent pas de grâce et d'harmonie.

entre le moyen âge et la Renaissance. Le siècle de Louis XIV dans sa première moitié, la plus saine et la plus vigoureuse, tient encore au passé par des racines qu'on a trop peu connues. Pendant que madame de Sévigné et toute la cour prennent encore tant de plaisir à ces romans chevaleresques tout pleins des réminiscences du Saint-Graal et de la Table Ronde, pendant que Molière et la Fontaine s'inspirent des vieux fabliaux, Bossuet se montre nourri des docteurs scolastiques, et Corneille, songeant à son salut, revient à l'*Imitation de Jésus-Christ* et au cantique de saint Bonaventure. C'est seulement quand une génération plus délicate eut succédé à ces grands hommes, que la mode s'introduisit de dédaigner « l'art confus de nos vieux romanciers, » et de déplorer les ténèbres où vécurent saint Thomas d'Aquin et Roger Bacon.

Si les peuples de l'Italie, au temps de saint Bonaventure, entendaient encore assez la langue latine pour qu'elle fût parlée dans la chaire sacrée et dans les conseils des républiques, le moment était pourtant venu où la langue vulgaire, mûrie par les siècles, devait se trouver maîtresse des affaires et des idées. Mais rien ne hâta plus son

avénement que la prédication des Franciscains, que cette parole annoncée sur les places publiques et dans les campagnes, aux pauvres, aux gens illettrés, non pas selon les règles des théologiens, mais à la façon des harangueurs populaires. C'est ainsi que saint François ayant un jour visité le bourg de Montefeltro, où était réunie une grande foule jalouse de l'entendre, on rapporte qu'il monta sur un tertre qui dominait la place, et qu'il se mit à prêcher, en prenant pour texte ces deux vers :

Tanto e il bene ch' io aspetto,
Ch' ogni pena m' è diletto.

On remarque aussi de saint Antoine de Padoue, qu'étant né Portugais, il prêchait aux Italiens dans leur langue avec tant d'efficacité, qu'il traînait après lui des auditoires de trente mille hommes (1). Tels étaient les commencements de cette

---

(1) Chavin de Malan, Hist. de S. François, p. 125 ; Sigonius, *de Episc. Bonon.*, p. 113 : « Non tamen ipse modum prædicantis tenuit, sed quasi concionantis. » — *Fioretti di S. Francesco :* « Della prima consideratione delle sacrosante stimmate. » *Vita S. Antonii de Padua*, *apud Bolland.*, 13 junii, XIV : « Nec id admiratione vacat, cum in longinqua regione natus et educatus longo tempore fuisset, quod Italico idiomate ita po-

prose, destinée à prendre tant de vigueur et de gravité sous la plume de Dante et de Machiavel. La poésie ne devait pas rester en arrière : saint François lui avait rendu le même service en composant ses cantiques dans la langue de son pays. L'exemple fut suivi, et bientôt l'orthodoxie n'eut pas de dogmes si précis, le mysticisme ne professa pas de doctrines si hardies, de sentiments si élevés, qui ne prissent la forme du chant populaire pour descendre dans la multitude. Mais les auteurs de cette tentative furent plus soucieux de l'édification d'autrui que de leur gloire.

Les annales franciscaines n'ont point conservé le souvenir de Frère Jacomino de Vérone, et le nom même de ce religieux serait perdu, s'il ne se lisait à la fin d'un poëme conservé à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Si Jacomino écrivait avant la fin du treizième siècle, comme on peut le conjecturer par tous les caractères extérieurs du manuscrit, il ne faut pas s'étonner que, voisin du berceau de l'Ordre, il en ait porté la première ferveur et la première simplicité dans les vers où il a voulu, comme il dit, rimer

lire potuit; quæ voluit prounuliare, ac si extra Italiam nunquam posuisset pedem. »

deux *histoires :* l'une de l'Enfer, l'autre du Paradis. Ces deux sujets n'avaient jamais cessé d'occuper les imaginations chrétiennes. Ce n'était pas assez qu'on prêchât au peuple les joies et les peines éternelles ; il voulait qu'on les peignît, qu'on les sculptât sur les murs de ses églises, qu'on lui fît de longs récits de cette autre vie, la seule où il espérait trouver le repos et la justice. Le monde invisible fait donc pour ainsi dire le fond et l'arrière-scène de toute la littérature du moyen âge; mais il y est représenté de deux manières. Tantôt les esprits s'attachent à ces visions de la vie future, à ces voyages au ciel ou en enfer, si souvent répétés dans les légendes des saints, dans les chroniques, dans les traditions populaires, qui se prêtent facilement aux interpolations, aux allusions, aux satires, à toutes les libertés poétiques (1). Tantôt une piété plus savante aime mieux se réduire aux enseignements de l'Écriture sainte, des Pères et des docteurs ; et c'est de leurs paroles, comme d'autant de traits, qu'elle cherche à composer un tableau moins varié, mais plus sûr,

(1) Voyez *Les recherches sur les sources poétiques de la Divine comédie*, à la suite de *Dante et de la philosophie catholique au treizième siècle*, 2e édition.

des deux éternités. C'est au second parti que Fra Jacomino s'est rangé, et à cette préférence même on reconnaît bien l'homme d'Église, le théologien nourri des lettres divines et humaines, qui s'honore de ne rien tirer de son fonds, de tout emprunter, comme il le dit, aux textes sacrés, aux sermons, aux écrits des saints. Rien n'est plus commun au moyen âge que ces sortes de compilations. Mais la hardiesse et la nouveauté, c'était de les revêtir d'une forme poétique, d'un langage plébéien, de les destiner à la foule qui s'attroupait autour des chanteurs, sur les places et les marchés. En effet, les deux compositions dont il s'agit, écrites en dialecte véronais, l'une de trois cent quarante vers, l'autre de deux cent quatre-vingts, ont toute la forme de ces Chansons de Geste qui faisaient le tour de l'Europe au treizième siècle. Les vers de treize syllabes, rangés quatre à quatre en stances terminées par les mêmes rimes, rappellent les alexandrins et les tirades monorimes de nos vieux poëmes carlovingiens. On reconnaît même, au commencement et à la fin, l'imitation de ces passages où les romanciers s'efforcent de réveiller la curiosité de leur auditoire par les grands récits qu'ils promettent et par le mépris qu'ils font de leurs devanciers et de leurs rivaux.

Quand Frère Jacomino assure ses auditeurs que son poëme n'est ni fable, ni dire de bouffons, il veut lutter d'intérêt avec les fabuleux récits d'Olivier et de Roland, que les jongleurs de son temps récitaient sur les théâtres de Milan et de Vérone. C'est ce qu'il ne faut point oublier en parcourant ces deux petits ouvrages, dont je ne dissimulerai pas les trivialités, afin de pénétrer jusqu'au vif dans les habitudes d'un peuple qui ne se laissait instruire et gagner qu'à ce prix (1).

Voici le début de l'Enfer : « A l'honneur du Christ, Seigneur et Roi de gloire, et pour le bien des hommes, une histoire je veux vous conter : qui maintes fois s'en souviendra aura grande victoire du faux ennemi. Je veux vous dire des nouvelles de la cité d'Enfer : combien elle est perverse et félonne. Elle s'appelle de son nom Babylone-la-

---

(1) Voyez, sur les formes ordinaires de l'épopée carlovingienne, l'*Histoire de la Poésie provençale*, par M. Fauriel, t. II, chap. 25; sur la popularité des Chansons de Geste en Italie au moyen âge, Alberto Mussato, *de Gestis Italicorum post Henricum VII*, præfatio ad librum III : « Et solere etiam amplissima regum ducumque gesta, quo se vulgi intelligentiis conferant, pedum syllabarumque mensuris variis in vulgares traduci sermones, et in theatris et in pulpitis cantilenarum modulatione proferri. »

Grande : je répéterai ce qu'en rapportent les saints. Or, quand vous aurez entendu le fait et la raison, comment cette cité est construite en chacune de ses parties, peut-être par un vrai repentir obtiendrez-vous quelque pardon de vos péchés (1). »

La cité du mal est bâtie dans les profondeurs de l'abîme, longue, large, haute, et tout embrasée. Si l'on y jetait tout ce que la mer roule de flots, ils se consumeraient comme la cire fondue. Au milieu coulent des eaux troubles et empoisonnées, entre des bords couverts d'épines, d'orties et de broussailles plus tranchantes que le fer. Au-dessus s'arrondit un ciel pesant, tout de fer et de

---

(1) On me pardonnera si je suis obligé de reproduire ici quelques pages qui ont déjà paru dans mes *Documents inédits*, où j'ai publié le texte des deux poëmes italiens (p. 118, 291, etc.) Ces pages rentrent nécessairement dans le dessein de mon travail sur les *poëtes franciscains*, et il m'est permis de supposer que les deux ouvrages n'auront pas les mêmes lecteurs. C'est d'ailleurs le seul emprunt que j'aie fait aux *Documents*, et encore y ai-je introduit des changements considérables. —Voici le début de l'Enfer :

A l'onor de Christo, Segnor e Re de gloria,
E a terror de l'om, cuitar voio un' ystoria ;
La qual spese fiae ki ben l'avrà in memoria ,
Contra falso enemigo ell' a far gran victoria.



bronze, appuyé sur des montagnes et des rochers qui ne laissent pas d'issue. Typhon, Satan et Mahomet veillent à la porte : malheur à qui passera par leurs mains! Une haute tour surmonte l'entrée : là se tient une sentinelle que nul homme ne peut tromper, qui ne dort jamais. Nuit et jour elle crie : « Tenez là porte close et gardez « bien les passages, et les chemins; que nul de « vos gens ne s'échappe! Mais si quelqu'un vient « à vous, que la porte soit ouverte et le pont « baissé (1). »

Le roi de cette ville des douleurs se nomme Lucifer, et les démons qui le servent sont peints sous les traits que leur prêtait l'imagination populaire, sans doute pour se venger des terreurs qu'ils lui causaient. Jacomino, comme Dante, comme Orcagna, comme Michel-Ange, les représente le front cornu, les mains velues, plus noirs que charbons, hurlant comme loups, aboyant comme chiens, armés qui de lances, qui de fourches, qui de bâtons et de tisons brûlants. Ils respirent la flamme; l'un attise le brasier, l'autre

(1) Je n'ai pas besoin d'indiquer les nombreux rapports de cette cité infernale avec celle de Dante. Voyez surtout les chants III, VIII, XIV, XVIII de *l'Enfer*.

bat le fer ou coule le bronze. A cette description, on ne s'étonne plus que le bon religieux s'effraye et s'écrie : « Si horrible à voir est cette cruelle compagnie, qu'on aurait plus de plaisir à être chassé à coups d'épines, par monts et par vaux, de Rome jusqu'en Espagne, qu'à rencontrer un seul de ceux-ci dans les champs (1). »

Le peuple de l'enfer n'a pas de plus grande joie que la venue d'un réprouvé. On s'empresse au-devant de lui, on le reçoit avec des chants de triomphe. Mais à peine est-il entré qu'on lui lie les pieds et les poings, et qu'on le présente au Roi de la Mort. Celui-ci le livre à un de ses perfides ministres, pour le jeter dans un puits plus profond que le ciel n'est élevé au-dessus de l'abîme. Si forte est la puanteur qui en sort, qu'elle se sent de mille lieues et plus. Là fourmillent les serpents, les vipères, les basilics et les dragons. Si l'on en retire le pécheur, c'est pour le précipiter dans des eaux d'une si grande froidure, qu'un jour y semble une année; après quoi on le plonge dans une flamme telle, qu'il regrette la glace. Ce feu sinistre

---

(1) Cf. Dante, *Enfer*, chant XXII, 13.

Noi andavam con li dieci dimoni :
Ahi fiera compagnia !

et fétide ne jette aucune lumière. Il est à celui de la terre ce que serait celui-ci au feu peint sur la pierre ou dans un livre. « Alors vient un cuisinier qui a nom Beelzébut, un des pires de l'endroit, qui met le coupable rôtir comme un porc à un grand épieu de fer. Il l'arrose de fiel et de vinaigre, il en fait un fin régal qu'il envoie au roi des enfers. Et celui-ci y mord, et, tout en colère, il crie au messager : « Va, dis à ce méchant cuisinier que le mor- « ceau est mal cuit; qu'on le remette au feu, et « qu'on l'y laisse. »

Voilà un passage destiné à réjouir la foule, à lui arracher ce rire qui fait la conquête d'un auditoire, et le livre sans défense aux leçons qu'on lui réserve. En effet, le poëte a déclaré qu'un sens profond se cache sous les figures de son langage : les supplices qu'il a décrits ne sont que l'image grossière de ces maux éternels qu'il désespère d'exprimer, « quand il aurait cinq cents bouches, quand il en aurait mille, qui ne se tairaient ni le jour ni la nuit. » Il profite de la terreur où il a jeté les esprits pour se relever par la peinture des peines morales des damnés, et par les enseignements qu'il en tire. « Mieux vaudrait au méchant être mort mille fois que de vivre une seule heure; car il n'a ni parent, ni proche ami qui le puisse

aider. Le fils rencontre le père, et maintes fois ils se querellent. « Père, dit le fils, que le Seigneur « qui porte couronne au ciel te maudisse dans ton « corps et dans ton âme! Car tant que je fus au « monde tu ne me châtias point, mais tu m'en« courageas dans le mal. Et je me rappelle encore « comment tu me poursuivais le bâton au poing, « si je manquais de tromper le voisin et l'ami de « la maison. » Le père lui répond : « Fils maudit, « c'est pour t'avoir voulu trop de bien que je me « vois en ce lieu. Pour toi j'ai abandonné Dieu, « m'enrichissant de rapines, d'usures et de mal« tôtes. Nuit et jour j'endurais de grandes peines « pour acquérir les châteaux, les tours et les palais, « les coteaux et les plaines, les bois et les vignes, « afin que tu fusses plus à l'aise. Mon beau doux « fils, que le Ciel te maudisse! car je ne me sou« venais pas des pauvres de Dieu, qui mouraient « de faim et de soif dans les rues! » En même temps les deux réprouvés se précipitent l'un sur l'autre comme pour se donner la mort; et « s'ils pouvaient en venir aux dents, ils se mangeraient le cœur dans la poitrine. »

Rien ne peut ajouter à l'horreur du dernier trait. Le poëte se fait tout pardonner par cet éclat foudroyant contre les méchants de son siècle, par ce

retour plein de tendresse sur les pauvres. Il n'a plus qu'à finir, et c'est ainsi qu'il congédie son auditoire : « Sachez que ceci n'est ni fable ni dire de bouffons. Frère Jacomino de Vérone, de l'Ordre des Mineurs, l'a composé de textes, de gloses et de sermons. Maintenant demandons tous qu'à l'auteur de l'histoire, et à vous qui l'avez entendue avec grande dévotion, le Christ et sa Mère donnent récompense (1). »

Une composition si étrange ne peut être jugée qu'en présence des souvenirs, des mœurs, des désordres qui l'inspirèrent. Le pieux écrivain doit moins qu'il ne dit aux textes sacrés. Les livres saints, comme les Pères des premiers siècles, enseignent toujours les peines éternelles ; ils les décrivent peu. Quelques versets de l'Apocalypse laissent seulement apercevoir, comme dans le lointain, le puits de l'abîme et l'étang de feu ; mais il semble que le disciple bien-aimé ait hâte de se détourner de ces menaçantes apparitions. Plus tard, quand la chute de l'empire romain et la ruine de tout l'ordre visible du monde eurent poussé plus vivement que jamais la pensée des

(1) Ke queste non è fable, nè diti de buffon.
Jacomin da Verona, de l'Ordeno de Minori,
Lo copula de testo, de glose e de sermon.

hommes vers les choses invisibles, saint Augustin et saint Grégoire le Grand s'occupèrent de porter la lumière dans l'abîme, et d'éclaircir le mystère de la justice divine. A mesure que la barbarie s'avance, que les esprits deviennent plus grossiers, les cœurs plus durs, il faut bien que l'Église les gouverne par la terreur, qu'elle leur parle la langue qu'ils se sont faite. Si elle les entretient de bûchers, d'instruments de supplices, c'est qu'elle en voit de toutes parts. Quand les pirates normands, les Hongrois, les Sarrasins brûlaient la moitié de l'Europe, je ne m'étonne point de reconnaître le reflet de ces incendies dans l'Enfer des prédicateurs contemporains. Ne les accusez pas de noircir les imaginations : ils les trouvent effrayées, et ne se servent de ces frayeurs que pour régler, pour calmer les consciences. Voilà les modèles auxquels Fra Jacomino s'attache; et c'est peut-être d'une compilation théologique attribuée à saint Bonaventure, sous le titre de *Fascicularius*, que le Franciscain de Vérone a tiré la première ébauche de sa cité infernale avec ses feux et ses glaces, les fureurs des démons, et les pécheurs qui s'entre-déchirent (1).

(1) *Apocalyps.*, cap. 20. — S. Augustin, *de Civitate Dei*,

Mais tout n'est pas tragique dans l'enfer poétique du moyen âge. La comédie finit toujours par y trouver place; et j'en vois deux raisons, l'une littéraire, l'autre religieuse. D'une part, les esprits gardent encore cette mobilité de l'enfance qui passe en un moment des larmes au rire, cette naïveté qui ne sait pas se contraindre et se plier à la régularité d'un genre convenu. Aussi n'y a-t-il pas de roman de chevalerie sans un épisode comique, comme Calderon n'a pas d'*Auto sacramental* sans un rôle burlesque, comme on ne voit pas de cathédrale si majestueuse qui ne recèle sous ses gouttières, sur ses chapiteaux, dans les boiseries de ses stalles, de grimaçantes et risibles figures. D'un autre côté, c'est le conseil de tous les maîtres de la vie spirituelle, de combattre la tentation

---

lib. XX, c. 22; lib. XXI, cap. 20. — S. Grégoire, *Moralium*, lib. XV, cap. 17; lib. IX, c. 39. — *Dialog.*, lib. IV, 45. — S. Bonaventure, *Fascicularius*, cap. 3 : « Dicitur ignis ille ad ignem nostrum tanti esse caloris quanti noster ignis est ad depictum. » Comparez ce passage avec les vers de Jacomino :

> E siccom' è niente a questo teren fogo
> Quel k'è depento en carta, ne'n mur, ne'n altro logo,
> Cosi seravo questo se l'a quel fogo aprovo
> De lo qual Deo ne guardo, k'el no ne possa nosro!

par le mépris; et ce mépris eut son expression symbolique dans les formes grotesques sous lesquelles on représenta le tentateur et ses suppôts. L'antique peinture qui décore l'abside de Sainte-Marie de Toscanella montre Satan assis au milieu des flammes, broyant de ses dents impitoyables les âmes coupables qu'il rend dans la gueule d'un monstre placé sous ses pieds (1). C'est la fidèle réminiscence d'une description reproduite dans deux légendes célèbres, celle de Tundale et celle du jeune Albéric. Dante lui-même, l'austère exilé, le disciple d'Aristote, de Virgile et de saint Thomas, n'hésite pas à interrompre l'éternel ennui de son Enfer par les scènes bizarres des damnés se débattant sous l'onde fétide, et par la trompette ridicule au son de laquelle marchent les démons.

Ces rapprochements font l'excuse de Fra Jacomino; ils achèvent de le ranger parmi ces poëtes hardis qui frayèrent à l'auteur de la *Divine Comé-*

(1) *Memorie istoriche della città Tuscania*, da Fr. Ant. Turiozzi. Sur la vision de Tundale et celle d'Albéric, qu'on me permette de renvoyer au travail déjà cité : *Des sources poétique de la Divine Comédie*. Dante, *Enfer*, chants XVIII, XXI et XXII.

die les chemins de l'éternité. Mais le Franciscain, moins sûr de ses forces, plus pressé d'arriver au terme, ne passe pas, comme Dante, par la montagne du Purgatoire pour s'élever au Paradis. Il se conforme plutôt à la pensée de saint Augustin, à qui il semble avoir emprunté l'idée des deux cités ennemies, bâties par deux amours : l'une par l'amour de Dieu poussé jusqu'à la haine de soi, l'autre par l'amour de soi poussé jusqu'à la haine de Dieu. A la Babylone de l'enfer il oppose la Jérusalem du ciel. Là rien ne trouble plus la sérénité de son imagination ni la douceur de son langage. Il ne reste qu'à le traduire en l'abrégeant quelquefois, mais en se gardant bien de l'interrompre.

« D'une sainte cité je vais deviser un peu ; je vais dire, à qui veut l'entendre, comment elle est faite au dedans ; et si quelqu'un retient ce que j'en dirai, grand profit lui fera, sans mentir. La Jérusalem céleste est son nom, ville du Dieu très-haut, illustre et belle, où le Christ est Seigneur, bien différente de celle qu'on nomme la ville des douleurs, Babylone la grande, où réside Lucifer avec sa compagnie... De mes paroles les unes sont certaines et véritables ; les autres, comme j'en avertis, seront figures : si quelqu'un les méprise et

les prend en mauvaise part, bien me semble qu'il n'est point ami de Dieu (1).

« Premièrement la ville est murée de toutes parts, bâtie en forme carrée : aussi hauts sont les murs que longs et larges. Sur chaque côté s'ouvrent trois belles portes, élevées, spacieuses, plus brillantes qu'étoiles ; leurs voûtes sont ornées d'or et de perles, surmontées de créneaux de cristal, et au-dessus se tient en sentinelle un chérubin, le front ceint d'une couronne d'hyacinthe, la main armée de l'épée de feu, qui ne laisse pénétrer ni dragon, ni serpent, ni chose qui puisse nuire. Le pécheur n'entre pas, si grandes que soient ses forces. Au milieu court un beau fleuve, entouré d'arbres et de fleurs qui exhalent un grand parfum. Claires sont ses eaux, et plus brillantes que le soleil ; elles mènent avec elles en tout temps perles et pierreries étincelantes, dont chacune a tant de vertu, qu'elle est capable de rajeunir l'homme vieux et de ressusciter le mort. Les

(1) « De Jerusalem cœlesti et pulchritudine ejus, et beatitudine et gaudio sanctorum. »

D'una cità santa ki ne vol oldire
Come l'è fata dentro un poco ge vò dire :
E zò ke gen dirò, se ben vol retenire,
Gran prò ge farà, senza nexun mentire.

arbres plantés sur la rive portent aussi des fruits plus doux que miel, tels qu'à les goûter seulement les malades guérissent. Jamais ces arbres ne perdent leur feuillage, et chacun d'eux est si embaumé, qu'à mille lieues et plus s'en répand l'odeur. Chardonnerets, rossignols et autres beaux oiseaux y chantent nuit et jour, répétant des airs plus mélodieux que violes, rotes et chalumeaux.

« Là, dans des jardins toujours verts, s'ébattent les bienheureux chevaliers, qui jamais n'ont d'autre soin que de bénir le Créateur. Là sont les patriarches et les prophètes saints, tous vêtus de riches étoffes, glorifiant Dieu avec des chants et des psalmodies; les apôtres bénis, les glorieux martyrs, la grande compagnie des confesseurs et les vierges très-saintes, troupe charmante, portant la bannière de l'honneur et de la beauté, chantant une chanson dont le charme est si puissant, que si quelqu'un peut l'entendre, il ne craint plus de mourir. Cette gent bienheureuse fait un bruit si joyeux, que le ciel, l'air et tout le pays semblent pleins d'instruments et de voix. Et je vous dis encore, sans mentir, qu'en comparaison de ces voix, celles de la terre vous sembleraient mugissements de bœufs, quand vous entendriez

luth, vielle, orgue et symphonie, sirène ou fée des eaux! Car c'est le Roi divin, assis sur le trône, qui leur a montré à solfier et à suivre ce chant.

« Mais la souveraine joie, celle qui dépasse tous les plaisirs, est de contempler la face de ce doux Seigneur. Heureux l'homme à qui Dieu se laisse voir au ciel! C'est cette vue qui rajeunit les bienheureux musiciens, et leur cœur en reverdit, leurs yeux en rayonnent, leurs pieds en bondissent, et leurs mains s'agitent comme pour mener une danse. Et plus ils contemplent, plus ils jouissent; ils sont pénétrés d'un amour si délicat, que chacun d'eux tient l'autre pour son maître. L'œil et l'intelligence deviennent si subtils, que du ciel jusqu'à la terre ils découvrent toutes choses. Ces saints vivent dans la certitude qu'ils ne mourront jamais d'aucune mort, mais qu'ils demeureront dans la vie, la joie et la paix. Ceci est vérité, et l'Écriture le dit, qu'il n'y a d'autre gloire ni d'autre paradis que de voir la face et le beau visage du Dieu tout-puissant, devant lequel se tiennent les chérubins, faisant grande procession soir et matin, et priant pour nous, chétifs et petits.

« Mais après ce que j'ai dit, mon cœur ne peut

souffrir que je passe sous silence le siége royal de la Vierge Marie, et combien elle est près de Dieu, à sa droite, au-dessus de tous les anges dont la splendeur éclaire le ciel... Si haute et si belle est cette Vierge Reine, que les anges et les saints en discourent sans cesse. Tous l'honorent et s'inclinent devant elle, puis ils lui disent une prose si merveilleuse et d'un chant si beau, que le cœur ne peut le concevoir, ni la langue le proférer. Or, pour l'honneur de sa personne, cette noble Vierge, qui porte couronne au ciel, donne à ses chevaliers destriers et palefrois, tels que jamais on n'ouït dire que sur terre se trouvassent leurs pareils. Les destriers sont fauves, et blancs les palefrois; ils courent plus que les cerfs, plus que les vents d'outre-mer. Les étriers, les selles, les arçons et les freins sont d'or et d'émeraudes, resplendissants et d'un travail exquis. Et, pour compléter l'équipage qui convient à de grands barons, elle leur donne aussi un gonfalon blanc, où elle est représentée victorieuse de Satan, ce lion perfide. Ce sont là les chevaliers dont je devisais tout à l'heure. Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint les ont donnés à la dame du ciel pour se tenir sans cesse devant elle; en sorte que ceux-là pourront s'estimer bien heureux, qui feront les œuvres requises

afin de vivre dans la société des saints couronnés de fleurs, au service d'une telle dame pendant l'éternité. »

Ici l'auteur renonce à prolonger la description d'un bonheur que nul homme ne peut comprendre. « Maintenant, achève-t-il, prions tous la Vierge Marie que pour nous elle se tienne sans cesse devant Jésus-Christ, et qu'au bout de la vie elle nous fasse préparer l'hôtellerie du ciel. »

Sans doute on peut trouver dans le Paradis de Frère Jacomino un luxe bien terrestre et des plaisirs bien monastiques. Rien ne semble moins attrayant pour les imaginations modernes, que la perspective d'une psalmodie éternelle sous des voûtes d'or. Toutefois, le poëte reproduit plusieurs traits de la vision décrite aux chap. XXI et XXII de l'Apocalypse. C'est là que paraît la Jérusalem nouvelle, avec ses murs de jaspe, avec ses palais d'or et de cristal. Or quand l'apôtre saint Jean, le plus sublime des évangélistes, employait ces images, il ne voulait assurément pas proposer un genre de bonheur si misérable à des chrétiens, à des hommes nourris dans le mépris des richesses, dans la mortification des sens, dans l'attente du martyre. Mais, selon le génie de l'Orient et la tradition des prophètes, il parlait une langue symbolique,

comprise de ses lecteurs. Lui-même, dès le début de son livre, donne l'exemple des interprétations qu'il autorise, qui se perpétuent après lui. Toute l'antiquité, et avec elle tout le moyen âge, attribuaient aux métaux et aux pierres des propriétés mystérieuses, des affinités morales qui permettaient de les prendre pour les emblèmes d'autant de vertus. C'est pourquoi l'Église, si discrète dans le choix des peintures proposées aux regards des chrétiens, elle qui admit si tard dans le lieu saint les représentations de l'enfer, n'hésita pas à y reproduire de bonne heure la vision du vieillard de Patmos. De là ces admirables mosaïques qui ornent l'abside de tant de basiliques italiennes, du cinquième au treizième siècle, où la Jérusalem céleste est représentée dans tout son éclat, sans omettre ni les portes resplendissantes, ni les anges commis à leur garde, ni l'arbre de vie figuré par le palmier, ni le fleuve qui forme ordinairement la bordure du tableau. Souvent aussi les patriarches et les apôtres y sont peints sous les traits de vingt-quatre grands vieillards tout blancs, qui étendent les bras pour offrir au Christ leurs couronnes, pendant qu'on voit s'avancer une longue procession de vierges et de martyrs richement vêtus, et portant des palmes dans leurs mains. Voilà

ce que Fra Jacomino avait pu admirer à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Praxède, s'il avait visité Rome ; à Saint-Apollinaire le Neuf, de Ravenne; enfin, sans sortir de sa province, à Saint-Marc de Venise, et dans bien d'autres églises maintenant détruites sur cette terre d'Italie où l'on a tant bâti, mais encore plus renversé. Ce qu'il y voyait s'expliquait pour lui par des interprétations enseignées dans toutes les écoles, prêchées dans toutes les chaires (1).

Mais les imaginations belliqueuses du moyen âge avaient d'autres besoins que la foi calme et recueillie

---

(1) *Apocalyps.*, cap. XXI et XXII. Au chapitre I, verset 20, l'apôtre interprète lui-même une partie de sa vision : « Septem stellæ angeli sunt septem Ecclesiarum ; et candela- « bra septem septem Ecclesiæ sunt. » Voyez le commentaire d'André de Césarée, au tome V de la *Bibliotheca Patrum maxima*. Quant à celui de saint Victorin, on a lieu d'y soupçonner des interpolations qui dateraient du VIe siècle. — Sur les mosaïques de Rome et de Ravenne, Ciampini, *Vetera Monumenta*, tome I et II; Fabri, *Memorie sagre di Ravenna.* — *Diæta salutis*, au tome VI de l'édition déjà citée des œuvres de saint Bonaventure, tit. X, cap. 5 : « Fides etiam debet esse cœlestis, non terrea... et hoc signat sapphirus, qui habet cœlestem colorem, sicut cœlum serenum... Spes veniæ figuratur per smaragdum, qui colorem habet viridem et gratiosum. »

des premiers chrétiens : il fallait que les tableaux de l'immortalité s'accordassent avec la nouveauté des inclinations et des mœurs. Le livre *de Diæta salutis*, attribué à saint Bonaventure, décrit l'assemblée des saints comme une de ces cours plénières dont le spectacle charmait les peuples de ce temps : « Le Christ y règne en souverain ; la sainte Vierge Marie y paraît en reine avec ses suivantes ; les patriarches et les prophètes sont les conseillers du prince. Les apôtres figurent comme les sénéchaux chargés de ses pleins pouvoirs, et les martyrs comme de preux chevaliers qui ont vaincu les trois royaumes du monde, de la chair et du diable (1). » Plusieurs critiques ont jugé ces descriptions indignes de la gravité de saint Bonaventure ; cependant, aux souvenirs de chevalerie dont elles sont rehaussées, on reconnaît les habitudes de la poésie franciscaine, et comme une allusion au songe prophétique où saint François

(1) *Diæta salutis*, tit. X, cap. 6 : « Ibi enim est Christus, tanquam monarcha præcipuus. Ibi enim est Regina cum puellis... Ibi sunt angeli tanquam nobilissimi regis domicelli. Ibi sunt patriarchæ et prophetæ... quibus, tanquam senioribus expertis, revelat mysterium consistorii sui. Ibi sunt apostoli tanquam regis senescalchi, habentes plenitudinem potestatis.. Ibi sunt martyres, sicut strenuissimi regis milites...

vit les murs du palais céleste couverts de trophées et d'armures. Fra Jacomino va plus loin ; il n'hésite pas à représenter ses paladins célestes sur de blancs destriers, et les chevaux de bataille frappant du pied le pavé d'or de la Jérusalem éternelle, à peu près comme à Sienne, au jour de l'Assomption, des hommes d'armes à cheval entraient dans la cathédrale, et allaient à l'offrande entre deux rangs de jeunes filles voilées. Aux images du paradis sacerdotal, qui avait contenté la piété des premiers temps chrétiens, se mêlaient celles d'un paradis chevaleresque, conforme aux habitudes guerrières du treizième siècle.

Mais déjà cette musique toute divine dont notre vieux poëte raconte si complaisamment les effets, ces chants qui n'ont pas d'écho sur la terre, ces fleurs qui couronnent le front des saints, sont comme les premières ébauches d'un paradis poétique fait pour la délicatesse des imaginations modernes. Dante achèvera de le peindre à bien peu de frais, et avec des traits presque immatériels, quand il décrira le ciel sous la forme d'une grande rose blanche dont les feuilles sont les trônes des bienheureux, et du calice de laquelle les anges, comme autant d'abeilles, montent vers le Soleil éternel. C'est ainsi que l'art chrétien se plie successi-

vement aux habitudes des esprits, pour les entretenir de la vie future, qu'ils ne peuvent concevoir, mais qu'il ne leur permet pas d'oublier. Cependant, de ces peintures impuissantes se dégage la pensée d'une félicité toute spirituelle, toute contenue dans la contemplation de la Vérité infinie, dans le progrès perpétuel de l'intelligence et de l'amour. Le vieux poëte de Vérone ne pense pas autrement. Tout est figure, allégorie dans ses récits. Au fond, il ne connaît d'autre paradis que de voir Dieu face à face, de s'éclairer de sa lumière, de s'embraser de sa charité; et aucun trait ne le relève plus à mes yeux, dans un siècle si violent, si ensanglanté, si tourmenté de haines et d'ambitions, que l'idée d'un ciel où « les élus s'aimeront d'une tendresse si délicate, que chacun tiendra l'autre pour son maître. »

On pourra trouver que je me suis arrêté aux poëmes de Fra Jacomino avec cet excès de complaisance que les Christophe Colomb des bibliothèques ont trop souvent pour leurs découvertes bibliographiques. Cependant je n'ai pas pensé découvrir un monde dans ce peu de vers, mais seulement une feuille qui méritait d'être rattachée à la couronne poétique de l'Ordre de Saint-François. Avant d'aller plus loin, et pour achever

l'histoire du génie franciscain pendant cette seconde période, il reste à parler de trois édifices où il laissa des traces immortelles : je veux dire Sainte-Marie-la-Glorieuse de Venise, Saint-Antoine de Padoue, et, à Rome, l'église d'*Ara Cœli.*

Ceux qui visitent Venise, ravis par les incomparables beautés de Saint-Marc, ont le tort de négliger d'autres monuments qui feraient à eux seuls l'orgueil de bien des villes. Telle est l'église de Sainte-Marie-la-Glorieuse, élevée par les Frères Mineurs en 1250, pendant que les Frères Prêcheurs bâtissaient, de l'autre côté du grand canal, l'église des Saints Jean et Paul. Là, comme à Bologne, comme à Florence, on trouve les deux milices de saint Dominique et de saint François campées aux deux bouts de la ville pour la garder, et rivalisant de génie dans leurs édifices comme de zèle dans leurs œuvres. Les Dominicains eurent plus d'artistes parmi eux, les Franciscains en inspirèrent davantage hors de leurs rangs. Pour construire leur sanctuaire de Venise, ils ne trouvèrent pas que ce fût trop d'appeler Nicolas de Pise, ce grand homme qu'on voit, comme Arnolfo di Lapo, comme Cimabue, au berceau de la renaissance italienne. Il ébaucha la façade austère et sans

ornements qui convenait à une église de mendiants; mais il la perça d'un portail admirable, pour inviter à franchir le seuil. A l'intérieur tout fut grand: les trois nefs eurent les proportions d'une cathédrale, et l'abside, avec ses longues fenêtres et ses vitraux resplendissants, s'élança vers le ciel, comme afin d'y suivre la bienheureuse Vierge Marie dans son triomphe. Le peuple italien, si bien inspiré dans les invocations sous lesquelles il met ses églises, a donné à celle-ci le nom de Glorieuse, et c'est à l'ombre de cette gloire pacifique et chaste que sont venues se reposer les plus bruyantes renommées de Venise : doges, généraux, savants, peintres et sculpteurs, jusqu'à Titien et Canova. Ces hommes ambitieux, passionnés, amis des richesses, mais chrétiens après tout, ont jugé que le plus sûr était de mettre leurs tombes sous la garde de l'humilité et de la pénitence.

Padoue est, comme Assise, un de ces lieux qu'une seule pensée remplit, qui vivent d'une tradition, d'un tombeau. Sans doute cette cité savante n'a oublié ni son fondateur Anténor, ni Tite-Live qu'elle vit naître, ni son université vieille de six cents ans. Mais ce qui semble dater d'hier, ce qui fait l'orgueil du peuple, c'est le souvenir de

saint Antoine, le disciple bien-aimé de saint François. Antoine mourut en 1231; en 1232 il était mis au rang des saints, et en 1237 commençait à s'élever l'admirable église nommée de son nom. On ne se proposa d'abord que d'honorer sa sépulture en élevant au-dessus cet édifice étrange, avec ses sept coupoles et ses deux clochers, où l'on reconnaît l'imitation de Saint-Marc de Venise et le voisinage de l'Orient; avec sa façade élégante et grave, dessinée par Nicolas de Pise, et les deux rosaces de sa travée, dignes des plus belles cathédrales du Nord. Mais les saints sont des maîtres exigeants qui ne laissent pas de relâche à leurs fidèles; il fallut couvrir de peintures les piliers, les murs, les voûtes. Il y eut surtout deux chapelles où la vie du Sauveur, l'apostolat de saint Philippe et de saint Jacques, les miracles du saint titulaire, formèrent une suite de tableaux pleins d'une naïveté qui n'exclut ni le pathétique ni la grandeur. Les coins les plus obscurs se peuplèrent d'images, de statues, de bas-reliefs. L'art, n'ayant plus rien à faire au dedans, finit par envahir le cloître attenant, l'oratoire de Saint-George, où deux maîtres excellents du quatorzième siècle peignirent la légende de saint George et celle de sainte Catherine; enfin le lieu appelé

Scuola del Santo, tout décoré de fresques du Titien. Rien ne charme comme ces monuments qu'on n'a jamais fini de visiter, qui réservent toujours quelque chose à la surprise du voyageur, chapelles latérales ou souterraines, cloîtres, oratoires. On y reconnaît bien ce caractère du génie, de ne jamais se contenter, et de ne jamais croire qu'il en ait assez fait pour l'expression de l'idée qui le tourmente et le ravit. En effet, l'inspiration sortie du tombeau de saint Antoine ne sut se contenir ni dans l'église qu'elle avait élevée, ni dans ses dépendances; elle déborda pour ainsi dire dans la ville entière. Elle y attira Giotto pour peindre la charmante église de Sainte-Marie *dell' Arena,* le mieux conservé et peut-être le plus complet ouvrage de ce maître : elle lui forma cette école de deux cents élèves qui ornèrent de leurs fresques le Baptistère, l'église des Ermites, et jusqu'à la voûte immense du palais communal.

L'église d'*Ara Cœli* est bien plus ancienne que l'Ordre de Saint-François. Dès les premiers siècles, une basilique chrétienne s'était élevée sur les ruines du temple de Jupiter Capitolin, à l'endroit même où, selon la tradition populaire, la sibylle avait montré à Auguste le ciel ouvert, et, debout sur un autel, la Vierge tenant son enfant dans ses

bras, pendant qu'une voix venue d'en haut disait : « Cet autel est celui du Fils de Dieu. » De là le nom d'*Ara Cœli*, et le respect des peuples pour ce sanctuaire déjà vieux, quand Innocent IV, en 1252, en confia la garde aux Frères Mineurs. C'est par leurs soins que l'église acheva de prendre ce caractère sévère et gracieux qui en fait un des lieux les plus attachants de cette Rome, dont on ne sait pas se détacher. Au dehors, la façade est pauvre et nue; à l'intérieur, vingt-deux colonnes de granit forment trois nefs avec toutes les dispositions principales des basiliques primitives, avec les deux ambons pour la lecture des Livres saints. Ajoutez à ces beautés une mosaïque où Cavallini, ce pieux disciple de Giotto, représenta la prophétie de la sibylle; puis la chapelle de saint Bernardin de Sienne, toute rayonnante des fresques de Pinturicchio; enfin, si l'on sort par le portail latéral, une longue échappée de vue sur le Forum, le Colysée, et le désert de la campagne romaine. C'est bien l'image de cette vie prêchée par saint François, où tout est pauvreté au dehors, grâce au dedans, avec une sereine perspective de l'éternité. Chaque année, au jour de Noël, on dresse dans l'église un simulacre de l'étable de Bethléem. Là, à la clarté de mille cierges, on voit

sur la paille de la crèche l'image d'un nouveau-né. Un enfant, à qui l'usage permet en ce jour de prendre la parole dans le lieu saint, prêche la foule, et la convie à aimer, à imiter l'Enfant-Dieu, pendant que les *pifferari* venus des montagnes du Latium donnent, avec leurs cornemuses, de joyeuses sérénades aux madones du voisinage. L'étranger, peu accoutumé à la naïveté de ces fêtes, se retire peut-être en haussant les épaules; mais l'ami des vieilles légendes, en rentrant chez lui, ouvre l'histoire de saint François par saint Bonaventure; c'est là qu'il retrouve dans un court passage l'origine de la crèche d'*Ara Cœli,* et comme une racine de plus de cette poésie populaire, de cette plante tenace que six siècles n'ont pu arracher. « Il arriva que, la troisième année avant sa mort, saint François, pour réveiller la piété publique, voulut célébrer la Nativité de l'enfant Jésus avec toute la solennité possible, dans le bourg de Grecio. Ayant donc obtenu du Souverain Pontife la licence nécessaire, il fit préparer une crèche, apporter la paille, amener un bœuf et un âne. Les Frères sont convoqués, le peuple accourt; la forêt retentit de cantiques, et cette nuit vénérable devient toute mélodieuse de chants, toute resplendissante de lumières.

L'homme de Dieu se tenait devant la crèche, pénétré de piété, baigné de larmes et inondé de joie. La messe est célébrée, et François, comme diacre, y chante le saint Évangile. Il prêche ensuite au peuple assemblé, et lui annonce la naissance de ce Roi pauvre, que, dans la tendresse de son cœur, il aimait à nommer le petit enfant de Bethléem. Or un vertueux chevalier, sire Jean de Grecio, qui, pour l'amour du Christ, abandonna plus tard les armes séculières, attesta qu'il avait vu un petit enfant d'une extrême beauté, dormant dans la crèche, et que le bienheureux Père François pressait dans ses bras comme pour le réveiller (1). »

(1) S. Bonaventure, *Legenda S. Francisci*, cap. x.

CHAPITRE IV.

Le bienheureux Jacopone de Todi.

Les grands poëtes ne naissent pas d'ordinaire aux temps héroïques. Ils viennent après, lorsque ces temps sont assez loin pour laisser se dissiper les ombres qui s'attachent à toute gloire humaine, assez près encore pour que l'intérêt du passé subsiste, et que le regret se mêle au souvenir. L'*Iliade* paraît au déclin des premières monarchies grecques, et Virgile ne fait qu'ensevelir avec une pompe toute divine la liberté romaine. La Providence met des poëtes dans les sociétés qui tombent, comme elle met des nids d'oiseaux dans les ruines pour les consoler.

Les dernières années du treizième siècle réunissaient tous les signes d'une décadence. Deux grandes affaires avaient fait le tourment et la gloire du moyen âge : c'étaient les croisades et la querelle du Sacerdoce et de l'Empire. Maintenant, le dernier cri des croisades venait d'expirer avec saint Louis sous les murs de Tunis, et la chré-

tienté découragée ne ressentait encore que les désastres des guerres saintes, sans pouvoir en juger les bienfaits. D'un autre côté, cette génération de papes héroïques, dont Grégoire VII fut le premier, avait paru s'arrêter à Innocent IV. La puissance impériale, vaincue en la personne de Frédéric II, ne songeait plus qu'à dompter l'insubordination de ses vassaux d'Allemagne. Ainsi l'Italie avait vu finir cette lutte des deux pouvoirs spirituel et temporel qui la déchirait, mais pour la féconder. Au lieu des doctrines, c'étaient maintenant les intérêts qui armaient les villes contre les villes, les nobles contre les plébéiens, les plébéiens enrichis contre le petit peuple; et ces formidables noms de Guelfes et de Gibelins, au lieu de représenter des idées, ne couvraient plus que des haines. L'abaissement de la société se faisait sentir dans l'École. Depuis qu'elle avait perdu ses deux chefs, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, le combat s'était engagé autour de ces illustres morts entre ceux qui se disputaient leurs dépouilles. A la métaphysique puissante qui soutenait tout l'édifice de la *Somme* de saint Thomas, se substituaient les subtilités de l'ontologie et de la dialectique. On commençait à délaisser les études libérales pour des sciences plus lucratives; et les dix

mille écoliers qui se pressaient aux leçons des jurisconsultes de Bologne avaient plus soif d'or que de justice. Si quelques esprits meilleurs se dégageaient de la foule, la tristesse des choses humaines devait les pousser vers Dieu; et quand il leur restait assez de pitié pour s'occuper des hommes, on comprend que, mécontents des grands et des lettrés, ils finissent par se tourner vers les ignorants, les petits et les pauvres. Ce fut la destinée d'un Italien plus ancien que Dante, et en qui l'Ordre de Saint-François trouva son poëte le plus populaire et le plus inspiré. Je veux parler du bienheureux Jacopone de Todi.

Je ne m'engage pas sans quelque hésitation dans l'histoire de cet homme extraordinaire, qui passa du cloître à la prison, et de la prison sur les autels. On y verra des temps difficiles, l'Église en feu, et un grand religieux en lutte avec un pape. Mais je ne puis éviter cette difficulté de mon sujet; je continue l'étude des poëtes franciscains, j'arrive au plus illustre, à celui qui composa le *Stabat:* il faut bien savoir quels événements l'inspirèrent. D'ailleurs, la gloire de Dieu ne fut jamais intéressée à cacher les fautes des justes. Les incroyants peuvent s'en réjouir, les faibles s'en étonner. Les esprits fermes dans la foi en

prennent sujet d'admirer la supériorité du Christianisme, qui jamais n'imagina ses saints comme les stoïciens voulurent leurs sages, comme des hommes impossibles, sans passions et sans faiblesses : il les conçoit tels que la nature les a faits, passionnés, faillibles, mais capables d'effacer par un jour de repentir plusieurs années d'erreurs.

A l'entrée de l'Ombrie, et sur une colline qui domine le confluent du Tibre et de la Naja, s'élève la vieille ville de Todi avec sa cathédrale, sa place carrée et ses trois enceintes, la première en blocs cyclopéens, la seconde de construction romaine, la troisième bâtie au moyen âge pour envelopper de populeux faubourgs. Alors la commune de Todi rangeait sous son gonfalon une armée de trente mille fantassins et de dix mille chevaux ; quatorze châteaux lui assuraient l'obéissance des campagnes voisines (1). C'est dans cette cité puissante, agitée par toutes les passions qui remuaient les républiques italiennes, qu'avant le milieu du treizième siècle la noble famille des Benedetti célébrait le baptême d'un enfant nommé

(1) Orlandini, *Corografia fisica, storica, statistica d'Italia*, t. X.

Jacques. Lui-même s'est plu à décrire dans un de ses poëmes les soins qui entourèrent son premier âge, sa mère s'éveillant chaque nuit, allumant la lampe, et se penchant avec une terreur pleine d'amour sur le berceau où criait le nouveau-né. Un peu plus tard, il nous montre son père grave et rigide, usant de la verge quand l'enfant mutin tardait d'aller à l'école, et pleurait d'envie à voir les jeunes garçons jouer dans les rues. Cependant Jacques parcourait rapidement les trois degrés qui formaient encore, comme au temps des Romains, toute l'économie de l'enseignement profane, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique et la jurisprudence. L'étude des lois le conduisit probablement à Bologne; et je crois reconnaître les mœurs de cette fameuse école, quand Jacques peint les prodigalités de sa jeunesse, l'orgueil de se bien vêtir et de beaucoup donner, les festins et les fêtes auxquels tout l'or de Syrie ne suffirait pas. Puis venaient les querelles, la honte de rester sans vengeance, et après s'être vengé, la crainte des représailles. Voilà bien les habitudes de ces turbulents écoliers de Bologne qu'on voit toujours en armes, défiant les magistrats, battant les archers de la commune, et poussant si loin la passion du luxe, qu'il fallut des

défenses réitérées pour abolir la coutume de célébrer les examens par des banquets et des tournois (1).

Mais quand Jacques de' Benedetti, promu au doctorat, eut été, selon l'usage, promené en robe rouge, à cheval, précédé des quatre trompettes de l'université, des pensées plus sérieuses l'occupèrent, et son nouveau titre le mit en mesure de réparer bientôt les brèches faites, comme il le dit, au coffre-fort paternel. Rien n'égalait alors le crédit des docteurs en droit : parmi eux, les princes choisissaient leurs chanceliers, et les communes leurs podestats. D'ailleurs, chez les Italiens du treizième siècle, âpres au gain et processifs comme les vieux Romains, un jurisconsulte de quelque renom ne paraissait point sur la place publique sans un nombreux cortége de clients. Jacques, revenu dans sa ville natale, négligea les honneurs pour

---

(1) Wadding, *Scriptores ordinis Minorum*, cum supplemento Sbaraleæ, p. 366. — Id., *Annales ordinis Minorum*, t. V, ad ann. 1298. — Rader, *Viridarium Sanctorum*. — Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*. — *Le poesie spirituali del B. Jacopone de Todi, frate minore*, con le scolie et annotazioni di fra Francesco Tresatti, da Lugnano; Venezia, Misserini, 1617, lib. 1, sat. 2, stanz. 7, 13, 14, 15. Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.*, tome IX, lib. 1, cap. 3.

la fortune; il la poursuivit avec plus d'habileté que de scrupule; et comme le Digeste et le Code n'avaient pas de labyrinthes si tortueux dont il ne tînt le fil, en patronant les affaires de ses concitoyens, il eut bientôt rétabli les siennes. A tant de prospérités il crut avoir ajouté le bonheur véritable, lorsque, entre toutes les jeunes filles de Todi, il se fut choisi une compagne parfaitement belle, avec tous les dons de la richesse, de la naissance et de la vertu. Mais c'était là que l'attendait un de ces coups terribles qui forcent les hommes de se souvenir de Dieu.

Il arriva qu'un jour de l'année 1268 (1), la ville de Todi célébrait des jeux publics. La jeune épouse du jurisconsulte fut invitée; elle prit place sur une estrade couverte de nobles femmes, pour jouir de la fête et pour en faire le plus aimable ornement. Tout à coup l'estrade s'écroule. Au bruit des madriers qui se brisent et des cris qui éclatent, Jacques se précipite, reconnaît sa femme parmi

---

(1) C'est la première date certaine que nous trouvons dans la vie de Jacopone. Aucun historien, aucun acte public ne fixe l'année de sa naissance : nous savons seulement qu'en 1298 il y avait vingt ans qu'il était entré en religion, et qu'il y entra dix ans après la mort de sa femme.

les victimes, l'enlève encore palpitante, et veut la délivrer de ses vêtements. Mais elle, d'une main pudique, repoussait les efforts de son mari, jusqu'à ce que, l'ayant portée dans un lieu retiré, il put la découvrir enfin. Sous les riches tissus qu'elle portait, il aperçut un cilice : au même instant, la mourante rendit le dernier soupir.

Cette mort soudaine, ces austères habitudes chez une personne nourrie dans toutes les délicatesses de l'opulence, la certitude enfin d'être le seul coupable des péchés expiés sous ce cilice, frappèrent le jurisconsulte de Todi comme d'un coup de foudre. Le bruit se répandit que l'excès de la douleur venait de déranger ce grand esprit. Après quelques jours d'une morne stupeur, il avait vendu tous ses biens pour les distribuer aux pauvres; on le rencontrait couvert de haillons, parcourant les églises et les rues, poursuivi par les enfants qui le montraient au doigt, et l'appelaient Jacques l'Insensé, Jacopone. On racontait même qu'invité aux noces de sa nièce, il s'y était rendu sous un étrange travestissement, tout hérissé de plumes, peut-être pour railler amèrement la frivolité des plaisirs qu'il venait troubler. Sa famille lui reprochant ce délire : « Mon frère, avait-il répondu, pense illus- « trer notre nom par sa magnificence; j'y veux

« réussir par ma folie. » En effet, c'était bien ce fou qui devait immortaliser la riche mais obscure maison des Benedetti. Sous les égarements du désespoir, il cachait les premiers transports d'une pénitence héroïque. La pensée de la mort ne lui laissait pas de repos : il demandait la paix aux Livres saints, qu'il lut d'un bout à l'autre. Il y apprenait à expier par la pauvreté volontaire les délices de sa première vie, et, en retour des applaudissements qu'il avait trop aimés, à chercher l'humiliation, le mépris, les huées des enfants. Il y apprenait à réparer le tort d'une éloquence trop souvent prêtée à l'injustice des hommes, en les instruisant désormais, en les avertissant comme faisaient les prophètes, par des signes plus puissants que tous les discours. De même que Jérémie avait paru sur les places de Jérusalem avec des fers aux mains et le cou chargé d'un joug, pour figurer la captivité prochaine ; ainsi, au milieu d'une fête, Jacopone s'était montré demi-nu, se traînant sur les mains, bâté et bridé comme une bête de somme ; les spectateurs s'étaient retirés pensifs, en voyant où venait aboutir une destinée si brillante et si enviée. Une autre fois, un de ses parents qui sortait du marché portant une paire de poulets, le pria de s'en charger pour un mo-

ment : « Vous les remettrez, dit-il, à ma demeure. » Jacopone alla droit à l'église de Saint-Fortunat, où ce parent avait la sépulture de sa famille, et déposa les poulets sous la pierre du caveau. Quelques heures après, l'autre, tout en colère, vint se plaindre de n'avoir pas trouvé ses bêtes au logis : « Ne m'aviez-vous pas prié, répondit Jacopone, « de les porter à votre demeure ? Et quelle de-« meure est la vôtre, sinon celle que vous habite-« rez pour toujours ? » C'était la parole de David : « Leurs tombeaux deviendront leurs maisons pour « l'éternité (1). »

Dans les villes italiennes du moyen âge, chez des peuples passionnés, naïfs, dont toute la vie se passait sur la place publique, ces souvenirs bibliques ne semblaient pas déplacés, et la prédication pouvait prendre des libertés qu'autorisait l'exemple des saints. Souvent, quand les folies de Jacopone avaient attroupé la foule, il se retournait pour la prêcher, et, profitant du droit qu'on lui accordait de tout dire, il attaquait sans ménagement les vices de ses concitoyens. Cependant cet orateur populaire n'avait pas encore de mission.

(1) Wadding., t. V. — *Psalm.* 48, verset 12 : « Et sepulchra eorum domus illorum in æternum. »

Il s'était affilié seulement au tiers-ordre de Saint-François, milice laïque établie pour les fidèles qui, sans quitter le siècle, voulaient vivre sous les lois de la pauvreté et de la charité. C'est alors, sans doute, qu'affranchi des assujettissements du monde, et libre encore des observances monastiques, il s'enfonça avec passion dans l'étude de la théologie, dans les obscurités des mystères, dans des questions dont plus tard il reconnut la témérité. Au bout de dix ans, il comprit le danger d'un genre de vie trop indulgent pour la fougue de son caractère et pour l'indiscipline de son esprit. En 1278, il vint frapper à la porte du cloître, et voulut être admis parmi les Frères-Mineurs. Ceux-ci hésitèrent d'abord à recevoir l'insensé, et le renvoyèrent d'un jour à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il leur prouva son bon sens en leur apportant deux petites pièces, l'une en prose latine rimée, l'autre en vers italiens. La séquence latine disait (1) :

« Pourquoi le monde s'enrôle-t-il sous la bau-

---

(1) Cur mundus militat sub vana gloria,
Cujus prosperitas est transitoria?
Tam cito labitur ejus potentia,
Quam vasa figuli quæ sunt fragilia, etc.

Rader, *Viridarium.*

« nière de la vaine gloire, dont si passagère est la « félicité? — Sa puissance tombe comme le vase « d'argile qui se brise. — Plutôt qu'aux vains « mensonges du monde, croyez aux lettres qu'on « a tracées sur la glace... — Dites : que sont deve- « nus Salomon, jadis si fameux, et Samson, le chef « invincible, — et le bel Absalon, et le très-aima- « ble Jonathas? — Où est allé César en descen- « dant de la hauteur de son empire, et le mauvais « riche au sortir de son festin?... — Que la gloire « du monde est une courte fête! sa joie passe « comme l'ombre de l'homme. — O pâture des « vers! ô poignée de poussière! ô goutte de rosée! « ô néant! pourquoi t'élever ainsi? — Tu ne sais « si tu vivras demain : fais du bien, fais-en à tous « les hommes aussi longtemps que tu le peux. — « N'appelle jamais tien ce que tu peux perdre... « — Songe à ce qui est en haut! que ton cœur soit » au ciel! Heureux qui sut mépriser le monde! »

Le style de cette petite composition n'avait rien qui la distinguât des exercices ordinaires de l'école; mais le cantique italien, dont elle était accompagnée, étincelait de verve. Une originalité hardie, quelquefois triviale, y éclatait sous un dialecte rustique, sous un rhythme choisi pour les oreilles du peuple. La douleur et la solitude,

ces deux grandes maîtresses du génie, avaient fait du jurisconsulte un poëte (1).

« Écoutez, disait-il, une folie nouvelle dont la « fantaisie me vient. — L'envie me vient d'être « mort, parce que j'ai mal vécu. Je quitte les joies « du monde pour prendre un plus droit chemin... « — Je veux montrer si je suis un homme; je « veux me renier moi-même et porter ma croix, « pour faire une folie mémorable. — La folie est « telle que je vais la dire : Je veux me jeter à corps « perdu chez des hommes rustiques et qui dérai- « sonnent, qui déraisonnent par une sainte dé- « mence.

« Christ, tu connais ma pensée, et que je tiens « à grand mépris le monde, où je restais dans le « désir de bien savoir la philosophie. — Je pré- « tendais savoir la métaphysique afin de pénétrer « dans la théologie, et de voir comment l'âme « peut jouir de Dieu en passant par tous les de- « grés de la hiérarchie céleste. — Je prétendais

---

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. 1, sat. 1.

Udite nova pazzia,
Che mi viene in fantasia.
Viemmi voglia d'esser morto,
Perche io sono visso a torto :
Io lasso il mondan conforto,
Per pigliar piu dritta via.

« pénétrer comment la Trinité n'est qu'un seul « Dieu, comment il fut nécessaire que le Verbe « descendît dans Marie. — La science est chose « divine ; c'est un creuset où se purifie l'or de bon « aloi. Mais une théologie sophistique a fait la « ruine de plusieurs. — Or écoutez ce que je « viens de penser : J'ai résolu de passer pour « stupide, ignorant et dépourvu de sens, et pour « un homme plein de bizarrerie. — Je vous laisse « les syllogismes, les piéges de paroles et les so- « phismes, les questions insolubles et les apho- « rismes, et l'art subtil du calcul. — Je vous laisse « crier à votre aise, Socrate, et toi Platon, épui- « ser votre haleine, argumenter de part et d'au- « tre, et vous enfoncer dans le bourbier. — Je « laisse l'art merveilleux dont Aristote écrivit le « secret, et les doctrines platoniciennes, qui, le « plus souvent, ne sont qu'hérésies. — Une intel- « ligence simple et pure s'élève toute seule, et, « sans le secours de leur philosophie, monte jus- « qu'en présence de Dieu.

« Je vous abandonne les vieux livres que j'aimai « tant, et les rubriques de Cicéron dont la mélodie « m'était si douce. — Je vous laisse le son des ins- « truments et les chansonnettes, les dames et de- « moiselles jolies, leurs artifices, et leurs flèches

« qui portent la mort, et toutes leurs subtilités. —
« A vous tous les florins, les ducats et les carlins,
« et les nobles et les écus génois, et toute mar-
« chandise de même sorte. — Je vais m'essayer
« dans une religion puissante et dure : si je suis
« airain ou laiton, c'est ce que l'épreuve mon-
« trera bientôt. — Je vais à une grande bataille,
« à un grand effort, à un grand labeur. O Christ,
« que ta force m'assiste, si bien que je sois victo-
« rieux ! — Je vais aimer d'amour la croix dont
« l'ardeur déjà m'embrase, et lui demander d'une
« humble voix qu'elle me pénètre de sa folie. —
« Je vais me faire une âme contemplative, et qui
« triomphe du monde ; je vais trouver la paix et
« la joie dans une très-douce agonie. — Je vais voir
« si je puis entrer en paradis par le chemin dont
« je m'avise, pour y goûter les chants et les sou-
« rires d'une compagnie immortelle. — Seigneur,
« donne-moi de savoir et de faire ta volonté ici-
« bas : puis je ne m'inquiète plus si c'est ton plai-
« sir de me damner ou de me sauver (1). »

---

(1) Je renvoie au moment où je m'occuperai des œuvres de Jacopone, l'examen de ces sentiments, dont on pourrait redouter l'excès, s'ils n'étaient corrigés par d'autres passages d'une doctrine irréprochable.



Après la lecture de ces vers, les Frères Mineurs ne craignirent plus d'ouvrir leur porte à Jacopone : ils reconnurent que sa folie était celle de saint François lui-même, lorsqu'aux premiers jours de sa pénitence on le voyait comme un insensé pourchassé à coups de pierres sur les places publiques d'Assise, ou qu'on le rencontrait dans la campagne, tout en pleurs, parce qu'il songeait à la mort du Christ. La même passion possédait maintenant le pénitent de Todi; elle avait fait le prodige de toucher cette âme endurcie aux leçons des légistes, au froissement des affaires; elle le poussait non-seulement au pied des autels, mais aux champs, dans les bois, dans tous les lieux où le Créateur se révélait par la beauté des créatures. Il allait chantant des psaumes, improvisant des vers, noyant ses chants dans ses larmes; il embrassait d'une étreinte désespérée les troncs des arbres; et quand on lui demandait pourquoi il pleurait de la sorte : « Ah ! je pleure, s'écriait-il, de « ce que l'amour n'est pas aimé. » Et comme on le pressait d'expliquer à quels signes le chrétien peut s'assurer qu'il aime son Dieu : « J'ai le signe « de la charité, disait-il, si je demande une chose « à Dieu, et que Dieu ne la faisant pas, je l'en aime

« davantage, et que Dieu faisant le contraire, je l'en « aime deux fois plus (1). »

Ne nous défions pas de ces transports, comme d'un élan de l'imagination, sans effet pour l'amendement du cœur. C'était au feu de l'amour de Dieu qu'il fallait rallumer l'amour des hommes dans un siècle de haine. Ce jurisconsulte, longtemps mêlé aux querelles des familles, échauffé de tous les ressentiments qui armaient les villes d'Italie, et, pour tout dire, contemporain des Vêpres siciliennes, professait maintenant le pardon des offenses, et réunissait dans une même affection, non plus ses concitoyens seulement, mais les étrangers. Il disait : « Je connais que j'aime « mon frère, s'il m'offense et que je ne l'en aime « pas moins. » Il disait encore : « Je jouis du « royaume de France bien plus que le roi de « France ; car je prends part à tout ce qui lui ar- « rive d'heureux, sans avoir le souci de ses affai- « res (2). » Et poussant enfin la charité jusqu'au

(1) Rader, Wadding, Bartholomæus Pisanus, *Opus conformitatum vitæ B. Francisci ad vitam Domini nostri Jesu Christi.* Mediolani, 1513, f° 53 *recto.*

(2) Ibid. « Nam de regno Franciæ ego melius habeo quam rex Franciæ; quia jucundor de suo bono, et honore, et com-



dernier effort, il ajoutait : « Je voudrais, pour « l'amour du Christ, souffrir avec une parfaite ré« signation tous les travaux de cette vie, toutes « les peines, les angoisses, les douleurs qu'on « peut exprimer par la parole ou concevoir par la « pensée. Je voudrais aussi de bon cœur qu'au « sortir de la vie les démons emportassent mon « âme dans le lieu des supplices, pour y suppor« ter tous les tourments dus à mes péchés, à ceux « des justes qui souffrent en purgatoire, et même « des réprouvés et des démons, s'il se pouvait; « et cela jusqu'au jour du jugement dernier, et « plus longtemps encore, selon le bon plaisir de « la majesté divine. Et par-dessus tout, il me se« rait très-agréable et d'un souverain contente« ment, que tous ceux pour qui j'aurais souffert « entrassent avant moi dans le ciel, et qu'enfin, « si j'arrivais après eux, tous ensemble s'entendis« sent pour me déclarer qu'ils ne me sont re« devables de rien. » Sans doute il y a de l'excès dans des vœux si hardis; mais c'est l'excès de Moïse et de saint Paul souhaitant de devenir anathèmes pour le salut des pécheurs (1).

moditate, et ipse hanc jucunditatem habet cum multa sollicitudine et multis laboribus et angustiis, quæ non habeo ego.

(1) Wadding : « Ad hæc Jesu Christi amore supplicia tole-

Le danger de cette hauteur de sentiments, c'est de s'y complaire; c'est l'orgueil, qui tente le Stylite sur sa colonne, aussi bien que le Cynique dans son tonneau. Voilà pourquoi Jacopone, voulant établir solidement l'amour de Dieu et des hommes, le fondait sur le mépris de soi-même. Chargé de poursuivre à la cour de Rome une négociation difficile, il étonnait ses compagnons par sa patience : « Comment, lui disait-on, ne vous « lassez-vous point de vivre avec de telles gens? « — Et moi, répondait-il, je m'étonne qu'ils me « supportent et ne me chassent pas comme le dé-« mon. » En effet, c'était sa doctrine comme celle de tous les sages, que l'homme doit s'appliquer à la connaissance de soi. Mais celui qui se connaît se voit méchant, il se juge donc haïssable, il veut donc être haï; et dès lors périssent dans leur germe l'orgueil, l'envie et la colère. Cependant l'homme, en détestant le mal qui est en lui, ne saurait cesser d'aimer l'existence, qui lui vient de Dieu; et Jacopone voulait concilier tous les droits, de telle sorte « qu'on ne tombât point dans le

---

rarem omnia pro dæmonibus, paratus ad inferos ad diem usque supremum judicii habitare, et diutius etiam, quamdiu videlicet divinæ majestati videretur necessarium, etc. »

« vice pour sauver la nature, mais qu'on ne dé« truisît pas la nature pour déraciner le vice (1). » Ainsi écartait-il ce reproche injustement adressé au mysticisme chrétien, d'avoir serré les liens de la nature humaine jusqu'à l'étouffer. Pendant qu'il enchaînait les sens, il ne travaillait qu'à l'affranchissement de l'âme ; c'est ce qu'il exprimait par la parabole suivante, où se montre bien l'imagination d'un poëte : « Une jeune fille parfaitement belle, et qui possédait une pierre du plus grand prix, avait cinq frères mal accommodés des biens de ce monde. Le premier était joueur de luth, le second peintre, le troisième parfumeur, le quatrième cuisinier, et le cinquième faisait un trafic honteux. Or le musicien, pressé du besoin, vint trouver la jeune fille, et lui dit : « Ma sœur, tu vois « que je suis pauvre ; donne-moi donc ta pierre, « et en retour j'accorderai mon luth et je te joue« rai ma plus belle mélodie. » Mais la sœur répondit : « La mélodie finie, qui me fera vivre ? « Non, je ne te vendrai point ma pierre ; mais je la

(1) *Conformitat*, f. 53, *recto et verso*. « Ordo autem odiendi est ut odiatur consuetudo vitiorum et diligatur esse naturæ, ita quod utrumque suos servet terminos, ut nec propter servandam naturam incidat in vitium, nec propter exterminanda vitia corrumpatur natura. »

« garderai jusqu'à ce qu'elle me serve à trouver un « époux qui m'entretienne honorablement. » Ensuite vint le peintre, puis les autres, chacun demandant le joyau, et en retour proposant ses services. Leur sœur les congédia tous avec les mêmes paroles. Enfin parut un grand roi qui voulut aussi se faire donner la pierre. La jeune fille répondit : « Sachez, Seigneur, que je ne pos« sède rien au monde que ce joyau ; si donc je « vous en fais présent, que me donnerez-vous en « échange ? » Et le roi promit de la prendre pour épouse, de la tenir pour sa dame très-auguste, et de lui assurer une vie éternelle avec une grande affluence de tous les biens désirables. « Seigneur, « dit-elle alors, vos promesses sont si grandes, que « je ne puis vous refuser ce présent ; je vous le fais « volontiers. » Et en parlant ainsi elle lui donna sa pierre précieuse. — Or la jeune fille représente l'âme de l'homme, et la pierre le libre arbitre, seul bien dont elle dispose souverainement ; les cinq frères figurent les cinq sens, et le roi est Dieu même à qui l'âme se donne, et qui à ce prix veut bien la déclarer son épouse. »

A cette époque voisine encore des commencements de l'Ordre, où chacun des couvents de Saint-François avait ses traditions domestiques,

ses maîtres préférés dont on retenait les maximes et les exemples, les discours de Jacopone devaient se conserver fidèlement dans la mémoire des religieux de Todi. Ses compagnons racontaient aussi comment il avait réduit en pratique la doctrine du mépris de soi-même et de la répression des sens. Lui qui avait pâli sur les traités d'Aristote et de Cicéron, comme sur les lois de Justinien, refusait maintenant les honneurs du sacerdoce; il voulait rester frère lai et se réduire aux plus humbles services de la maison. Il gardait le nom dérisoire de Jacopone que le peuple lui avait donné. Accoutumé à tous les raffinements d'une vie somptueuse, il jeûnait au pain et à l'eau; il mêlait de l'absinthe à ses aliments. Si par hasard quelque mets moins grossier avait réveillé la complaisance de ses sens, il les châtiait par de rudes fatigues. La tradition ajoute un dernier trait qu'il faut reproduire, précisément parce qu'il soulève notre délicatesse, parce qu'on y voit mieux l'énergie implacable et pour ainsi dire sauvage de ce pénitent, résolu de dompter à tout prix les révoltes de la nature. On rapporte qu'au milieu de ses jeûnes, il se souvenait des banquets délicieux où jadis il avait convié ses amis. Poursuivi de la tentation de rompre l'absti-

nence, il prit une viande sanglante, la suspendit dans sa cellule, et l'y garda jusqu'à ce qu'elle fût tombée en pourriture. « Voilà, disait-il à ses sens, la pâture que vous avez souhaitée; jouissez-en. » Mais il arriva que l'odeur de la chair corrompue se répandit dans le couvent, et trahit l'infraction de la discipline. Les cellules furent visitées, le coupable reconnu, et jeté dans le lieu le plus odieux de la maison. Alors, vengé de lui-même, il composa un cantique de triomphe sur ce refrain : « O joie du cœur, qui fais chanter d'amour (1)! »

Il semble qu'arrivée à ce point d'anéantissement volontaire, la vie du pénitent de Todi n'ait plus qu'à finir; et c'est au contraire ici qu'elle recommence. C'est dans le secret de ses guerres intérieures que cette âme intrépide s'était préparée aux luttes publiques où le malheur des temps allait la précipiter, où elle devait pécher par l'emportement de son zèle, et se faire tout pardonner par la pureté de ses intentions.

---

(1) Wadding, Jacopone, *Poesie spirituali*, V. 22 :

O giubilo del core,
Che fai cantar d'amore!

Les dissensions que Jacopone avait cru fuir en quittant le monde, l'attendaient dans l'Église, et jusque dans la paix apparente du cloître. Au moment où il entrait chez les Frères-Mineurs, cette grande famille s'était divisée en deux partis. D'une part, on commençait à se relâcher de la pauvreté primitive, à demander l'adoucissement d'une règle écrite, disait-on, plus pour les anges que pour les hommes. D'un autre côté, le petit nombre des rigides prétendaient retourner à l'ancienne austérité en secouant l'autorité des supérieurs, qu'ils trouvaient complices des abus. Les premiers avaient pour eux la possession des dignités de l'Ordre, la gravité d'une vie sédentaire : on les nommait Conventuels. Les seconds étonnaient le monde par la sincérité de leur pénitence; et comme ils gardaient mieux l'esprit de la règle, on les appelait les Frères Spirituels. Ce fut de ce côté que le désir de souffrir et d'expier jeta Jacopone; et les événements semblèrent d'abord lui donner raison (1).

---

(1) *Epistola S. Bonaventuræ*, anno 1266. Wadding, *Annales Minor.* ad ann. 1278, 1282.

Tosti, *Storia di Bonifacio VIII*, lib. III, p. 184. Je saisis avec empressement l'occasion de citer ce livre éloquent, où le sa-

Il arriva qu'en 1294, le Saint-Siége étant vacant depuis vingt-sept mois, les cardinaux s'accordèrent à finir le veuvage de l'Église et à lui donner pour chef un saint, en la personne de l'ermite Pierre de Morrone. Quand l'austère vieillard, tiré de sa cellule et couronné sous le nom de Célestin V, eut pris le gouvernement du monde chrétien, tout son zèle se déclara pour la stricte observance des règles monastiques : les Frères Spirituels obtinrent de lui le privilége de vivre selon la première rigueur de l'Ordre, dans des couvents séparés et sous des supérieurs de leur choix. Ce bienfait devait toucher Jacopone ; il montra sa reconnaissance en homme moins jaloux de plaire à ses amis que de sauver leurs âmes. Il adressa au nouveau Pontife une épître en vers, dont les rudes avertissements s'accordaient mal avec le langage ordinaire des cours : « Que vas-tu « faire, Pierre de Morrone ? Te voilà venu à l'é« preuve : nous verrons l'œuvre que préparaient « les contemplations de ta cellule. Si tu trompes « l'attente du monde, malédiction s'ensuivra. — « Comme la flèche vise au but, ainsi le monde

vant prieur du mont Cassin a publié des documents qui manquaient à l'histoire.

« entier regarde vers toi : si tu ne tiens la balance « droite, c'est à Dieu qu'on appellera de tes juge- « ments. — Je ressentis pour toi une grande « amertume de cœur, quand sortit de ta bou- « che ce mot, *Je le veux*, qui te mit sur le cou « un joug assez lourd pour faire craindre ta dam- « nation. — Défie-toi des bénéficiers, toujours affa- « més de prébendes. Leur soif est telle, que nul « breuvage ne l'éteint. — Garde-toi des concus- « sionnaires ; ils te montreront blanc ce qui est « noir. Si tu ne sais t'en défendre, tu chanteras un « triste chant (1). »

Les cris d'alarme de Jacopone ne trouvaient que trop d'accès auprès de Célestin, déjà effrayé des périls du pontificat. Le vieil anachorète se vit avec terreur seul au sommet de ce tourbillon d'intérêts, de passions et de discordes qui menaçait d'emporter la chrétienté, et que la main des papes les plus fermes avait eu peine à contenir. Au bout de cinq mois, il abdi-

(1) Wadding, ad ann. 1294. Jacopone da Todi, *Poesie spirituali*, lib. 1, sat. 15 :

Che farai, Pier da Morrone?
Se' venuto al paragone.
Vederemo il lavorato
Che in cella hai contemplato.

qua, et reprit le chemin de son désert. Les cardinaux lui donnèrent pour successeur Benoît Gaetani, si célèbre et si calomnié sous le nom de Boniface VIII. Le caractère énergique de Boniface, sa science profonde du droit canonique et civil, une longue vie usée dans les affaires contentieuses de l'Église, tout en lui annonçait un homme d'État. Mais il était permis de craindre que les qualités du prince séculier ne gênassent l'âme du prêtre, et que ce canoniste consommé ne poussât quelquefois l'amour de la justice jusqu'à l'oubli de la miséricorde. Telles pouvaient être les appréhensions de Jacopone, lorsque le Pape, troublé par une vision singulière, le consulta. Il avait vu, disait-il, une cloche sans battant, et dont la circonférence embrassait toute la terre. « Sache Votre Sainteté, répondit le religieux, que la grandeur de la cloche désigne la « puissance pontificale qui embrasse le monde. « Mais prenez garde que le battant ne soit le bon « exemple que vous ne donnerez pas (1)! »

(1) Wadding, t. V, ad ann. 1298.

La mémoire de Boniface VIII, indignement calomniée, a été honorablement défendue par Mgr Wiseman (*Dublin Review*, t. XV, n° 22) et par D. Tosti (*Storia di Bonifazio VIII*). Je me suis attaché premièrement au témoignage impartial et

Ces présages sinistres semblèrent se réaliser aux yeux de Jacopone, lorsque Boniface, révoquant les concessions de son prédécesseur, supprima les priviléges des Frères Spirituels, et les remit sous l'obéissance des supérieurs Conventuels. Au moment où un coup si funeste frappait les ardents réformateurs de l'Ordre de Saint-François, des rumeurs étranges commençaient à se répandre. On accusait Boniface d'avoir extorqué l'abdication de Célestin V, en l'effrayant par des bruits nocturnes; d'avoir jeté le saint vieillard dans une prison pour l'y faire mourir de la main des bourreaux. Rien n'était vrai dans ces récits : mais le mécontentement les semait, la crédulité les recueillait; et les consciences trompées commençaient à se demander si l'on pouvait reconnaître pour le vicaire du Christ le meurtrier d'un saint, si l'abdication de Célestin était licite, le pouvoir de Boniface légitime. Voilà les formidables questions qui se soulevaient de toutes parts, quand, le 10 mai

oculaire du cardinal de Saint-Georges, ensuite au jugement des historiens les plus désintéressés et les plus graves, tels que Mansi et Dœllinger. Mansi me paraît avoir caractérisé Boniface VIII avec une équité parfaite : « Ingentes animi dotes contulit, quanquam sæculari principatui quam ecclesiastico aptiores. » (*Annal. eccles.*, ad ann. 1303.)

1297, deux cardinaux ennemis du Pape, Jacques et Pierre Colonna, réunis avec un petit nombre de leurs partisans au château de Lunghezza, près de Rome, osèrent protester, par un acte solennel, contre l'élection de Boniface VIII, et, comme usurpateur du Saint-Siége, le citèrent au jugement du prochain concile universel (1).

---

(1) Dupuy, *Preuves du différend de Philippe le Bel avec Boniface VIII :*

« Actum in castro Longetiæ in territorio romano, in domo domini Petri de Comite, præsentibus venerabilibus viris Richardo de Montenigro, præposito Remensi; et domino Tommasio de Montenigro, archidiacono Rhotomagensi; dom. Jacobo de Labro, canonico Carnutensi; magistro Alberto de Castiniate, canonico Ebredunensi; magistro Johanne de Gallicano, domini papæ scriptore, canonico ecclesiæ S. Reguli Silvanectensis; ac religiosis viris fratre Jacobo Benedicti de Tuderto, fratre Deodato Rocci de Montepenestrino, ac fratre Benedicto de Perusio, ordinis Fratrum Minorum, testibus ad præmissa vocatis specialiter et rogatis, sub anno Domini MCCXCVII, decima indictione, die veneris, decima mensis mai, in aurora ante solis ortum. »

J'ai rapporté ces signatures, parce que j'y remarque, parmi les adhérents des Colonna, cinq archidiacres ou chanoines des églises de Reims, Rouen, Chartres, Embrun et Senlis. Je crois reconnaître ici une trace de la politique de Philippe le Bel, dont les émissaires semblent déjà traiter avec les ennemis

Jacopone eut le malheur de paraître dans l'acte, comme témoin requis pour en certifier l'authenticité ; par conséquent, il encourut l'excommunication qui frappa les deux cardinaux et leurs adhérents. Il résidait depuis trois mois au couvent que les Frères Spirituels avaient encore dans la ville de Palestrina, fief des Colonna et leur principale forteresse. C'était de là, c'est-à-dire d'un lieu ennemi, où toutes les accusations trouvaient foi, qu'il avait jugé la question qui divisait les esprits; et, par une de ces illusions que Dieu permet pour humilier la sagesse des hommes, dans une affaire si capitale, l'ancien jurisconsulte, le théologien, le pénitent se trompa. Mais son erreur fut celle d'un cœur passionné pour l'honneur de l'Église et déchiré de ses plaies. Toute la tristesse de ces jours de scandale se fait sentir dans les vers suivants, où je trouve bien moins de colère que d'amour : « L'Église pleure, elle pleure et se lamente, elle sent tout le malheur d'une détestable condition. — O très-noble et douce mère, « pourquoi pleurer? Tu sembles souffrir de grandes douleurs. Conte-moi ce qui te fait pousser

---

de Boniface VIII, à une époque où la querelle du roi et du Pape était encore loin de ses derniers éclats.

« des plaintes sans mesure. — Mon fils, si je pleure, « j'en ai bien sujet : je me vois sans père et sans « époux. J'ai perdu enfants, frères et neveux ; tous « mes amis sont captifs et chargés de liens. — Les « miens jadis vivaient en paix : maintenant je les « vois en discorde; les infidèles m'appellent im- « monde, à cause du mauvais exemple que mes « enfants ont semé. — Je vois la pauvreté bannie... « Ils ont remis en honneur l'or et l'argent. Mes en- « nemis ont fait ensemble un grand festin; toute « bonne coutume s'est évanouie. De là mes larmes « et mes gémissements... — Où sont les patriar- « ches pleins de foi... les prophètes pleins d'espé- « rance?... Où sont les apôtres pleins d'amour... et « les martyrs pleins de force?... — Où sont les pré- « lats justes et fervents, dont la vie faisait le salut « des nations? La pompe, la puissance et les gran- « deurs sont venues me gâter une si noble compa- « gnie. — Où sont les docteurs pleins de sagesse? « J'en vois beaucoup qui ont grandi en science, « mais leur vie ne s'accorde point avec mes lois. « Ils m'ont foulée aux pieds, jusqu'à désoler mon « cœur. — O religieux ! votre tempérance faisait « jadis mon plaisir. Maintenant, je vais visitant « tous les monastères : il en est peu où mon âme « soit consolée... — Nul n'accourt à mes cris. Dans

« tous les États je vois le Christ mort. O ma vie! « ô mon espoir! ô ma joie! Dans tous les cœurs, « mon Dieu, je te vois étouffé (1)! »

Mais si l'amour trompé inspirait ces lamentations, la politique des Colonna s'en servait. Les plaintes du pénitent de Todi, soutenues de l'autorité de son nom, portées sur les ailes de la rime et du chant, allaient susciter des ennemis à Boniface VIII d'un bout à l'autre de l'Italie. C'est vers le même temps que les biographes de Jacopone fixent la date d'une satire trop célèbre, où l'on aperçoit, derrière le Franciscain fourvoyé, la main des hommes d'État qui le poussent : la chanson italienne prépare les voies aux griefs articulés bientôt après par les jurisconsultes de Philippe le Bel : « O pape « Boniface, tu as joué beaucoup au jeu de ce « monde! je ne pense pas que tu en sortes con« tent. — Comme la salamandre vit dans le feu, « ainsi dans le scandale tu trouves ta joie et ton

(1) Wadding, ad ann. 1298. Jacopone, *Poesie spirituali*, IV, 4 :

Piange la Ecclesia, piange e dolura,
Sente fortura di pessimo stato.

En ce qui touche le relâchement des prélats, Jacopone n'a pas d'expressions si hardies qui n'aient été égalées par saint Bernard (*Epistol.* 42 ; *homil.* 4) et par saint Antoine de Padoue (*Opera*, Paris, 1641, p. 261).

« plaisir. — Tu tournes ta langue contre toute rè-« gle religieuse, et tu profères le blasphème au « mépris de toute loi. — Ni roi, ni empereur, ni « quelque autre que ce fût, ne te quitta jamais sans « emporter une cruelle blessure. — O criminelle « avarice! soif prodigieuse, capable de boire tant « d'argent et d'être encore altérée! » Il faut assurément détester ce langage. Mais il faut rappeler que Jacopone, égaré, croyait flétrir un usurpateur, et non le chef légitime de l'Église. Il faut enfin considérer le péril d'un siècle de luttes où deux grands esprits peuvent se rencontrer sans se reconnaître, et employer à se combattre des armes qu'ils devaient réunir pour le service de Dieu. D'autres se scandaliseront d'un tel spectacle : nous pouvons nous y instruire. Nous y apprendrons, pour les temps de discorde, à croire la vertu possible dans des rangs qui ne sont pas les nôtres, et à mesurer nos coups dans la mêlée, puisqu'ils peuvent tomber sur des adversaires dignes de tous nos respects (1).

---

(1) O papa Bonifazio,
Molto hai jocato al mondo.
Penso che jocondo
Non te porrai partire.

Cette satire, omise dans l'édition de Venise, 1617, se re-

La faute du Religieux était grande : la pénitence fut terrible. Lorsqu'en septembre 1298, Boniface, après un long siége, eut réduit Palestrina, Jaco-

---

trouve dans l'édition princeps (Florence, 1490) et dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Elle est attribuée à Jacopone par ses biographes. Mais tous la supposent composée avant la captivité du poëte, tandis qu'on y trouve deux allusions incontestables à l'attentat d'Anagni et à la mort de Boniface VIII.

> Fu la tua invenzione,
> Subito in ruina!
> Preso eri in tua magione,
> E nullo se trovone
> A poter te garire.

Et plus loin :

> Pensavi per augurio
> La vita prolungare...
> Vedemo per penato
> La vita sterminare.

Puis vient le récit d'une orgie qui aurait profané l'église de Saint-Pierre, un des jours les plus augustes de la semaine sainte. On reconnaît là les accusations portées contre Boniface après sa mort ; mais on ne reconnaît ni la sainteté de Jacopone, ni sa verve, ni l'éclat de son style.

Peut-être les contradictions et les nombreuses variantes des textes imprimés et manuscrits nous permettraient une conjecture qui lèverait toutes les difficultés. Jacopone aurait écrit contre Boniface, encore tout-puissant, les premières stances de la chanson, qui, circulant ensuite parmi les ennemis du Pape, se serait grossie d'allusions nouvelles, de récits fa-

pone expia ses vers au fond d'un cachot. Lui-même nous décrit le lieu souterrain où il fut enfermé « comme un lion, » les chaînes qu'il traînait retentissant sur le pavé, la corbeille où le geôlier lui laissait son pain de chaque jour, l'égout au bord duquel il se penchait pour étancher sa soif. Mais le vieux pénitent se riait de ces rigueurs. On ne pouvait, disait-il, lui faire plus de mal qu'il ne s'en voulait. Il y avait trente ans qu'il priait Dieu de le punir; et, dans la joie de se voir exaucé, il mêlait ses chants au bruit de ses fers (1).

Cependant, cet homme invincible aux souffrances plia sous l'excommunication. Dans le silence du cachot, il eut le temps de considérer la cause pour laquelle il se trouvait mis au ban de la chrétienté. Il se vit seul dans la disgrâce de Dieu

---

buleux, de sacriléges invectives. Ainsi déchargerions-nous la mémoire du poëte en lui ôtant la moitié de sa mauvaise action et de ses méchants vers.

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. 1, sat. 16 :

Che farai, fra Jacopone,
Ch' or se' giunto al paragone?
Fui al monte Pelestrina
Anno e mezzo in disciplina :
Pigliai quivi la malina,
Onde n' haggio questa prigione, etc.

et des hommes, pendant que les auteurs mêmes du schisme, les Colonna, en habits de deuil et la corde au cou, étaient allés se jeter aux pieds de Boniface, désormais chef incontesté de l'Église universelle. Il se rendit enfin, et demanda grâce dans des vers qui respirent encore la fierté d'une âme mal domptée. Le prisonnier y défie son vainqueur et son juge; il lui propose un nouveau genre de combat : « Absous-moi, dit-il, et laisse- « moi les autres peines jusqu'à l'heure de quitter « ce monde. Frappe tant qu'il te plaît, je m'assure « de vaincre à force d'aimer. Car je porte au cou « deux boucliers sous lesquels je ne crains pas de « blessure : le premier, d'un diamant éprouvé, c'est « la haine de moi-même; l'autre, d'une escarbou- « cle flamboyante, c'est l'amour d'autrui (1). » Boniface ne répondit point à ce pieux défi. Les mois s'écoulèrent, et avec l'an 1300 s'ouvrit le jubilé universel, où le souverain Pontife convoquait les fidèles de toute la terre. Du fond de sa prison, Jacopone entendit les cantiques des pèlerins qui passaient, traînant leurs enfants avec

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. 1, sat. 17 :

O papa Bonifazio,
Io porto il tuo prefatio.

eux, et portant sur leur dos leurs vieux pères pour aller chercher le pardon au tombeau des apôtres. Et pendant que deux cent mille étrangers à la fois inondaient les basiliques de Rome, pendant que les pécheurs repentants y trouvaient la paix, lui, tout brisé d'austérités, il n'avait part ni aux joies, ni aux prières, ni aux sacrements du peuple chrétien. Il adressa donc au Pape une seconde lettre, plus humble et plus suppliante (1) :

« Le pasteur, pour mon péché, m'a mis hors « de la bergerie ; et mes bêlements ne m'en font « point rouvrir la porte. O pasteur, pourquoi ne « point te réveiller à mes gémissements? Long- « temps j'appelai, mais je ne fus pas entendu.

« Je suis comme l'aveugle qui criait sur le che- « min. Quand les passants le reprenaient, il ne « criait que plus fort : « O Dieu, prenez pitié de « moi! — Que me demandes-tu? dit le Seigneur. « — Seigneur, que je revoie la lumière! que je « puisse à haute voix chanter l'*Hosanna* des en- « fants!

« Je suis le serviteur du centurion, et je ne mé-

---

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. 1, sat. 19 :

Il pastor, per mio peccato,
Posto m'ha fuor del' ovilo.

« rite point que tu descendes sous mon toit. Il « suffit que par écrit me soit donnée l'absolution : « ta parole me tirera du milieu des pourceaux.

« Il y a trop longtemps que je reste couché « sous le portique de Salomon, au bord de la Pis- « cine. Un grand mouvement s'est fait dans les « eaux en ces jours de pardon. Le temps passe, et « j'attends encore qu'il me soit dit de me lever, « de prendre mon lit, et de retourner à ma de- « meure....

« La jeune fille était morte dans la maison du « chef de la synagogue. Pire est la condition de « mon âme, tant lui pèse le joug de la mort. Je « te prie de me tendre la main et de me rendre à « saint François, pour qu'il me donne ma place « à table, à côté de mes frères.

« Destiné à l'enfer, j'en touche déjà la porte. « La Religion, qui fut ma mère, mène un grand « deuil avec tout son cortége. Elle voudrait en- « tendre ta voix puissante me dire : « Vieil homme, « lève-toi. » Alors se changeront en cantiques de « joie les pleurs qu'elle a versés sur ma vieillesse. »

Des supplications si touchantes ne fléchirent pas la sévérité de Boniface VIII. On raconte même qu'un jour, passant devant le cachot où languissait Jacopone, il se pencha vers les barreaux :

« Eh bien! Jacques, lui cria-t-il, quand sortiras-tu « de prison? — Saint-Père, répondit le religieux, « quand vous y entrerez. » La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Le 7 septembre de l'an 1303, Sciarra Colonna, neveu des cardinaux de ce nom, et Guillaume de Nogaret, émissaire de Philippe le Bel, entraient dans Anagni à la tête de trois cents chevaux, forçaient les portes du palais et portaient une main sacrilége sur le Pontife, qui, un mois après, en mourut de douleur. Toute la chrétienté s'émut à ce récit. Plusieurs même parmi les ennemis politiques de Boniface se souvinrent qu'ils étaient chrétiens, et Dante flétrit d'un vers immortel ceux qui avaient fait le Christ prisonnier en la personne de son vicaire (1).

---

(1) Dante, *Purgat.*, xx :

Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto.

Wadding, Walsingham, ad ann. 1303. Le cardinal de Saint-George décrit ainsi les derniers moments de Boniface :

.... Lecto prostratus anhelans
Procubuit, fassusque fidem, veramque professus
Romanæ Ecclesiæ, Christo dum redditur almus
Spiritus, et divi nescil jam Judicis iram.

Le procès fait à la mémoire de Boniface VIII devant le concile de Vienne, prouve qu'il récita les articles de foi en pré-

Jacopone fut absous de l'excommunication quand Benoît XI, successeur de Boniface, par une bulle datée du 23 décembre 1303, leva les peines prononcées contre les Colonna et leurs adhérents. Il trouva dans le couvent des Frères-Mineurs, à Collazone, le repos de ses dernières années. C'est là qu'on aime à voir le vieil athlète désarmé, et ce caractère impétueux, capable encore de tendresse, non-seulement pour Dieu, mais pour les hommes. Une amitié très-douce l'attachait à frère Jean de l'Alvernia, en qui semblait revivre l'âme de saint François. Un jour qu'il le savait pris d'une fièvre quarte, abattu de corps et d'esprit, il lui adressa des vers et un présent. Les vers exhortaient frère Jean à souffrir, comme le vase de métal souffre les coups du marteau qui le façonne. Ils rappelaient que la douleur est expiatoire pour le pécheur, glorieuse pour l'homme sans péché. Le présent qui accompagnait cette épître se composait de deux senten-

---

sence de huit cardinaux. Devant ces témoignages, comment Sismondi, et après lui M. Michelet, ont-ils eu le courage de répéter sur la mort de Boniface les récits calomnieux de ses ennemis? Il ne manque en vérité que d'ajouter, avec Ferretus de Vicence, les tonnerres, les foudres, et la troupe de diables, sous la forme d'oiseaux noirs, « venant chercher l'âme de ce Pharaon. »

ces latines : « J'ai toujours considéré et je considère comme une grande chose de savoir jouir « de Dieu. Pourquoi? Parce que dans ces heures « de jouissance l'humilité s'exerce avec respect. « — Mais j'ai considéré et je considère comme « la plus grande chose de savoir rester privé de « Dieu. Pourquoi? Parce que dans ces heures d'é« preuve la foi s'exerce sans témoignage, l'espé« rance sans attente de la récompense, et la cha« rité sans aucun signe de la bienveillance di« vine (1). » C'est tout l'abrégé de l'ascétisme chrétien, et l'*Imitation* n'a pas de doctrine plus solide.

Mais en même temps les cantiques de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix n'ont pas de langueurs plus passionnées que le petit poëme suivant, ouvrage de la vieillesse de Jacopone, et comme le dernier son de cette corde qui allait se briser : « O « amour, divin amour, pourquoi m'avoir assiégé? « Tu sembles épris de moi jusqu'à la folie : je ne « te laisse point de repos. Tu as mis le siége de« vant mes cinq portes : l'ouïe, la vue, le goût, « l'odorat, et le toucher. — Si je sors de moi par la « vue, tout ce que je vois est amour. Dans toutes

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. II, 21.

« les formes c'est toi qui te peins, toi sous toutes « les couleurs.... — Si je sors par la porte de l'ouïe « pour trouver la paix, que signifient pour moi les « sons? C'est encore toi, Seigneur; et tout ce que « j'entends ne parle que d'aimer. — Si je sors par « la porte du goût, par celles de l'odorat et du « toucher, je retrouve ton image en toute créature. « Amour, que je suis insensé de vouloir te fuir! « — Amour, je vais fuyant pour ne point te li- « vrer mon cœur. Je vois que tu me transfigures « et que tu me fais devenir amour comme toi, si « bien que je n'habite plus dans mon cœur, et que « je ne sais plus me retrouver. — Si j'aperçois dans « un homme quelque mal, ou vice, ou tentation, « je me transforme et j'entre en lui : je me pénè- « tre de sa douleur. Amour sans mesure, quelle « âme chétive tu as entrepris d'aimer! — O Christ « mort, mets la main sur moi, tire-moi de la mer « au rivage. Ici tu me fais languir à la vue de tes « plaies. Ah! pourquoi les as-tu souffertes? Tu « l'as voulu pour me sauver (1). »

Vers la fin de 1306, Jacopone, chargé d'années, tout brisé des étreintes de l'amour divin,

(1) *Id.*, *ibid.*, lib. VI, 11.

O amor, divino amore,
Perche m' hai assediato?

tomba malade, et reconnut les approches de la mort. Ses compagnons le pressaient de demander les sacrements de l'Église; mais il déclara qu'il attendrait frère Jean de l'Alvernia, dont il était tendrement aimé, et des mains de qui il voulait recevoir le très-saint corps de Jésus-Christ. A ces mots, les religieux commencèrent à s'affliger, car il n'y avait nul espoir que frère Jean pût être averti en temps utile... Mais le mourant, comme s'il ne les entendait point, se soulevant sur sa couche, entonna le cantique *Anima benedetta*. Il avait à peine achevé ce chant, quand les frères virent venir dans la campagne deux des leurs, dont l'un était Jean de l'Alvernia. Un pressentiment impérieux l'amenait au lit de mort de son vieil ami: il lui donna d'abord le baiser de paix, et ensuite les saints mystères. Alors Jacopone, ravi de joie, chanta le cantique *Jesu, nostra fidanza;* après quoi il exhorta les frères à bien vivre, leva les mains au ciel, et rendit le dernier soupir. C'était la nuit de Noël, au moment où le prêtre, commençant la messe dans l'église voisine, entonnait le *Gloria in excelsis*.

Le souvenir des dissensions religieuses s'était effacé. Il ne restait de Jacopone que la tradition de sa pénitence, l'exemple de l'amour de Dieu poussé

par lui jusqu'au dernier effort de la nature, et enfin ses cantiques populaires, répandus comme une rosée du ciel sur les montagnes de l'Ombrie. Les ignorants et les pauvres aimèrent ce saint homme qui avait chanté pour eux, et ils se pressèrent à son tombeau. Jacopone reçut un culte public, et fut mis au nombre des Bienheureux. Il est vrai qu'on ne trouve ni les actes, ni la date de sa béatification dans les *Annales de l'Ordre de Saint-François*. Mais on voit, en 1596, l'évêque Angelo Cesi élever, dans l'eglise de Saint-Fortunat de Todi, un monument où il recueillit les restes du saint pénitent : il y fit graver cette inscription : « Ce « sont les os du bienheureux Jacopone de' Benedetti, de Todi, frère mineur, qui, s'étant rendu « insensé pour l'amour du Christ par un artifice « nouveau, trompa le monde et ravit le ciel (1). »

Souvent l'esprit de schisme a cherché sa justification dans la conduite des saints qui poursuivirent d'une parole sévère les désordres du clergé, ou que le malheur des temps mit en lutte avec les princes de l'Eglise. Ceux qui remuent toute l'his-

(1) Wadding annal., t. VI, ann. 1306. — Voici le texte latin de l'épitaphe : « Ossa B. Jacoponi de Benedictis, Tudertini, Fr. ordinis Minorum, qui stultus propter Christum, nova mundum arte delusit et cœlum rapuit. »

toire pour trouver des ennemis à la Papauté n'ont eu garde d'oublier Jacopone. Toutefois ce qu'ils voulaient tourner à la confusion du Catholicisme fait précisément sa gloire. Rome ne craignit pas de souffrir à ses portes, dans une ville du domaine pontifical, le culte public rendu à cet homme juste, mais trompé. Elle avait puni d'une peine temporelle l'erreur d'un moment; elle permit qu'on récompensât d'honneurs sans fin une vie de vertus. L'Église, en pardonnant les violences de Jacopone, montra une fois de plus qu'elle a sondé jusqu'au fond le cœur humain, et qu'elle en a compris les contradictions; car il y a dans le cœur de l'homme un amour sévère, jaloux, incapable de rien souffrir d'imparfait chez ce qu'il aime. Son langage est dur, et les étrangers le prennent souvent pour le langage de la haine; mais ceux de la famille savent ce qui se cache de tendresse sous ces emportements.

Nous connaissons maintenant le poëte: il est temps d'ouvrir son livre, et de chercher, sous la poussière de ces pages trop négligées, quelques-unes des plus belles inspirations du mysticisme catholique.

CHAPITRE V.

Les Poésies de Jacopone.

Il reste à considérer comment, dans l'âme d'un saint, s'éveilla tout à coup le génie d'un poëte. C'est une nouveauté en faveur aujourd'hui, de retourner aux sources du paganisme pour y chercher l'inspiration poétique. Cependant, nous allons voir ce que pouvait l'Évangile pour féconder les imaginations; non pas l'Évangile affadi par les inventions des rhéteurs, et plié aux caprices de l'épopée profane, mais l'Évangile avec toute l'autorité de ses commandements et toute la terreur de ses mystères.

Au moment où Jacopone abandonnait la fortune, les applaudissements, les agitations de la place publique, il semble qu'il renonçait à tout ce qui entretient la vie de l'intelligence. Ses amis purent déplorer qu'un si bel esprit allât s'étouffer dans le silence du cloître; mais ses amis se trompaient, et cet homme qui se dépouillait ne faisait que se délivrer. La poésie est dans l'âme du poëte comme la statue dans le marbre; elle y est

captive, et il faut qu'elle en sorte. De même que le ciseau fait voler en éclats les couches de pierre, sous lesquelles se dérobait la forme conçue par le sculpteur; ainsi la pénitence, en frappant à coups redoublés sur Jacopone, emportait l'une après l'autre les enveloppes de la sensualité, de la vanité, de l'intérêt, qui retenaient l'inspiration prisonnière. Pour s'être dégagé du commerce du monde, il ne s'en trouvait que plus près de la nature; il n'aimait que d'un amour plus désintéressé, plus clairvoyant, la beauté idéale, présente, quoique voilée, dans tous les ouvrages de la création. Au plus fort de ses ravissements, et quand Dieu seul semblait le posséder, il s'écriait: « Je veux aller à l'aventure; je veux visiter les vallées, les montagnes et les plaines; « je veux voir si ma bonne étoile m'y fera rencontrer mon amour si doux. — Tout ce que « l'univers contient me presse d'aimer. Bêtes des « champs, oiseaux, poissons des mers, tout ce qui « plane dans l'air, toutes les créatures chantent « devant mon amour (1). » Quand une âme entend ce chant des créatures, elle ne tarde pas à le répéter; le rhythme naît de lui-même sur les lèvres

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. VI, 34.

émues. D'ailleurs, Jacopone entrant dans le cloître, le trouvait déjà tout retentissant des cantiques de saint Bonaventure et de saint François: je ne m'étonne donc plus qu'il les ait continués, surpassés, et que ce converti, abîmé dans les prières et dans les jeûnes, y ait trouvé des vers immortels.

Il avait à choisir entre les exemples de ses deux maîtres, entre les chants italiens de saint François et les séquences latines de saint Bonaventure. La séquence, en vers syllabiques rimés, plaisait aux oreilles du peuple par une cadence pus saisissable que la prosodie savante des anciens. Introduite dans l'Église dès le temps de saint Augustin, cultivée dans les écoles du moyen âge, elle venait d'atteindre au treizième siècle le plus beau moment de sa floraison. Saint Thomas avait écrit ses admirables proses pour la fête du Saint Sacrement, et le *Dies iræ* qu'on attribuait au pape Innocent III faisait gronder ses strophes menaçantes sous les voûtes des églises. Jacopone y fit gémir la Vierge désolée, et composa le *Stabat Mater dolorosa*. La liturgie catholique n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes; si douce, qu'on y reconnaît bien une don-

leur toute divine et consolée par les anges; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur. Cette œuvre incomparable suffirait à la gloire de Jacopone : mais en même temps que le *Stabat* du Calvaire, il avait voulu composer le *Stabat* de la crèche, où paraissait la Vierge mère dans toute la joie de l'enfantement. Il l'écrivit sur les mêmes mesures et sur les mêmes rimes; tellement qu'on pourrait douter un moment lequel fut le premier, du chant de douleur ou du chant d'allégresse. Cependant, la postérité a fait un choix entre ces deux perles semblables; et tandis qu'elle conservait l'une avec amour, elle laissait l'autre enfouie. Je crois le *Stabat Mater speciosa* encore inédit; et quand j'essaye d'en traduire quelques strophes, je sens s'échapper l'intraduisible charme de la langue, de la mélodie, et de la naïveté antique. «Elle était debout, la gracieuse Mère : « auprès de la paille elle se tenait joyeuse, tan« dis que gisait son enfant. — Son âme réjouie, « tressaillante et tout embrasée, était traversée « d'un rayon d'allégresse. — Quel est l'homme « qui ne se réjouirait pas, s'il voyait la Mère du « Christ dans un si doux passe-temps? — Qui

« pourrait ne point partager sa félicité, s'il con-« templait la Mère du Christ jouant avec son jeune « fils? — Pour les péchés de sa nation, elle vit le « Christ au milieu des bêtes, et livré à la froidure. « — Elle vit le Christ, son doux enfant, vagissant, « mais adoré, sous un vil abri. — Devant le Christ « né dans la crèche, les citoyens du ciel viennent « chanter avec une immense joie. — Debout se « tenaient le vieillard et la Vierge, sans parole et « sans langage, le cœur muet de surprise (1). » Je

(1) Bibliothèque nationale, manuscrit n. 7785, f. 109 *verso* :

Stabat Mater speciosa,
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Cujus animam gaudentem,
Lætabundam et ferventem
Pertransivit jubilus.

O quam læta et beata
Fuit illa immaculata
Mater unigeniti!

Quæ gaudebat et ridebat,
Exultabat, cum videbat
Nati partum inclyti.

Quis est qui non gauderet, (*sic*)
Christi Matrem si videret
In tanto solatio?

Quis non posset collætari
Christi Matrem contemplari
Ludentem cum filio?

Pro peccatis suæ gentis,
Christum vidit cum jumentis,
Et algori subditum.

Vidit suum dulcem natum
Vagientem, adoratum
Vili diversorio.

Nato Christo in præsepe,
Cœli cives canunt læte
Cum immenso gaudio.

Stabat senex cum puella,
Non cum verbo nec loquela,
Stupescentes cordibus.

Eia Mater, fons amoris,
Me sentire vim ardoris
Fac ut tecum sentiam!

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

m'arrête, et je ne sais si la grâce de ce court tableau me trompe, en me rappelant une vieille peinture de Lorenzo de Credi. On y voit au premier plan

---

Sancta mater, istud agas :
Prone (*sic*) introducas plagas
Cordi fixas valide.

Tui nati cœlo lapsi,
Jam dignati fœno nasci
Pœnas mecum divide.

Fac me vere congaudere,
Jesulino cohærere,
Donec ego vixero.

In me sistat ardor tui,
Puerino fac me frui,
Dum sum in exilio.

Hunc ardorem fac communem,
Ne facias me immunem
Ab hoc desiderio.

Virgo Virginum præclara,
Mihi jam non sis amara :
Fac me parvum rapere.

Fac ut portem pulchrum fantem, (*sic*)
Qui nascendo vicit mortem,
Volens vitam tradere.

Fac me tecum satiari,
Nato tuo inebriari,
Stans inter tripudia.

Inflammatus et accensus,
Obstupescit omnis sensus
Tali de commercio.

Fac me nato custodiri,
Verbo Dei præmuniri,
Conservari gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Tui nati visio.

Ici doit finir la prose de Jacopone. Une main étrangère peut-être y ajouta les deux strophes suivantes :

Omnes stabulum amantes,
Et pastores vigilantes
Pernoctantes sociant.

Per virtutem nati tui,
Ora ut electi sui
Ad patriam veniant.
Amen.

l'Enfant Jésus couché par terre sur un peu de paille; auprès se tiennent saint Joseph debout, s'appuyant de son bâton, et la Vierge Marie agenouillée, dans tout le recueillement d'une sainte et dans toute la joie d'une jeune mère. A ses côtés et derrière elle paraissent les anges; et le peintre n'a pas oublié le bœuf et l'âne, ces deux bons serviteurs à qui le peuple faisait partager la joie de Noël.

On trouve parmi les œuvres de Jacopone plusieurs autres compositions latines. Mais cet idiome des savants et des lettrés gênait encore l'humilité du converti; et comme il avait refusé les saints ordres pour rester frère lai, ainsi il abandonna le latin pour composer, non pas même dans la langue italienne, dans celle que Dante appelle la langue des cours, mais dans le dialecte des mon-

---

Voici l'indication des autres séquences latines insérées parmi les poëmes de Jacopone:

F° 104 *verso :* Ave fuit prima salus.
F° 106 *recto :* Jesu, dulcis memoria.
F° 107 *recto :* Verbum caro factum est.
F° 108 *recto :* Crux, te, te volo conqueri.
F° 108 *verso :* Cur mundus militat sub vana gloria.
F° 109 *recto :* Ave, regis angelorum.
F° 111 *recto :* Stabat Mater dolorosa.

tagnes d'Ombrie, tel que le parlaient les derniers des laboureurs et des pâtres. C'est alors que sa verve jaillit, et qu'ayant trouvé pour ainsi dire son canal naturel, elle se répandit à pleins bords sur un nombre infini de sujets, touchant tour à tour aux plus hautes questions de la métaphysique chrétienne, aux querelles qui déchiraient l'Église, aux mystères qui la consolent. Le recueil des poésies de Jacopone n'en contient pas moins de deux cent onze, qu'on a distribuées en sept livres. Mais nous les réduirons à trois chefs principaux : les poëmes théologiques, les satires, et les petites compositions écrites pour populariser une sainte pensée ou pour célébrer une fête.

Malgré l'obscurité dans laquelle le pénitent de Todi voulut ensevelir ses études et son savoir, déjà nous en connaissons assez pour le ranger au nombre des théologiens. Nous n'avons pas oublié le poëme où, désabusé des disputes de l'école, il prend congé des docteurs et des livres, pour aller à la vérité par une voie plus courte. Mais il faut se défier de ces adieux que tant de grands esprits ont faits à la science, et qui ne les ont pas préservés de retomber sous ses lois, de vivre et de mourir à son service. Quand Jacopone croyait déserter la philosophie, il ne faisait que choisir en-

tre les partis qui la divisaient, et quitter les dogmatiques pour passer au camp des mystiques. Il y retrouvait une autre école qui commençait à Denys l'aréopagite pour continuer avec Scot Érigène, Hugues et Richard de Saint-Victor, jusqu'à saint Bernard. En Italie surtout, l'inspiration mystique, descendue dans les solitudes de Fonte Avellana, de Vallombreuse et de Flora, avait suscité plusieurs générations de contemplatifs. Les esprits réveillés par les grands cris de saint Pierre Damien, entraînés par les révélations de l'abbé Joachim jusqu'au bord du mysticisme hétérodoxe, menaçaient d'y tomber, quand saint Bonaventure les ramena par des chemins moins périlleux, et les arrêta à une élévation d'où ils purent contempler Dieu sans vertige. Jacopone suivit ces guides; à chaque pas on le surprend pénétré de leurs souvenirs, ou, pour mieux dire, illuminé de leurs feux.

Avant de commencer l'analyse d'un système attaquable en plusieurs points, il faut déclarer qu'il existe un mysticisme inattaquable, vrai, qui fait le fond de toute la religion. Car toute la religion se propose d'unir l'homme à Dieu par l'amour, par la grâce, par des communications surnaturelles. Sans ce mysticisme nécessaire, il n'y a pas de théologie chrétienne; il inspire saint Tho-

mas comme Bossuet; et c'est l'artifice des incroyants de le confondre injustement avec les doctrines particulières où l'erreur se mêle à la vérité.

Le point de départ de la philosophie mystique est de reconnaître en nous des intuitions lumineuses qui tout à coup, dans un moment d'émotion, nous découvrent des vérités vainement cherchées par l'effort du raisonnement. Mais ces vues soudaines n'éclairent l'âme qu'à l'instant où elle s'oublie elle-même, où, par un élan désintéressé, elle se dégage des passions et des sens. Il y a donc des lumières cachées à la science qui se donnent à la vertu; il y a, pour atteindre au vrai, une voie morale, plus sûre que la voie logique. Voilà pourquoi tous les mystiques commencent par établir l'insuffisance de la raison. Jacopone va plus loin : avec un langage qui rappelle moins la modération de saint Bonaventure que la véhémence de saint Pierre Damien, il abjure à la fois Aristote et Platon, les traditions savantes de l'antiquité, et les artifices de la scholastique contemporaine; et dans cet enseignement théologique de l'Université de Paris, qui venait de jeter tant de clartés, il ne voit que l'orgueil du savoir et la vanité des disputes. « Paris, dit-il, a détruit Assise, et leurs

« lecteurs nous ont mis dans la mauvaise voie. » Aux controverses de cette école célèbre, à ses thèses *de quolibet* proposées et soutenues contre tout venant, il oppose le dernier examen que toute âme doit subir, où tous les sophismes ne serviront de rien contre les syllogismes du Juge éternel. Ailleurs il célèbre la sagesse qui se dérobe aux faux sages : « Vainement viennent-ils, armés « de plusieurs clefs, fatiguer la porte fermée pour « eux... La vraie sagesse instruit les hommes par « l'amour, et se révèle aux cœurs purs (1). »

Toutefois, pour être plus hardie, la voie que les mystiques ont choisie n'est pas moins laborieuse. En évitant les détours de la logique, ils se jettent dans les profondeurs de la morale, et par là c'est encore à l'étude de l'homme qu'ils se trouvaient reconduits. Leur premier soin sera donc de débrouiller le chaos de la nature déchue, et de démêler les passions contraires qui s'en disputent l'empire. Comme tous les moralistes chrétiens, Jacopone réduit à sept les désordres de la

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. 1, sat. 1, sat. 10, sat. 18, sat. 8. Cf. saint Pierre Damien, *Liber inscriptus Dominus vobiscum*, cap. I.

volonté. Cinq ont leur principe dans l'esprit; c'est la superbe avec les quatre filles qu'elle enfante pour le fléau du monde, savoir : l'envie, la colère, la paresse et l'avarice. Deux autres naquirent de la chair; ce sont la gourmandise et la luxure. En assistant à cet engendrement du mal, je ne m'étonne pas que le poëte s'épouvante, et que l'âme abandonnée au péché lui paraisse un enfer. « L'orgueil y siége sur un trône; mieux « vaudrait pour l'âme loger un démon. — L'envie « y étend ses ténèbres; une ombre si épaisse en-« veloppe le cœur, qu'on n'y voit plus vestige « d'aucun bien. — Là s'allume le feu de la colère « qui entraîne la volonté à faire le mal : elle va, « vient et s'agite; elle mord comme une bête en-« ragée. — Là règne un froid sans mesure que « souffre la paresse, réduite aux dernières terreurs. « — L'avarice pensive est comme le ver qui ne se « repose pas; elle a rongé tout le cœur à force de « sollicitudes. — La gourmandise a la voracité des « serpents et des dragons; elle ne songe pas qu'au « lever de la table viendra l'heure de payer l'écot. « — La luxure fétide, telle qu'une flamme de sou-« fre, désole l'âme qui hébergea de tels hôtes. — « Venez, peuple, venez entendre, étonnez-vous

« de voir : hier l'âme était un enfer, aujourd'hui « Dieu en veut faire un paradis (1). »

Mais ce changement n'est pas l'œuvre d'un jour : il s'accomplit par trois phases, que les docteurs ont appelées la vie purgative, la vie illuminative, et la vie unitive.

Il faut premièrement que l'âme ait horreur de sa chute, et c'est pourquoi Jacopone lui propose une parabole : « Si le roi de France avait une fille, « et elle seule pour héritière, elle irait parée d'une « robe blanche, et sa bonne renommée volerait « par tout pays. Et maintenant, si par bassesse de « cœur elle s'attachait à un lépreux, et qu'elle s'a- « bandonnât à son pouvoir, que pourrait-on dire « d'un tel marché? O mon âme, tu as fait pis quand « tu t'es vendue au monde trompeur! » Au souvenir de sa céleste origine et de sa beauté première, à la vue de l'image divine dont elle garde les traits défigurés, l'âme se repent ; et du repentir jaillissent les larmes. Le poëte en reconnaît la secrète vertu : « O larmes! s'écrie-t-il, vous avez la force « et la grâce : à vous appartient le pouvoir et à « vous la royauté. Vous vous en allez seules de-

(1) Jacopone, *Poesie spirituali*, lib. II, 9, 11.

« vant le juge, et nulle crainte ne vous arrête en « chemin. Jamais vous ne revenez sans fruit : par « l'humilité vous avez su vaincre la grandeur, et « vous enchaînez le Dieu tout-puissant! » Mais il n'est pas de repentir efficace sans un ferme dessein de satisfaire, d'expier, de déraciner l'herbe mauvaise du vice. La volonté est comme « le fort « laboureur qui souffre le froid et le chaud : pé« niblement courbé sur la terre, il ne l'abandon« nera pas qu'il ne l'ait nettoyée : jamais la pensée « ne lui viendrait de reposer dans son lit, tandis « que son champ resterait sans culture. » La mortification châtiera donc les sens en les disciplinant; elle punira l'ouïe par des paroles sévères, le goût par l'abstinence; l'odorat s'endurcira au service des malades, le toucher se purifiera sous le cilice, jusqu'à ce que la chair domptée se rende, et promette de ne murmurer plus (1).

(1) Jacopone, lib. v, 15, *ibid.*, 23, stance 11 :

O lacrima, con grazia gran forza hai :
Tua è lo regno, e tua è la potenza.
Sola davanti al giudice ne vai,
Ne ti arresta da ciò nulla temenza, etc.

Ces beaux vers rappellent un admirable passage de saint Pierre Damien sur la puissance des larmes : *De perfectione monachorum*, cap. 12 : «Lacrymarum quippe mador animam ab

Il est temps que l'âme purifiée prenne l'essor, et qu'elle s'élève par le mérite jusqu'à ces hauteurs où Dieu ne pourra plus lui refuser sa lumière. C'est ici que les mystiques ont coutume de dresser l'échelle des vertus. Ils la composent des sept dons du Saint-Esprit, des quatre vertus cardinales que les philosophes ont connues, et des trois vertus théologales qui font les saints. L'échelle que Jacopone a conçue ressemble à celle que rêva Jacob, appuyée sur la terre et se perdant au ciel; mais son bois, mouillé des rosées divines, a poussé des feuilles et des fruits. Au premier degré se tiennent la Crainte et l'Humilité, commencement de toute perfection; au second, la Pauvreté et la Largesse, qui ont en commun le mépris des trésors périssables; au

---

omni labe purificat, et ad proferenda virtutum germina nostri cordis arva fecundat.... Lacrymæ porro quæ a Deo sunt, divinæ exauditionis tribunal fiducialiter adeunt, et impetrantes præsto quod petunt, de peccatorum nostrorum certa remissione confidunt. Lacrymæ sunt in fœderanda inter Deum et homines pace sequestres, et veraces sunt atque doctissimæ in qualibet humanæ ignorantiæ dubietate magistræ.

IV, 33:

Udite una tenzone
Ch'è fra l' anima e 'l corpo.

troisième, la Pitié et la Compassion; au quatrième, l'Obéissance et l'Abnégation; au cinquième, la Tempérance, et la Justice avec la balance et le glaive; le sixième échelon porte le Conseil aux cheveux blancs, et la Sagesse, un livre ouvert sur ses genoux; le septième appartient à la Chasteté et à l'Intelligence; au huitième siégent la Force et la Magnanimité, armées pour le combat; au neuvième, la Foi et l'Espérance; au dixième, la Persévérance qui porte la palme; et au-dessus, l'Amour, un sceptre de feu à la main; « car il est « grandement juste qu'il tienne le premier rang, « comme roi couronné et souverain empereur. » L'âme qui s'achemine le long de la montée céleste la trouve douce, et, parvenue au sommet, elle découvre avec ravissement l'Incréé, dont les rayons éclairent toutes les créatures; elle se repose dans cette vue, elle contemple. Cependant la vertu seule ne suffit pas toujours pour mener l'intelligence jusqu'à des régions si peu fréquentées. Les mystiques ont compris la nécessité de soutenir le vol de la pensée en le réglant. Aux artifices de l'école ils ont substitué les exercices de la cellule; et Jacopone compte avec saint Bernard quatre marches qu'il faut franchir avant d'arriver au fond du sanctuaire. La première est la lecture

des livres sacrés avec une intelligence pure et droite; la méditation vient ensuite, et s'approprie la substance du texte; puis la prière sollicite l'éternelle vérité à déchirer les derniers voiles; enfin, la contemplation possède, elle jouit, elle a trouvé « une philosophie nouvelle, en présence « de laquelle toutes les autres fuient comme des « nuages (1). »

Mais s'il fallut d'abord enchaîner le sentiment pour mettre en liberté l'intelligence, maintenant que l'intelligence est entrée en possession du vrai, le sentiment brûle de s'unir au souverain Bien. Or, l'âme ne s'unit au Bien suprême qu'autant qu'elle se détache des biens inférieurs; elle s'élève à mesure qu'elle se décharge; et la pauvreté n'est plus seulement l'humble règle des religieux de saint François, c'est la loi qui gouverne le monde des esprits. Jacopone connaît trois degrés de dépouillement, qu'il compare aux trois cieux de l'astronomie ancienne. Quand l'âme a dépouillé la passion des richesses, l'orgueil de la science et le désir de la gloire, alors, resplendissante de vertus, elle est comme le ciel étoilé.

(1) Jacopone, II, 31, 26; v. 23, stances 19-22. Cf. saint Bernard, *De scala claustralium*...

Mais sous les étoiles étincelantes les quatre vents se disputent encore l'espace; et dans l'âme pure s'agitent encore quatre puissances contraires, l'espérance et la crainte, la joie et la douleur. Si elle rejette ces affections, si elle arrive à ce point où la volonté se détermine sans crainte et sans espoir, où la vertu trouve son mobile en elle-même, dès ce moment elle devient pareille au ciel cristallin, qui ne connaît pas de tempêtes, et dont le mouvement régulier fait mouvoir toutes les sphères. Enfin l'âme, par un dernier effort, peut chasser les images et les figures qui l'aidèrent à concevoir les choses invisibles; elle peut se dépouiller de ses vertus mêmes en cessant de les tenir pour siennes, et se réduire au néant. Alors elle ressemble au ciel empyrée qui est fondé sur le néant, mais que Dieu habite. A vrai dire, un tel état n'a plus de nom : l'amour y vit sans parole, sans raisonnement, sans passion, dans une grande lumière enveloppée de ténèbres. Il vit et ne vit plus; son être n'est plus à lui; transformé dans le Christ, il a choisi pour sa volonté la volonté de Dieu. Le poëte a célébré plus d'une fois les mystères de cet anéantissement; il en connaît le péril, et c'est pourquoi, après avoir conduit l'âme jusqu'en haut, il l'avertit de se garder : « Quand tu te

« verras élevée aux dernières cimes, c'est alors, « mon âme, qu'il faut craindre de tomber. Mais « tiens-toi toute timide et tout humble, et chasse « de tes pensées la vaine gloire qui sollicite tou- « jours la nature humaine à s'approprier quelque « bien. Remercie la souveraine puissance, et dis- « lui : « O ma vie ! je vous prie de me conserver. « Pour moi, je ne sais si je ne suis point mauvais « et coupable ; mais votre grâce certainement « vient de vous seule (1) ! »

En effet, nous touchons à l'abîme ; et quand Jacopone veut faire passer l'âme par le néant pour la conduire à Dieu, l'excès de ses expressions rappelle le panthéisme indien, proposant comme dernière félicité l'apathie éternelle, l'anéantissement de la personne humaine dans l'immensité divine. Quand il loue ce repos, dans lequel viennent s'éteindre toute crainte et toute espérance, qu'il ne s'inquiète plus de son salut, et qu'il demande l'enfer à condition d'y porter l'amour, il est bien près du quiétisme où glissèrent les faux mystiques

(1) Jacopone, II, 23, 20 ; v. 34 ; VII, 19 ; v, 23, stance 18 :

Quando tu fossi poi piu alto salita,
Allor ti guarda piu di non cadere.

de son temps (1). Pendant que les déchirements de l'Ordre de Saint-François donnaient jour aux Frères Spirituels, plusieurs de ceux-ci, poussés par la passion de contredire et d'innover, se jetèrent dans une doctrine qui éveillait depuis quelques années les sollicitudes de l'Église. « Comme l'empire de Dieu le Père, figuré par l'ancien Testament, avait fait place au règne du Fils, qui eut sa loi dans le Testament nouveau, ainsi, disait-on, le temps était venu où l'avénement du Saint-Esprit allait s'accomplir; où, sur les ruines des pré-

---

(1) Jacopone, II, 20 :

De l'inferno non temere,
Ne del cielo speme avere.

II, 26 : Dimandai a Dio l'inferno,
Lui amando e me perdendo.

On reconnaît ici toutes les idées agitées dans la controverse de Bossuet et de Fénelon sur le quiétisme. Voyez surtout Bossuet, *Instructions sur les états d'oraisons*, livre III. Les expressions du poëte ne permettent pas de reconnaître si cet anéantissement, où la crainte et l'espérance disparaissent, est pour lui un état passager, ou bien un état durable et définitif, ce qui constituerait l'une des erreurs condamnées dans les *Maximes des Saints*. A vrai dire, la question n'était pas posée de son temps comme elle le fut depuis; il ne faut donc pas s'étonner s'il ne la résout point dans les termes qu'approuverait une théologie exacte.

ceptes temporaires, s'établirait un Évangile éternel. Dans cette nouvelle condition, l'homme, sans quitter la terre, pourrait atteindre à la perfection des bienheureux, par conséquent à leur liberté, à leur impeccabilité. Dès lors la loi ne le lierait plus; il s'interdirait l'exercice des vertus comme un trouble de son repos : la raison, maîtresse des sens, ne craindrait plus de leur accorder les contentements qu'ils réclament. » Ces rêves de la cellule se prêchaient sur la place publique, soulevaient des milliers de sectaires sous le nom de Fraticelles et de Beggards, mettaient l'Italie en feu et la chrétienté en péril (1). Mais l'humilité de Jacopone le sauva de ces égarements. Jusque dans les derniers ravissements de l'extase, il emporte le sentiment de sa fragilité; il ne connaît pas de hauteur d'où l'âme ne puisse déchoir, ni de contemplation qui dispense du mérite des œuvres. Ce serviteur de l'amour véritable poursuit de toute sa jalousie ceux qu'il appelle les adeptes de l'amour contrefait; et les invectives mêmes dont il les flétrit nous font entrer dans le vif des controverses

(1) Raynaldus, *Annales Eccles. contin.* ad ann. 1294, 1297, 1311, 1312. Muratori, *Scriptores Rer. Italic.*, IX, *Historia Dulcini heresiarchæ.* Wadding, *Annales*, ad ann. 1297.

contemporaines. « L'amour qui n'est pas sage ne « peut voir les excès : il renverse les lois, les sta- « tuts et toute coutume bien ordonnée; il se dit « arrivé à cette élévation où nul commandement « n'oblige... — Mais toi, Charité qui es la vie, tu « ne vas point renversant les lois : tu les observes « toutes; et là où tu ne trouves pas la loi, tu la « mets... — Oui, tout acte est licite, mais non « pas à toute personne : au prêtre le sacrifice, au « mari le lit nuptial, au podestat le glaive. — Qui « vit sans loi, sans loi périra. Il court à l'enfer, ce- « lui qui prend ce chemin. Là vont s'entasser tous « les désordres détestés de Dieu; ceux qui ensem- « ble péchèrent, ensemble souffriront (1). »

---

(1) Jacopone, lib. v., 23, stances 18, 52, et 34, st. 8 :

Vuol l'amor che così sia,
Che noi stiam contenti al quia;
Ma imperò che tutta via
Noi ne sforziamo di fare.

Je remarque ici une locution que Dante reproduira :

State contenti, umana gente, al quia.
Purgatorio, III, 37.

Lib. v., 1 : Amore contrafatto
Spogliato di virtute.

Quelquefois les chants de Jacopone rappellent les plus belles pages de l'*Imitation*. Ainsi, quand il donne à l'âme deux ailes pour monter à Dieu, savoir, la chasteté du cœur et la pu-

J'ai tenté de faire connaître, par une rapide analyse, les poésies mystiques de Jacopone, et cependant je crains de les défigurer en les analysant, en leur prêtant l'unité d'un système théologique. Sans doute un enchaînement rigoureux lie toute la doctrine de Jacopone, mais non les poëmes qui s'en échappent pour ainsi dire, qui se croisent et se mêlent : ainsi l'ordre règne dans la ruche, mais non dans l'essaim qui s'en détache pour se jeter sur les fleurs. Il faudrait suivre les improvisations de ce génie inégal ; il faudrait le voir, sublime quand il célèbre les fiançailles de l'âme et de l'amour divin, ironique et familier quand il raconte la dispute de l'esprit qui veut faire pénitence, et du corps qui regimbe sous la verge ; ingénieux et charmant s'il s'agit de composer la parure de l'âme appelée aux fêtes du paradis (1).

---

reté de l'intelligence (lib. v, 35), on reconnaît un passage admirablement traduit par Corneille.

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité ;
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.
Imitation, liv. II, chap. 4.

(1) Jacopone, lib. v, 23 ; lib. IV, 33 ; lib. II, 14 :
Anima che desideri
D'andare a paradiso.

Je passe en me hâtant au milieu de tant de morceaux curieux, pour m'arrêter à l'un des plus considérables : je veux parler d'une composition de quatre cent quarante vers, où, sous une forme empruntée à la fois du drame et de l'épopée, le poëte s'est proposé de chanter la réparation de la nature humaine.

LE POETE. « L'homme, au commencement, fut « créé vertueux; il méprisa ce bien par un excès « de folie. La chute fut périlleuse. La loi veut « que le retour soit laborieux. Qui ne connaît « pas le chemin n'y voit que démence; mais qui « franchit le passage trouve la gloire, et, dès le « voyage d'ici-bas, il a le pressentiment du pa- « radis (1).

« Quand l'homme pour la première fois pécha, « il troubla tout l'ordre de l'amour; il se complut « tellement dans l'amour de lui-même, qu'il se pré-

(1) Jacopone, lib. II, 2 :

L'uomo fu creato virtuoso;
Volselo disprezzar per sua follia;
Il cadimento fu pericoloso,
La luce fu tornata in tenebria :
Il risalire posto e fatigoso;
A chi nol vede par grande follia,
A chi lo passa pargli glorioso,
E paradiso sente in questa via.

« féra au Créateur; et la Justice s'indigna si fort, « qu'elle le dépouilla de tous ses priviléges. Cha- « que vertu l'abandonna, et le démon devint son « maître.

« La Miséricorde, voyant l'homme si tombé et « perdu avec toute sa race, réunit incontinent ses « filles : dans leur nombre elle choisit une fidèle « messagère, et lui commande d'aller chercher « l'homme là-bas sur cette terre, où il est frappé « de désespoir. Madame la Pénitence, chargée de « l'ambassade, s'est trouvée prête avec tout son « cortége.

« La Pénitence mit d'abord dans le cœur de « l'homme la crainte, qui jeta dehors la fausse sé- « curité; elle y mit la honte, puis enfin une « grande douleur d'avoir offensé Dieu... Mais « par aucun moyen l'homme ne pouvait satis- « faire.

« Car, étant tombé de lui-même, il fallait que de « lui-même il se relevât : l'ange n'était pas tenu « de l'aider et ne le pouvait point... La Pénitence « envoie la Prière à la cour du Ciel : « Je demande « miséricorde, dit-elle, et non justice. »

« Aussitôt la Miséricorde est entrée à la cour « céleste : « Seigneur, je pleure mon héritage, que « la Justice m'a ravi. En frappant l'homme, c'est

« moi qu'elle a blessée à mort, et de tout mon hon-
« neur elle m'a dépouillée.

LA JUSTICE. « Seigneur, la loi fut donnée à « l'homme. Par félonie, il voulut la mépriser. « J'ai prononcé la peine, et je ne l'ai pas faite « égale à l'offense. Examinez mon jugement, et « corrigez-le, si en quelque point j'ai excédé la « mesure.

DIEU LE PÈRE. « O mon Fils, ma souveraine « Sagesse, en toi réside tout le secret de la Ré- « demption de l'homme, telle que notre conseil « l'agrée, et telle qu'en tressaillera de joie la cé- « leste cour.

DIEU LE FILS. « O mon doux et révéré Père, « dans votre sein j'ai toujours habité. Mais la vertu « d'obéissance sera toujours la mienne. Qu'on me « trouve seulement une demeure convenable, et « je ferai cet accord, où toutes deux, Justice et « Miséricorde, conserveront leurs droits. »

Ici le poëte raconte la création de Marie, l'annonciation, l'enfantement divin. « De même qu'Adam fut formé de terre vierge, dit l'Écriture, ainsi d'une Vierge naquit le Christ, qui venait payer pour Adam. Il naquit en hiver, dans la grande froidure, et, né sur la terre de ses ancêtres, personne ne lui prêta ni un toit ni un manteau. »

« Les Vertus rassemblées devant Dieu font de « grandes lamentations : « Seigneur, voyez à quel « veuvage nous sommes condamnées par le crime « d'autrui. Fiancez-nous à quelqu'un, qui nous « délivre de l'opprobre, et qui nous rende l'estime « et l'honneur.

DIEU LE PÈRE. « Mes filles, allez trouver mon « bien-aimé, car je vous fiance à lui. Entre ses « mains je vous remets, afin qu'auprès de lui vous « ayez le repos, l'honneur sans tache, qui vous « attireront l'admiration des hommes. Et quand « vous me le rendrez, je l'élèverai au-dessus des « cieux. »

Les sept Dons du Saint-Esprit viennent faire les mêmes plaintes, et Dieu le Père les envoie de même au Rédempteur. Enfin, paraissent les sept Béatitudes.

LES BÉATITUDES. « Seigneur, nous sommes des « pèlerines nées sur vos terres : hébergez-nous. « Voilà que nous avons fait pèlerinage hiver « comme été, coulant des jours amers et des nuits « cruelles. Chacun nous chasse, et croit faire sa- « gement : car nous sommes plus détestées que la « mort.

DIEU LE PÈRE. « L'homme n'est pas encore di- « gne de loger un si grand trésor. Je vous hé-

« berge chez le Christ : vous lui servirez de signe, « et le montrant à la terre : « Voilà, direz-vous, « le maître de notre réparation. »

LE POETE. « Notre Rédempteur très-doux a parlé « pour nous à la Justice.

LA JUSTICE. « Seigneur, s'il vous plaît de payer « la dette que l'homme a contractée, bien le pou- « vez-vous, puisque vous êtes Dieu, et homme « cependant. Vous seul me pouvez contenter, et « volontiers avec vous j'en fais l'accord.

LA MISÉRICORDE. « Seigneur, l'infirmité de « l'homme est si grande, qu'en aucune manière « il ne pourra guérir, si vous ne revêtez les fai- « blesses de quiconque est, fut et sera dans tous « les siècles. Ainsi me consolerez-vous, moi mal- « heureuse qui ai tant pleuré.

LE CHRIST. « Tu demandes sagement, et je te « veux contenter. Je suis enivré d'amour à ce « point que je me ferai réputer pour insensé : si « misérable est le rachat que je vais conclure, si « grande la rançon que je paye! Afin que l'homme « sache combien je l'aimai, pour son péché je « veux mourir. »

A la prière de la Miséricorde, le Christ prépare un bain où l'homme souillé retrouvera sa première blancheur. Mais la Justice veut mettre la

main au divin remède, et l'homme n'entre au bain du baptême qu'en renonçant au démon. Puis est instituée la confirmation, puis l'eucharistie et les autres sacrements, et dans chacun d'eux le Christ fait la part de la Justice et de la Miséricorde. Les sept Vertus s'attachent aux sept Sacrements, et les sept Dons sont venus célébrer leurs noces avec les Vertus. De leur union naîtront les sept Béatitudes. « La paix est rentrée dans le « cœur de l'homme; et maintenant, conclut le « poëte, prions la Trinité souveraine qu'elle nous « pardonne nos péchés. »

Je ne pense pas exagérer le mérite de cette composition en y louant la naïveté, le mouvement et la vie. Les allégories que le poëte met en œuvre n'ont rien que de conforme aux traditions de l'art chrétien. Dès le quatrième siècle, Prudence, célébrant dans sa *Psychomachie* le combat des Vertus et des Vices, avait personnifié la Foi et l'Idolâtrie, la Pudeur et la Volupté, la Patience et la Colère. Trois cents ans après Jacopone, Calderon animera la scène de ses *Autos sacramentales*, en y jetant des personnages allégoriques avec ceux de l'histoire, Adam et le Christ avec l'Entendement et la Volonté, David et Abigail

avec la Chasteté et la Luxure (1). La Peinture n'avait pas d'autres règles; et quand Taddeo Gaddi, à Florence, dans l'admirable chapelle des Espagnols, voulut représenter le triomphe de saint Thomas d'Aquin, il fit d'abord asseoir le saint docteur sur une chaire élevée, entourée d'anges, de prophètes et d'évangélistes; mais il peignit au-dessous quatorze femmes d'une grande beauté, pour représenter les sept Sciences et les sept Vertus. L'allégorie, qui ne prête que des fictions languissantes aux artistes des siècles savants, s'échauffait sous la main des hommes du moyen âge. La foi dont ils débordaient passait dans leurs créations : ils finissaient par croire à leurs personnages, et par leur donner cette simplicité, ce naturel et cette verve qui les font vivre.

Le poëme de la Réparation de la nature humaine, avec ses belles stances de huit vers hendécasyllabes, a déjà l'allure de l'épopée : je trouve l'essor lyrique dans le cantique suivant, où Jacopone représente le Christ en quête de l'âme errante.

---

(1) Calderon, *la Nave del Mercader, la primer flor del Carmelo.*

LES ANGES. « O Christ tout-puissant, quel « voyage faites-vous? Pourquoi cheminer pauvre- « ment comme un pèlerin?

LE CHRIST. « J'avais pris une épouse, à qui j'a- « vais livré mon cœur. Je la parai de joyaux pour « en tirer honneur : à ma honte, elle m'a quitté. « C'est ce qui me fait aller triste et en peine. « Je lui prêtai ma forme et ma ressemblance... — « Afin que toutes ses vertus trouvassent leur em- « ploi, je voulus que l'âme eût le corps pour ser- « viteur : c'était un bel instrument, si elle ne l'avait « désaccordé !—Afin qu'elle eût lieu d'exercer ses « puissances, pour elle je formai toutes les créatu- « res. Ces biens pour lesquels elle devait m'aimer, « elle m'en a fait la guerre.

LES ANGES. « Seigneur, si nous la trouvons, et « qu'elle veuille revenir, lui faut-il dire que vous « pardonnez?

LE CHRIST. « Dites à mon épouse qu'elle re- « vienne, qu'elle ne me fasse point souffrir une « mort si douloureuse. Pour elle je veux mourir, « tant je suis épris d'amour. — Avec grande joie « je lui pardonne, je lui rends les ornements dont « je l'avais parée... De toutes ses félonies je n'au- « rai plus souvenir.

LES ANGES. « Ame pécheresse, épouse du grand

« époux, comment ton beau visage est-il plongé « dans cette fange? et comment donc as-tu fui « celui qui t'accorda tant d'amour?

L'AME. « Quand je songe à son amour, je meurs « de honte. Il m'avait mise en grand honneur: « où suis-je tombée maintenant? O mort doulou- « reuse, comment donc m'avez-vous environnée?

LES ANGES. « Pécheresse ingrate, retourne à « ton Seigneur. Ne désespère point : pour toi il « meurt d'amour... Ne doute pas de son accueil, « et ne tarde plus.

L'AME. « O Christ miséricordieux, où vous trou- « verai-je, ô mon amour? Ne vous cachez plus, « car je meurs de douleur. Si quelqu'un a vu mon « Seigneur, qu'il dise où il l'a trouvé.

LES ANGES. « Nous l'avons trouvé suspendu à « la Croix, nous l'y avons laissé mort, tout brisé « de coups. Pour toi il a voulu mourir. Il t'a ache- « tée bien cher.

L'AME. « Et moi je commencerai les lamenta- « tions d'une cruelle douleur. C'est l'amour qui « vous a tué, vous êtes mort pour mon amour. « O amour en délire, à quel bois as-tu suspendu le Christ (1)! »

(1) Jacopone, lib. IV, 6.

Nous avons accompagné Jacopone dans un monde idéal qu'il compose à son gré, tout peuplé d'anges et de vertus, tout rayonnant de vérités éternelles. Il est temps de descendre à sa suite dans le monde des réalités, et de le voir aux prises avec les hommes tels que le péché les a faits. Jacopone ne ressemble point à cet admirable Angelico de Fiesole, qui, après avoir tracé d'un pinceau immortel les joies du paradis, échoue à la peinture de l'enfer, et qui ne peut s'empêcher de prêter son innocence aux damnés et sa candeur aux démons. Au contraire, quand le pénitent de Todi s'arrache à ses extases pour retracer les désordres de la société contemporaine, telle est la force de ses tableaux, qu'on se demande s'il n'en a pas volontairement chargé les couleurs.

On ne sait pas assez quelle fut la part du mal au moyen âge. Durant ces siècles où l'on a coutume de se représenter le Christianisme régnant sans combat sur les âmes pacifiées, deux causes mal connues firent le péril de la foi et le scandale des mœurs. D'un côté, c'étaient les souvenirs du paganisme, plus vivaces qu'on ne pense, la superstition poussée jusqu'à ce point qu'à Florence, une sorte de terreur populaire environnait

encore la statue de Mars, arrachée de son temple et transportée au Vieux-Pont. Le dualisme renaissait dans l'hérésie des Albigeois, et le matérialisme épicurien, sous le nom d'Averrhoës, envahissait les écoles. D'un autre côté, c'était le vieux levain de la barbarie, l'instinct du sang et de la chair. Vainement l'Église professait le respect de la vie humaine : ce temps aimait le spectacle de la mort; il se satisfaisait par les guerres incessantes, par les vengeances, par l'atrocité des supplices : Ugolin mourait de faim avec ses fils; Eccelin le Féroce brûlait en un jour onze mille Padouans. En même temps la concupiscence, châtiée dans les monastères, prenait sa revanche dans les palais : elle poussait les rois à ces divorces fameux, tourments de tant de Papes; elle peuplait les sérails de Frédéric II et de Manfred. Les vaisseaux qui ramenaient les croisés rapportaient tous les vices de l'Orient, et, en présence des débordements qui suivirent les guerres saintes, saint Bernard eut à se défendre de les avoir prêchées.

Mais si le moyen âge eut le malheur de connaître le mal, il eut le mérite de le haïr. Il n'usa pas de nos ménagements et de nos délicatesses. Les sages d'alors ne craignaient pas de diminuer le respect en publiant les vices des grands. Si la

corruption pénétrait jusque dans le sanctuaire, le fouet qui chassa les vendeurs du temple passait des mains de Pierre Damien à celles de Grégoire VII, et de saint Bernard à Innocent III. Ces siècles d'inspiration furent aussi des siècles de polémique ; ils ne se refusèrent ni l'invective ni le sarcasme. Au-dessous des saints évêques sculptés au portail des cathédrales, le statuaire faisait grimacer les mauvais prêtres et les moines apostats. La poésie des troubadours se divisait en deux genres : la chanson pour célébrer la bravoure et la beauté, et le sirvente pour flétrir la couardise. Quoi de surprenant si Jacopone céda au génie de son temps; s'il écrivit des satires, s'il y porta toutes les libertés de l'art, s'il y mit le grotesque auprès du sublime?

Les satires de Jacopone ne s'adressent pas aux rois, ni aux seigneurs des villes italiennes; il ne faut donc pas s'attendre à y voir foudroyer les grands crimes du treizieme siècle. Écrites dans le langage du peuple, elles poursuivent d'abord les péchés du grand nombre, les désordres qui ôtent au pauvre le mérite de ses sueurs et de ses larmes. De là les images hardies et quelquefois repoussantes, sous lesquelles le poëte met en scène l'A-

varice, la Luxure, l'Orgueil, afin de les livrer à l'horreur et à la risée de la multitude. Tantôt, comme les fossoyeurs de Shakspeare, il ramasse la tête d'un mort pour lui demander des nouvelles de ces yeux qui jetaient tant de flammes, de cette langue plus tranchante que l'épée. Tantôt il traduit le pécheur devant le tribunal du souverain Juge, et donne la parole au démon. « Seigneur, dit Satan, tu créas cet homme selon ton « bon plaisir, tu lui prêtas le discernement et la « grâce; cependant il ne garda jamais un de tes « commandements. Il est juste qu'il soit récompensé par celui qu'il a servi. — Il savait certes « ce qu'il faisait, quand il exigeait l'usure, quand il « donnait fausse mesure au pauvre. A ma cour il « aura tel payement que de raison. — S'il voyait « quelque assemblée de dames et de damoiseaux, « il y courait avec ses instruments et ses chansons « nouvelles : c'est ainsi qu'il séduisait les jeunes « gens. A ma cour j'ai des pages qui lui enseigneront à chanter. » Aux accusations de Satan, l'ange gardien ajoute son témoignage ; la sentence est prononcée. Les démons enlèvent le coupable; d'une grande chaîne ils l'ont étroitement lié, ils l'emmènent durement en enfer. « Venez, crie l'es-

« corte armée de fourches, venez au-devant du « damné. » Tout le peuple infernal se rassemble, et le pécheur est mis au feu (1).

Les femmes, qui ont inspiré tant de poëtes, devaient échauffer aussi la verve des satiriques. Mais le pénitent, le mondain converti par la mort d'une épouse chrétienne, ne pouvàit porter dans un tel sujet ni la licence de Juvénal, ni la gaieté des fabliaux. Sans doute il sait que, selon l'expression d'un contemporain, il n'y a pas d'artiste qui emploie plus d'engins, d'outils et d'industrie pour l'exercice de son art, que les femmes d'Italie pour le soin de leurs personnes (2). Il n'épargne aucun des artifices dont les Italiennes de son siècle usaient pour relever leur stature, pour rendre à leur teint la blancheur et l'éclat. Si leurs mains délicates ne

---

(1) Jacopone, IV, 10 :

> Quando t' alegri, o huomo, di altura,
> Va, poni mente a la sepoltura.

Ibid., 12 :

> O signor Christo pietoso,
> Deh perdona il mio peccato.

(2) Benvenuto d'Imola, *Comment. ad cant.* 23, *Purgatorii :* « Nam nulli artifices in mundo habent tam varia organa et diversa instrumenta; et subtilia argumenta pro artificio suæ artis, sicut mulieres florentinæ pro cultu suæ personæ.

peuvent manier la lance, il est des paroles acérées qui perceraient toutes les cuirasses. Mais ce qui touche surtout Jacopone, c'est le péril des âmes sollicitées par ces belles et dangereuses créatures. « O femmes! considérez les mortelles blessu-
« res que vous faites: dans vos regards vous portez
« la puissance du basilic. — Le serpent basilic tue
« l'homme, rien qu'en le regardant. Son œil em-
« poisonné fait mourir le corps. Le vôtre, plus
« cruel, fait périr les âmes; il les dérobe au Christ,
« leur doux Seigneur, qui les acheta bien cher. —
« Le basilic se cache, il ne se fait pas voir; quand
« il reste sans regarder, il ne cause point de mal.
« Vos déportements sont pires que les siens, et vos
« perfides œillades vont chercher des victimes....
« — Tu dis que tu te pares pour ton seigneur
« mari; mais ta pensée te trompe, car tu ne ga-
« gnes point son amour. Que tu regardes seule-
« ment quelque sot, et ton mari a le soupçon dans
« le cœur. — Puis tu te plains s'il te frappe, s'il te
« garde avec jalousie, s'il veut savoir les lieux que
« tu hantes, et en quelle compagnie; s'il te tend
« des embûches et te tient pour coupable!... — Il
« lui viendra une telle tristesse, qu'elle lui dessé-
« chera toutes les veines : il te traînera dans une
« chambre d'où le voisinage ne puisse t'entendre, et

« là tu trouveras la mort. » N'accusons pas le poëte d'exagération, et rappelons-nous que nous sommes au siècle de Françoise de Rimini (1).

Si Jacopone jugea sévèrement la société, nous savons qu'il ne flatta pas l'Église. Quand ce déserteur du monde vint à découvrir dans le cloître plusieurs des vices qu'il avait cru fuir, son espérance trahie lui arracha des cris vengeurs. Sa muse irritée prit la férule des Pères du désert, et s'en alla de cellule en cellule châtier les dérèglements des religieux. Un jour, elle arrête au passage l'âme d'une nonne qui vient de mourir en odeur de sainteté. Cette âme a vécu cinquante ans dans la virginité, dans le silence, dans le jeûne. « Mais je ne fus pas humble, dit-elle : quand « je m'entendais appeler la Sainte, mon cœur « s'enflait d'orgueil, et c'est pourquoi Dieu m'a « réprouvée. » Une autre fois c'est la Pauvreté qui parle. Dieu son père l'envoie visiter toutes les conditions, pour voir si elle y pourra trouver asile. Elle a commencé par les prélats ; mais ceux-ci ne pouvaient soutenir ses regards, et l'ont fait chasser par leurs gens. Elle entendait chez les religieux de grandes psalmodies, mais elle les a trouvés

(1) Jacopone, 1, 6.

couverts de bons manteaux, et nul n'a voulu lui prêter l'oreille. « Mes frères, disait-elle, souve-« nez-vous que vous avez promis au Christ de le « suivre toujours. » Et les Frères ont répondu : « Si tu ne sors au plus vite, on te fera bien voir « qu'autre chose est dire, autre chose faire. » Enfin, la Pauvreté frappe à la porte des religieuses. Mais rien qu'à voir cette figure pâle et maigre, les nonnes se sont signées. — « Dieu vous bénisse, « mes sœurs ! Jadis j'habitai cette maison ; j'y trou-« vai beaucoup d'honneur et de repos. Maintenant « elle me semble toute changée, et je ne recon-« nais ni les meubles ni les visages. » — « Que veut « cette odieuse vieille ? » s'écrient les Sœurs ; et le valet du couvent la congédie à coups de bâton. Cette ironie, qui en d'autres temps est devenue le langage de l'impiété, convenait à une époque où la vie spirituelle menaçait de périr étouffée sous les richesses, comme le bon grain sous les épines. Saint Bernard ne pouvait croire que les Pères eussent toléré toutes les superfluités qu'il voyait chez les moines de son siècle, tant d'intempérance dans le manger et le boire, tant de mollesse dans les lits et les vêtements, tant de magnificence dans les montures et les constructions. Saint Pierre Damien portait ses coups plus haut, et ne

craignait pas d'armer son zèle d'un trait satirique, quand il accusait le luxe des prélats, leurs tables où des pyramides de viandes exhalaient toutes les épices de l'Orient, les vins de mille sortes petillant dans des coupes de cristal, les lits plus riches que les autels, et les murailles ensevelies sous des tapisseries comme des morts sous leurs linceuls (1).

Pendant que le spectacle de ces maux animait le courage des grands réformateurs, d'autres âmes moins fortes, mais non moins pures, n'y trouvaient qu'un sujet d'épouvante, et pensaient reconnaître dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite comme un signe de la fin des temps. Voilà pourquoi le moyen âge aima les peintures de l'Apocalypse, et surtout cette terrible histoire de l'Antechrist qu'on trouve encore au quinzième

---

(1) Jacopone, IV, 36; I, 9.

Cf. saint Bernard, *Ad Guglielmum abbatem.* Saint Pierre Damien, *Opusc.* 31, cap. 6; apud Muratori, *Antiquit. italic.*, t. II, p. 310 : « Ditari cupiunt, ut turritæ dapibus lances indica pigmenta redoleant, ut in crystallinis vasculis adulterata mille vina flavescant, ut quocumque veniunt, præsto cubiculum operosis et mirabiliter textis cortinarum phaleris induant, sicque parietes domus ab oculis intuentium tanquam sepeliendum cadaver involvunt. »

siècle, tracée d'une touche si fière par Luca Signorelli sur les murs de la cathédrale d'Orvieto. Le visage de l'Antechrist y rappelle, par une effrayante ressemblance, la face adorable du Sauveur, en même temps qu'il respire toutes les passions de l'enfer. A ses pieds sont entassées les richesses de la terre qu'il distribue à ses adorateurs, et, au seuil du temple, des bourreaux tranchent la tête aux deux prophètes. Mais déjà dans les airs plane l'ange armé du glaive qui va précipiter l'imposteur, au moment où il tentera de s'enlever au ciel. Ces images n'ont rien de plus hardi que le poëme dans lequel Jacopone de Todi voulut peindre d'un seul trait toutes les erreurs de son temps, et qu'il intitula *le Combat de l'Antechrist.* « C'est « maintenant l'heure de savoir qui aura du cou- « rage : la tribulation prédite approche ; de tous « côtés je la vois éclater comme la foudre. La lune « s'est obscurcie, et le soleil voilé de ténèbres : je « vois tomber les étoiles du ciel. L'antique serpent « semble déchaîné ; je vois à sa suite le monde « entier : il a bu les eaux de toute la terre, il « pense engloutir le fleuve du Jourdain, et dévo- « rer le peuple du Christ. — Le soleil, c'est le « Christ qui ne fait plus de signes pour fortifier « ses serviteurs. Nous ne voyons plus de miracle

« qui soutienne la fidélité du peuple : les mauvais « en font un sujet de doute; ils nous insultent « méchamment, et les raisonnements vrais ne peu- « vent les entraîner. — La lune aussi s'est faite « obscure, elle qui autrefois éclairait le monde « dans la nuit; elle qui fut notre guide s'est tour- « née en ténèbres. C'est le corps du clergé qui se « fourvoie, et qui a pris le mauvais chemin. O sei- « gneur Dieu, qui pourra échapper? — Les étoiles « tombées du ciel représentent le corps des reli- « gieux. Beaucoup ont quitté la route pour se jeter « dans des voies périlleuses. Les eaux du déluge « sont montées, elles ont couvert les montagnes et « submergé toutes choses. Dieu, soyez en aide, « soyez en aide à ceux qui nagent!... — Homme, « mets-toi sous les armes, car l'heure est venue : « fais en sorte d'échapper à cette mort. On n'en « vit jamais de si cruelle, jamais on n'en verra de « si terrible. Les saints en furent dans l'épou- « vante : bien insensé me semble qui ne la craint « pas (1). »

Mais la satire de Jacopone est en même temps une prédication populaire : elle rappelle les har-

(1) Jacopone, IV, 14.

diesses des orateurs contemporains, accoutumés à déchaîner le ridicule, à réjouir la foule, s'il le faut, pour la convertir. L'insensé de Todi, qui autrefois entraînait à sa suite les enfants et les désœuvrés, afin de les instruire par ses paraboles, continuait maintenant d'évangéliser le peuple par ses vers. Les chants des anges avaient annoncé le Christ aux bergers : comment la poésie chrétienne aurait-elle dédaigné les pauvres? Aussi l'Église, à côté de sa liturgie solennelle, avait fait place aux cantiques familiers : elle tolérait le chant des épîtres farcies et la représentation des mystères. Toutefois ces drames religieux, qui faisaient la joie du peuple de ce côté des monts, semblent avoir pénétré plus tard en Italie. Si l'on trouve les mystères représentés au treizième siècle à Padoue, à Florence, dans le Frioul (1), rien ne prouve encore que la poésie s'y joignît à la mise en scène. Je crois découvrir dans les écrits de Jacopone les premiers essais du drame populaire en langue italienne. On y remarque, en effet, une suite de poëmes pour les principales fêtes de l'année : pour la Nativité, la Passion, la Résurrection, la Pente-

(1) Muratori, *Antiquit. ital.*, t. II, dissertat. 29. *De spectaculis et ludis publicis medii ævi.*

côte, l'Assomption; pour les anniversaires de saint François, de sainte Claire, de saint Fortunat, patron de Todi. Mais souvent le génie du poëte ne peut se contenir dans le récit de l'action; il faut qu'il y assiste, qu'il voie les personnages, qu'il les fasse voir, et que, s'effaçant derrière eux, il laisse l'auditoire ravi d'avoir entendu le Christ lui-même, les anges et les saints. Je distingue plusieurs pièces dont les rôles et les dialogues semblent distribués pour une récitation publique: c'est le Sauveur et les deux disciples d'Emmaüs; ce sont les apôtres recevant l'Esprit-Saint et se partageant le monde (1). C'est surtout un petit drame de la Compassion de la Sainte Vierge, où je retrouve toute l'inspiration du *Stabat Mater*.

LE MESSAGER, LA VIERGE, LA FOULE, LE CHRIST.

LE MESSAGER. « Dame du paradis, ils ont pris « ton fils, le Christ bienheureux; accours, et vois: « je crois qu'ils le tuent, tant ils l'ont flagellé (2).

LA VIERGE. « Comment cela peut-il être, qu'un

---

(1) Jacopone, lib. III, 2, 3, 8, 9, 10, 13, 15, 21, 23, 25, 26, 27, 16, 18.

(2) Jacopone, lib. III, 12.

« homme ait mis la main sur lui? car il ne fit ja-
« mais aucun mal, le Christ, mon espérance...

LE MESSAGER. « O dame, hâte-toi, et viens à son « aide! Ils ont craché au visage de ton fils, et la « foule l'entraîne d'un lieu à l'autre: chez Pilate « ils l'ont mené.

LA VIERGE. « O Pilate, ne fais point tourmenter « mon fils! car je puis te montrer comme on l'ac- « cuse à tort...

LA FOULE. « Crucifiez-le! crucifiez-le! L'homme « qui se fait roi désobéit au sénat.

LE MESSAGER. « Madame, voici la croix que le « peuple amène, et sur laquelle la vraie lumière « doit être élevée.

LA VIERGE. « O croix, que vas-tu faire? Tu m'ô- « teras mon fils! Et que lui reprocheras-tu, puis- « que en lui le péché n'est pas?...

LE MESSAGER. « Madame, voici qu'on lui saisit « la main, et que sur la croix ils l'ont étendue; « ils la fendent d'un gros clou, tant ils ont en- « foncé le fer. Maintenant, c'est l'autre main qu'ils « prennent; ils l'étendent sur la croix, et la dou- « leur s'embrase à mesure qu'elle se multiplie. « Madame, le moment est venu de percer les « pieds; on les cloue au bois, et, par le poids « qu'ils supportent, ils ont rompu tout le corps.

LA VIERGE. « Et moi, je commencerai le chant « funèbre. O fils qui fus ma joie! Qui a tué mon « fils?... Ils auraient mieux fait de m'arracher le « cœur....

LE CHRIST. « Femme, pourquoi te plains-tu? Je « veux que tu survives, que tu me sois en aide aux « compagnons que je me suis donnés sur la terre.

LA VIERGE. « Mon fils, ne parle point de la sorte. « Avec toi je veux mourir; je veux monter sur la « croix, et mourir à ton côté. Ainsi le fils et la « mère auront la même sépulture, puisque le même « malheur jette dans le même abîme la mère et le « fils.

LE CHRIST. « Femme, je remets dans tes mains « mon cœur affligé. Jean, mon bien-aimé, sera « nommé ton fils. Jean, ma mère est à toi, reçois-« la charitablement; prends pitié d'elle, car son « cœur est percé.

LA VIERGE. « Mon fils, l'âme s'est échappée de « tes lèvres... O mon fils innocent, ô mon fils « resplendissant, qui es allé éclairer un autre « monde, comme je te vois obscurci!... O mon « fils blanc et blond, mon fils au doux visage, « ah! par quelle raison le monde a-t-il voulu ton « opprobre et ta mort? Fils aimable et cher, fils « de la femme désolée, ah! que ce peuple t'a traité

« méchamment! Et toi, Jean, mon nouveau fils, « ton frère est mort. Ah! j'ai senti la pointe du « glaive qui me fut prophétisé !... »

Supposez cette scène représentée le vendredi saint, sous le portique d'une église, par des paysans italiens, les plus passionnés des hommes, et vous avez les commencements de la tragédie chrétienne. Jamais la douleur ne jeta des cris plus déchirants que ceux-ci; et jamais non plus la joie n'eut des accents plus aimables que les noëls de Jacopone, soit qu'il mène les bergers à la crèche, soit qu'il conduise aux pieds de la Vierge une troupe de pieux fidèles qui la supplient de leur prêter un moment l'enfant divin. Il faut lire dans leur langue ces chants, dont on ne peut traduire ni la mélodie musicale, ni la grâce enfantine. On voit le théologien, le censeur de l'Église et du monde, se faire petit avec les petits, s'occuper de leurs plaisirs, et trouver des cantiques d'une simplicité et d'une douceur incomparables pour réjouir la bonne fileuse au berceau de son nouveau-né, ou pour élever à Dieu l'âme du pâtre perdu dans la montagne. Comme il est de toutes leurs fêtes, il connaît aussi leurs devoirs et leurs peines. C'est pour eux qu'il résume en soixante-six couplets une série de pro-

verbes qui sont la philosophie du peuple : « A qui « la vie est douce, la mort est douloureuse. — « Sache de la poussière tirer la pierre précieuse, « de l'homme sans grâce une gracieuse parole, « du fou la sagesse, et de l'épine la rose. Se- « cours ton ennemi quand tu le trouves en pé- « ril. Si la souris peut délivrer le lion, si le mou- « cheron peut précipiter le taureau, je te donne « ce conseil de ne mépriser personne. — Quand « tu peux être humble, ne te montre pas fort (1). »

Mais j'honore surtout ce poëte des pauvres lorsqu'il célèbre la pauvreté. Le peuple n'a jamais eu de plus grands serviteurs que les hommes qui lui apprirent à bénir sa destinée, qui rendirent la bêche légère sur l'épaule du laboureur, et firent rayonner l'espérance dans la cabane du tisserand. Plus d'une fois sans doute, au coucher du soleil, quand les bonnes gens de Todi revenaient du travail des champs et serpentaient le long de la colline, les hommes aiguillonnant leurs bœufs, les femmes portant sur le dos leurs enfants basanés, derrière eux quelques religieux franciscains, les pieds tout couverts de poussière, on les entendit chanter la chanson de Ja-

(1) Jacopone, lib. II, 32.

copone qui se mêlait aux tintements de l'Angelus : « Doux amour de pauvreté, combien faut-« il que nous t'aimions ! — Pauvreté, ma pau-« vrette, l'Humilité est ta sœur; il te suffit d'une « écuelle et pour boire et pour manger (1). — « Pauvreté ne veut que ceci : du pain, de l'eau, « et un peu d'herbes. Si quelque hôte lui vient, « elle y ajoute un grain de sel. — Pauvreté che-« mine sans crainte ; elle n'a pas d'ennemis : elle « n'a pas peur que les larrons la détroussent. — « Pauvreté frappe à la porte des gens; elle n'a « ni bourse ni besace ; elle ne porte rien avec elle, « si ce n'est son pain... — Pauvreté meurt en paix; « elle ne fait pas de testament; on n'entend point « parents et parentes se disputer son héritage. « — Pauvreté, pauvrette, mais citoyenne du

---

(1) Jacopone, lib. II, 4 :

Dolce amor di povertade,
Quanto ti degiamo amare!
Povertade poverella,
Umiltade è tua sorella;
Ben ti basta la scodella,
E al bere e al mangiare.

Cette pièce et quelques autres compositions de Jacopone ont été publiées par M. Chavin de Malan, à la suite de son *Histoire de saint François d'Assise.*

« ciel, nulle chose de la terre ne peut réveil-
« ler tes désirs... — Pauvreté, grande monarchie,
« tu as le monde en ton pouvoir, car tu possèdes
« le souverain domaine de tous les biens que tu
« méprises. — Pauvreté, science profonde; en mé-
« prisant les richesses, autant la volonté s'humi-
« lie, autant elle s'élève à la liberté... — Pauvreté
« gracieuse, toujours en abondance et en joie!
« qui peut dire que ce soit chose injuste d'aimer
« toujours la pauvreté? »

Nous savons que cette pauvreté glorifiée, donnée en spectacle au moyen âge par saint François et ses disciples, n'a pas eu les louanges des modernes. On accuse l'Église d'avoir réhabilité, non la pauvreté même, mais la mendicité, mais l'aumône, qui humilie le pauvre, qui l'oblige et le constitue redevable. On reproche à la société chrétienne d'avoir inventé la charité pour se dispenser de la justice. Mais pour nous, la mendicité et l'aumône sont deux conditions inséparables de toute la destinée humaine. Nous croyons que la Providence, avant l'Église, a pris soin d'obliger l'homme à l'homme et les générations aux générations par un enchaînement de bienfaits dont on ne s'acquitte pas, et qu'elle a su mettre les plus fiers dans la nécessité de demander la

charité et de la recevoir. D'un côté, il n'est pas d'homme si libre qui ne soit redevable au moins à son père, à sa patrie; qui ne soit pauvre des biens de la terre ou des biens de l'intelligence, qui ne les attende d'autrui. Quel savant ne s'est assis aux pieds d'autres plus savants que lui, et ne leur a mendié des lumières? Les heureux mendient des plaisirs, et les affligés qui viennent pleurer auprès de vous mendient une de vos larmes. Au milieu de cette mendicité universelle des hommes, saint François se fit mendiant comme eux pour les servir; car les malheureux ne se laissent volontiers servir que par leurs pareils. D'un autre côté, l'aumône que les disciples de saint François reçoivent, celle que le Christianisme prêche et bénit, n'est point l'encouragement de l'oisiveté. L'aumône est la rétribution des services qui n'ont pas de salaire. Les grands services sociaux, ceux dont une nation ne se passe jamais, ne peuvent ni s'acheter, ni se vendre, ni se tarifer à prix d'argent. La société paye la denrée du marchand, mais elle ne paye ni le sacrifice du prêtre, ni la justice du juge, ni le sang du soldat. Seulement, elle leur donne le pain pour qu'ils continuent de vivre et de servir, mais elle le leur mesure avec une parcimonie honorable, précisé-

ment pour qu'il soit manifeste qu'elle n'a pas prétendu les payer. De même l'ouvrier valide qui donne son travail, reçoit le salaire; mais le pauvre qui souffre, qui mérite, qui, dans l'Église, représente et continue le Christ, le pauvre reçoit l'aumône. Voilà pourquoi les grands ordres religieux du moyen âge, les plus savants, les plus actifs, firent profession de recevoir l'aumône publiquement, la rendant ainsi à jamais respectable; car qui pouvait dire désormais que la société humiliât le pauvre, quand elle rétribuait ses mérites du même prix que l'enseignement de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin?

Les intentions de Jacopone ne furent pas trompées. Pendant que tant de poëtes attendirent vainement dans leur tombeau la gloire qu'ils s'étaient promise, l'humble popularité que cherchait le pénitent de Todi ne manqua point à ses vers. J'en juge par les nombreux manuscrits disséminés en Italie, en France, en Espagne, et par les huit éditions publiées du seizième au dix-septième siècle (1). En même temps que les reliques du

(1) Wadding (*Script. ord. Minor.*, p. 366) cite plusieurs ma-

Bienheureux étaient portées sur les autels, la piété publique s'attachait aux restes de sa pensée. Ses poésies furent commentées d'abord par le Calabrois Modio, l'un des compagnons de saint Philippe de Néri; ensuite par Tresatti de Lugnano, théologien de l'Ordre de Saint-François. Traduites en langue castillane, elles animèrent l'ardeur des milices franciscaines qui allaient porter l'Évangile et chercher le martyre sous le ciel de l'Amérique méridionale, encore plus homicide que ses peu-

---

nuscrits de Jacopone conservés dans les bibliothèques de Rome, d'Assise et de Séville. On y peut joindre deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, le premier, sous le n° 8146, petit in-8° d'une excellente écriture, ayant appartenu au grand sculpteur Luca della Robbia; le second, sous le n° 7783, in-8° d'un plus grand format, et d'une écriture moins belle.

L'édition princeps, imprimée par Bonaccorsi, parut à Florence le 28 septembre 1490. Voici les autres éditions indiquées par Wadding :

Florence, Bonaccorsi, 1540; Rome, Salviani, 1558; Naples, Lazaro Scorrigia, 1615; Venise, 1514; *Ibid.*, 1556; *Ibid.*, Misserini, 1617. Wadding cite encore une édition de Bologne, dont il ne donne pas la date. Une partie des poésies de Jacopone a paru à la suite de la *Théologie mystique* de saint Bonaventure, publiée par Tempesti, Lucques, 1746. L'Académie *della Crusca* a mis les poésies de Jacopone au nombre des *testi di lingua*.

ples (1). Mais, en comparant les éditions, en les rapprochant des manuscrits, on trouve une différence singulière dans le nombre des pièces qu'on y compte. Le recueil de Jacopone a subi des interpolations nombreuses; les copistes y ont introduit plusieurs cantiques du Franciscain Ugo della Panciera (2), et peut-être d'autres poëmes dont nous ne connaissons pas les auteurs. Ce fut le sort des livres vraiment populaires au moyen âge, qu'on se servît de leurs pages pour conserver des compositions moins sûres de vivre; à peu

(1) Wadding, *ibid.* La traduction espagnole parut à Lisbonne en 1576.

(2) Le manuscrit 8146 de la Bibliothèque nationale contient quatre-vingt-dix poëmes; le manuscrit 7783 en renferme cent quinze; l'édition princeps en a cent deux; celle de Venise (1617), à laquelle je me suis attaché, n'en compte pas moins de deux cent onze. Dans ce nombre sont deux cantiques attribués par saint Bernardin de Sienne à saint François :

Amor de caritate.
In foco l' amor mi mise.

Wadding cite un manuscrit de la bibliothèque Chigi (cod. 577) qui contient, avec des poésies de Jacopone, celles de Ugo de Prato, surnommé della Panciera, missionnaire en Tartarie vers 1307, et mort vers 1330.

près comme on abritait dans une église les fragments de sculpture profane qu'on voulait sauver.

Il est vrai que le retour de fortune qui menace toutes les renommées d'ici-bas a fait depuis longtemps oublier Jacopone, comme tant d'écrivains, tant de peintres du même siècle. Nous aurions voulu tirer de l'ombre la figure de ce poëte, qui se détache si bien de la foule, qu'il faut aller chercher sous des haillons et dans un cachot; de ce poëte tout brûlant d'amour de Dieu et de passions politiques, humble et téméraire, savant et capricieux; capable de tous les ravissements quand il contemple, de tous les emportements quand il châtie; et lorsqu'il écrit pour le peuple, descendant à des trivialités incroyables, au milieu desquelles il trouve tout à coup le sublime et la grâce. Nous n'avons pas méconnu ses défauts: il a le génie, il n'a pas le goût, le goût, cette pudeur de l'imagination qui ne supporte pas les excès. Il aime, au contraire, les images repoussantes; et lorsque, par exemple, en expiation de ses péchés, il veut demander à Dieu tous les maux de cette vie, il se plaît à dresser un dénombrement de maladies dont les noms seuls font horreur. Mais tournez quelques feuillets, et vous verrez dans un de ses chants mystiques les Ver-

tus descendre au-devant de lui toutes radieuses de beauté, sur une échelle de fleurs et de lumière. Ces contrastes me rappellent le grand peintre Orcagna et son Triomphe de la Mort. On y voit trois cadavres à trois degrés divers de décomposition, des estropiés, des lépreux qui voudraient mourir, des démons grimaçants. Quoi de plus trivial? Mais en même temps quoi de plus pathétique et de plus gracieux que le groupe des jeunes gens et des jeunes femmes devisant d'amour au son du luth, dans l'oubli de la mort qui va les moissonner, tandis que les solitaires l'attendent paisiblement sur leur montagne, occupés, l'un à lire la Bible, l'autre à tirer le lait de ses chèvres? A vrai dire, le poëte et le peintre ont bien le caractère de leur temps, de cette époque plus douée d'inspiration que de mesure, plus prompte à concevoir les grandes pensées que persévérante à les soutenir, qui commença tant de monuments et en acheva si peu, qui poussa si vigoureusement la réforme chrétienne, et qui laissa subsister tant de désordres, capable de tout en un mot, hormis de cette médiocrité sans gloire dont se contentent volontiers les siècles faibles.

Il est temps de rendre à Jacopone sa place au berceau de la poésie italienne. Quand il parut,

toute l'Italie retentissait de ce concert poétique dont les préludes avaient salué l'aurore du treizième siècle : les chants venus de Sicile avaient éveillé en Toscane un écho qui ne devait plus se taire. Cependant les Siciliens et les Toscans ne faisaient guère que répéter les Provençaux. Sans doute ils s'étaient approprié tout l'art des troubadours, toute l'harmonie de leurs chansons, toutes les formes du sonnet, de la tençon et du sirvente. Mais le fléau de cette poésie, c'est le lieu commun, ce sont les fleurs, le printemps, les dames célébrées sur la foi d'autrui, et l'amour chanté par ceux qui n'aimèrent pas. Les imaginations réduites à vivre d'emprunt, recouraient aux souvenirs de la mythologie; et le fils de Vénus, avec son arc et ses flèches, venait au secours des poëtes épuisés. Jacopone, au contraire, a l'horreur du lieu commun. Il n'imite rien, si ce n'est peut-être les cantiques de saint François et des premiers Franciscains : encore les surpasse-t-il de beaucoup par le nombre et la variété de ses compositions. Il ne puise plus aux fontaines profanées du vieux Parnasse, mais à la source des larmes, mais à la veine intarissable de la douleur et du repentir. Pour lui, l'art des vers n'est plus un jeu, mais un devoir. L'impétuosité de ses senti-

ments passe tout entière dans son style, et lui donne l'essor. Avant Jacopone, on voyait bien, pour ainsi dire, pousser les ailes de la poésie italienne; mais elle attend jusqu'à lui pour les déployer.

Si Jacopone laissa bien loin derrière lui ses devanciers, il eut le second mérite d'ouvrir la voie au plus grand de ses successeurs. On rapporte que Dante connut le poëte de Todi, qu'il l'aima, et qu'envoyé en ambassade auprès de Philippe le Bel, il lui récita des vers de ce religieux, dont la verve tenait en échec la politique de Boniface VIII. Quoi qu'il en soit, Dante, au moment de prendre la parole, non devant un roi, mais devant l'auditoire immense que les siècles lui ont donné, trouvait assurément les esprits préparés par celui qui le précéda comme poëte théologique, comme poëte satirique, comme poëte populaire.

Comme poëte théologique, Jacopone osa, le premier des modernes, demander à la métaphysique chrétienne, non des vérités seulement pour instruire les hommes, mais des beautés pour les ravir; non plus des leçons, mais des chants. Au premier abord, rien ne paraît plus téméraire. Il semble qu'introduire un principe scientifique dans la poésie, ce soit y jeter un souffle glacé. La science

reste froide, en effet, tant qu'elle demeure en présence du connu. Mais, tôt ou tard, il faut bien qu'elle arrive à l'inconnu, à des mystères qui la tourmentent, et qui par conséquent l'échauffent. En remontant le cours des vérités secondaires, elle s'achemine vers la source première du vrai, où est aussi la source du beau. Jacopone connaît ces chemins, il a exploré les abimes et les hauteurs de l'infini. Soit qu'il nous donne tout le spectacle de la damnation dans une âme coupable, soit qu'il décrive les cieux mystiques, et qu'il les traverse pour aller s'anéantir devant l'Incréé, que fait-il, sinon de frayer à Dante les routes de l'enfer et du ciel? Il a touché d'avance aux grands problèmes religieux que son successeur soulève à chaque pas, et qu'on lui reproche injustement, comme si ce n'était pas un effort de génie d'avoir construit ce paradis tout spirituel, dont la première béatitude est de connaître, et la seconde d'aimer.

Comme satirique, Jacopone exerce avant Dante la censure de son temps et de son pays. Tous deux désabusés des joies humaines, tous deux persécutés, condamnés à manger le pain d'autrui, ils virent sans illusion, l'un du fond de son cachot, l'autre de son exil, le mal d'un siècle qui ouvrait la décadence du moyen âge. Ils en virent

tout le mal, et trop peu le bien; ils crurent à sa ruine, et tous deux, comme ce Juif de Jérusalem, allèrent, sur les remparts croulants de la société, crier : «Malheur à la ville! malheur au temple! » Jacopone fait plus, et, par un exemple quelquefois répréhensible, il favorise des libertés que Dante ne se refusera pas. Après tout, le vieil Alighieri aima l'Église comme il aima sa patrie, avec sévérité, mais avec passion. S'il eut des paroles dures, des paroles injustes pour plusieurs papes, sans cesser de vénérer en eux la puissance des clefs, quelles injures n'eut-il pas pour Florence? Et cependant qui pourrait dire qu'il n'aimait pas sa patrie, quand tout son désir était de s'en faire rouvrir les portes, et, comme il le dit, d'aller finir ses jours « dans le beau bercail où il dormit petit agneau? »

Enfin, comme poëte populaire, nous avons entendu Jacopone chanter dans le dialecte des paysans de l'Ombrie. De là l'inégalité prodigieuse de son style, où il porte tour à tour les inspirations de la Bible, les formules de l'école, quelquefois la délicatesse des troubadours, mais bien plus souvent la grossièreté des chevriers et des bûcherons. Mais de là aussi ces nouveautés de langage, ces alliances de mots, ces figures que n'aurait

jamais trouvées le poëte d'une société plus polie et moins naïve. On chemine, pour ainsi dire, à travers ses poésies, comme à travers les belles montagnes qu'il habita; on y foule des herbes épineuses, mais qui, en se brisant sous le pied, exhalent un parfum inconnu aux gens de la plaine. Dante est bien plus engagé que Jacopone dans le commerce des lettrés : il répudie les dialectes provinciaux, pour s'attacher à ce qu'il appelle l'idiome des cours. Toutefois, quand il s'agit de composer son style, ne croyez pas qu'il se contente de ce vocabulaire affadi que les rimeurs du temps se passaient de main en main. Lui aussi va chercher le langage poétique à sa véritable origine, c'est-à-dire dans le peuple; il ramasse les fortes expressions, les rudes métaphores que le moissonneur a laissées tomber sur le sillon, et le pèlerin sur le bord de la route. Il n'hésite pas, j'oserai même dire pas assez, à recueillir le terme trivial, dont il aime la saveur amère et sauvage. C'est ainsi qu'il se fait sa langue, et qu'il fixe en même temps celle de son pays. Car voici en quoi Dante me semble principalement redevable au poëte franciscain. Nourri dans les écoles, et pénétré de la lecture des classiques, non de Virgile seulement, mais d'Ovide, de Lucain, de Stace,

Dante fut tenté d'écrire en latin, et composa d'abord en hexamètres le début de l'Enfer. Mais quand il considérait la vanité, l'avarice des lettrés contemporains, il s'indignait de veiller et de pâlir pour le plaisir de ces esprits dégénérés. Dans ses perplexités, il eut sous les yeux l'exemple de Jacopone; il vit que la foi n'enseignait pas de mystères si purs, ni la philosophie de spéculations si hautes, qui ne pussent descendre dans l'idiome de la multitude. Il brûla donc ses vers latins; et, bientôt après, les forgerons et les muletiers chantaient les stances de la *Divine Comédie,* en même temps que les docteurs montaient en chaire pour l'expliquer. C'est que Dante, comme nous l'avons déjà dit, venait de fixer la langue italienne. En effet, les langues sans grands ouvrages sont comme des villes sans monuments. Celles-ci se déplacent aisément, elles passent d'un bord du fleuve à l'autre, et de la colline à la vallée. Mais si une grande basilique, un palais communal s'élève au centre de la cité, le puissant édifice retient, pour ainsi dire, les maisons qui s'appuient contre ses murs, et les habitants qui aiment l'ombre de ses tours. De même un monument littéraire retient, pour ainsi dire, autour de lui la langue dont il est le modèle, et la postérité ne s'en écarte pas

facilement. La langue italienne était vivante : le poëme de Dante la fit immortelle.

Si, en finissant, je m'arrête avec complaisance au glorieux poëte dont Jacopone fut le précurseur, c'est que Dante tient de plus près qu'on ne pense à l'école religieuse et littéraire des disciples de saint François. Non qu'il faille le compter, comme on l'a fait trop naïvement, au nombre des écrivains franciscains. Mais il épuisa toutes les richesses de son génie pour célébrer le Pénitent d'Assise ; mais c'est aux leçons de saint Bonaventure qu'il déroba les plus pures clartés de sa théologie mystique ; mais surtout quand mourut ce grand homme, tout chargé de l'admiration et de l'ingratitude de ses contemporains, il voulut être enseveli avec l'habit du tiers ordre, et dans l'église de Saint-François. Durant les orages de sa vie, il avait beaucoup péché ; mais il pensa chrétiennement que le jugement de Dieu lui serait plus doux, s'il s'y présentait sous les livrées de l'humilité, et que la foudre, qui n'épargne pas les lauriers du poëte, respecterait le vêtement du pauvre.

CHAPITRE VI.

Sainte-Croix de Florence.

Il semble qu'au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire aux premières années du quatorzième siècle, les arts de la parole et ceux du dessin, que nous avons vus grandir ensemble, étaient en âge de se séparer. Cependant l'inspiration jaillissait encore avec trop d'abondance chez les hommes de ce temps, pour qu'ils ne cherchassent pas à l'exprimer par tous les moyens à la fois, et à compléter l'une par l'autre l'illusion du pinceau et la puissance des vers. Dante ne s'était pas contenté de concevoir l'architecture de ses trois mondes, d'y tailler comme dans le roc vif, d'y peindre les figures qui nous saisissent de terreur et de pitié. Ce poëte incomparable dessinait avec grâce; on lui attribue la première idée des peintures que Giotto exécuta à Sainte-Claire de Naples. D'un autre côté, les peintres n'avaient pas encore honte d'expliquer par des inscriptions le sujet de leurs tableaux, moins jaloux d'étonner les ignorants que

de les instruire. C'était la coutume de Cimabuë : Buffalmacco l'imita. Chargé de peindre *la Création* au Campo Santo de Pise, il avait représenté Dieu le Père tenant dans ses mains le ciel tout peuplé d'anges, des sphères, des planètes, et la terre au milieu. Aux deux côtés il avait placé saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, c'est-à-dire les deux plus grands interprètes de l'Œuvre divine ; et, comme s'il n'eût pas réussi à faire passer toute sa pensée dans cette forte composition, il avait écrit au bas un sonnet pour convier les spectateurs à louer l'Auteur de l'univers :

« Lodate lui che l' ha si ben creato ! »

Les Pisans trouvèrent tant de plaisir à ces vers, que plus tard Orcagna ne dédaigna pas un moyen si facile d'animer son *Triomphe de la Mort.* Lui-même avait composé les paroles rimées qu'il prête à ses groupes d'anges, de solitaires, de mendiants. Au-dessous du tableau, d'autres figures déroulaient de longues devises italiennes et latines, alors admirées, maintenant effacées par le temps et par le vent de la mer (1).

---

(1) Vasari, *Vita di Buffalmacco, vita d'Orcagna.*

Ainsi la poésie ne pouvait se détacher des murailles saintes à l'ombre desquelles elle vécut tant de siècles. L'inspiration qui dictait les chants de Jacopone éleva Sainte-Croix de Florence.

C'était en 1294. Depuis dix ans, Florence avait élargi l'enceinte de ses remparts et bâti le Palais Vieux. Un décret enjoignait à l'architecte Arnolfo de reconstruire la cathédrale « sur un dessin tel, « que l'art et la puissance des hommes ne pussent « rien imaginer de plus grand ni de plus beau. » Il semble que c'était assez pour honorer un peuple d'ouvriers et de marchands. Cependant la république florentine ayant décidé qu'elle recevrait les deux ordres de saint Dominique et de saint François à cause de leur zèle et de leurs bons services, elle avait voulu leur donner une magnifique hospitalité. Tandis que deux dominicains, Fra Ristoro et Fra Sisto, bâtissaient l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, Arnolfo eut ordre d'ériger pour les Franciscains, aux frais de la cité, l'église de Sainte-Croix. Cet artiste, accoutumé à ne rien concevoir que de grand, se souvint toutefois qu'il travaillait pour des pauvres; et puisque son édifice devait porter le nom de la sainte Croix, il voulut lui en donner, non-seulement la forme, mais la sévérité. Il en éleva les trois nefs sur

18.

quatorze piliers et quatorze ogives dignes des plus fières cathédrales, mais il renonça à les charger d'une voûte, et les couvrit d'une charpente qui rappela dans sa nudité l'étable de Bethléem. Le chœur n'eut point la splendeur de nos sanctuaires gothiques; mais à droite et à gauche, sur les bras de la croix, s'ouvrirent de nombreuses chapelles où vint s'abattre un essaim de peintres. Ce fut d'abord l'infatigable Giotto, puis ses disciples Stefano et Taddeo Gaddi; puis Giottino, fils de Stefano, et Angelo, fils de Taddeo; car en ces temps héroïques le pinceau devenait héréditaire comme l'épée. Ils représentèrent dans une longue série de fresques la Croix révélée à sainte Hélène, et portée en triomphe par l'empereur Héraclius; l'histoire de la Vierge, en y rattachant les gracieux récits de l'Évangile de la Sainte Enfance; la légende de sainte Madeleine, pour la consolation des pauvres pécheurs; le martyre des Apôtres, pour l'encouragement de ceux qui allaient prêcher aux Sarrasins et aux Tartares; enfin la vie et les miracles de saint François. Orcagna, le peintre des justices éternelles, était venu clore ces tableaux par la Vision du Jugement dernier. Toutefois, ne pensons point que les artistes de Sainte-Croix aient cru leur œuvre terminée : c'était leur gloire de ne

terminer jamais. Après l'église ils décoraient la sacristie, le réfectoire : Giotto exécuta pour une armoire vingt-six petites compositions d'un prix inestimable. Peu à peu les ouvrages d'art, ne trouvant plus de place dans le saint lieu, vinrent s'entasser dans les galeries et les salles adjacentes ; on y a recueilli des terres cuites de Luca della Robbia, de vieux Christs byzantins, des peintures d'anciens maîtres, depuis Cimabuë jusqu'au Bienheureux Angelico de Fiesole. Sainte-Croix est devenue un musée où le Mendiant d'Assise a réuni plus de chefs-d'œuvre que bien des rois dans leur palais. Il est vrai que les fresques ont cruellement souffert du temps et de la négligence des hommes. Mais s'il ne reste rien des quatre chapelles décorées par Giotto, on conserve de lui un *Couronnement de Notre-Dame*, peint sur bois pour l'autel de la chapelle des Baroncelli, où il repose depuis six cents ans, sans que rien en ait altéré la fraîcheur et l'éclat. C'est encore une peinture du ciel, comme les anciens mosaïstes avaient coutume d'en exécuter pour enrichir l'abside des basiliques. Mais ici on peut mesurer toute la différence des temps. Pendant que les anciens mosaïstes, interprètes d'une tradition immobile et d'un monde vieilli, donnaient ordinairement à leurs personnages l'immobilité de

l'extase et l'impassibilité de la vieillesse, tout vit dans le paradis du maître florentin. L'action du Christ attendri qui couronne sa Mère, entraîne l'assemblée des élus, et lui prête non plus l'unité du même repos, mais l'harmonie du même mouvement. Toutes les figures, même celles des vieillards, sont jeunes, comme l'art qui les conçut, comme le peuple italien du moyen âge, dans la première fleur de sa prospérité et de son génie (1).

Si les siècles ont maltraité Sainte-Croix, il semble qu'ils aient voulu réparer leurs ravages en lui donnant des habitants dignes d'elle. Les Florentins choisirent cette basilique austère et belle pour en faire la sépulture de leurs grands citoyens. Là reposent Machiavel, Michel-Ange, Galilée : je ne nomme pas les autres moins illustres ou plus récents. Dante, que je puis bien citer encore une fois dans un sujet qui le touche de si près, poursuivi par les tempêtes publiques, et plus encore par l'orage éternel de son cœur, traversait un jour le diocèse de Luni; et, après avoir cheminé

(1) Vasari, *Vite de' Pittori, Vita di Giotto, di Giottino, di Taddeo e d'Angelo Gaddi, d'Orcagna*, etc. Le Jugement dernier d'Orcagna, à Sainte-Croix, est du nombre des peintures qui ont péri.

longtemps à travers des lieux désolés, il arriva au monastère de Corvo. Or, comme il se tenait silencieux sous une des arcades du cloître, un moine, frappé de la dignité de son attitude et de la tristesse de son visage, lui demanda ce qu'il cherchait? « La paix, » répondit le poëte. Ainsi tant d'hommes que Florence avait aimés et tourmentés, honorés et flétris, ne trouvèrent la paix que sous le toit de saint François.

Plusieurs peuples chrétiens ont eu l'inspiration de réunir leurs grands hommes dans un même lieu de repos. Pise se glorifiait de son Campo Santo. Venise avait ses églises des saints Jean et Paul et de sainte Marie la Glorieuse. La France portait ses rois à Saint-Denis; l'Angleterre a rassemblé à Westminster ses hommes d'État et ses poëtes. Mais Sainte-Croix me paraît bien supérieure au Panthéon trop vanté de l'Angleterre. Sans doute, à Sainte-Croix comme partout, la sculpture moderne a souvent déshonoré les tombes chrétiennes par le paganisme de ses allégories. Cependant ces mauvais ouvrages disparaissent au pied des piliers superbes qui les dominent, au fond des chapelles qui les cachent. Dieu reste maître du lieu saint; une pensée antique de foi, d'humilité, de pénitence, remplit tout l'édifice,

et couvre comme d'un manteau la décadence des générations nouvelles. Westminster eut aussi ses jours de splendeur, quand cette basilique nationale s'éleva sur le tombeau de saint Édouard, et qu'autour du saint roi vinrent reposer les plus belliqueux de ses successeurs. Mais après que le protestantisme eut chassé Jésus-Christ de ce temple, il le remplit de morts sans gloire, il vendit aux riches le droit de figurer parmi les grands : il encombra les nefs, il ferma des arcades entières, pour entasser l'un sur l'autre les monuments de sa vanité et de son mauvais goût. Cependant la châsse de saint Édouard est restée mutilée comme aux premiers jours de la réforme, quand les iconoclastes y passèrent, le marteau à la main. Et les tombeaux profanés des Plantagenets, auxquels le voisinage du saint a porté malheur, touchent de pitié le voyageur français, qui ne peut s'empêcher de plaindre ces héroïques ennemis de sa patrie.

CHAPITRE VII.

Les Petites Fleurs de saint François.

Si tout l'effort du mysticisme est de faire que l'homme s'oublie devant Dieu, il ne faut pas s'étonner que l'auteur de l'*Imitation* ait voulu rester ignoré, ni que toute la poésie franciscaine vienne aboutir à une œuvre charmante, mais anonyme : ce sont *les Petites Fleurs de saint François*. Elles ressemblent vraiment aux fleurs, qui ne publient pas le nom de leur jardinier, mais qui annoncent leur saison. Tout dans ce livre respire la foi, la naïveté du moyen âge : des indices incontestables y font reconnaître la première moitié du quatorzième siècle ; mais on n'a que de faibles conjectures pour y soupçonner la main de Jean de Saint-Laurent, de la noble famille florentine de Marignolles, que son savoir et sa vertu firent élever, en 1354, au siége épiscopal de Bisignano (1).

(1) Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*, cum supplemento Sbaraleæ.

A vrai dire, un livre pareil n'a pas d'auteur : il se fait peu à peu, et comme par le travail de tout un siècle. La vie et les principaux miracles de saint François, attestés par ses contemporains, appartiennent à l'histoire : j'y crois, non que l'Église en ait jamais fait un article de foi, mais parce que la critique ne permet point de mépriser des témoins désintéressés et compétents. Mais, à mesure que le souvenir s'éloigne, les imaginations qui ne veulent pas s'en détacher se plaisent à la raviver par de nouveaux traits ; le prodige s'ajoute au prodige, sans mensonge, et seulement par ce besoin que nous avons de croire et d'admirer. Ainsi, à côté de l'histoire, commence la poésie. Dès le treizième siècle, la légende du Pauvre d'Assise, mise en hexamètres latins, et bientôt après traduite en vers français dans la langue des trouvères, rivalisa de popularité avec les aventures d'Alexandre et de César. Mais c'était l'Italie, c'était l'idiome consacré par la prédication de saint François, par les chants de ses disciples, qui devait recueillir les traditions éparses, y mettre l'unité, l'ordre, l'harmonie, et en faire, pour ainsi dire, l'épopée de la pauvreté chrétienne.

J'y trouve en effet tout ce qui constitue un poëme. Premièrement, un idéal divin rayonne

d'un bout à l'autre du récit, et en rehausse tous les personnages. Cet idéal est le Christ, dont les saints ne reproduisent que les traits affaiblis. Saint François lui-même ne doit toute sa grandeur qu'à sa conformité avec l'Homme-Dieu, et le livre *des Petites Fleurs* s'attache d'abord à relever ces ressemblances. Il prend ensuite le Pénitent d'Assise au moment de sa conversion, et le suit jeûnant au désert, évangélisant l'Ombrie et la Toscane, annonçant la foi au soudan de Babylone. On ne saurait dessiner avec plus de pureté cette figure mortifiée, et pourtant pleine de grâce et de force ; cette vie presque immatérielle d'un saint qui semble avoir rompu toutes les attaches de la terre, et qui cependant pénètre plus profondément que les hommes d'État dans les douleurs, les périls et les besoins de son temps. Autour de lui se groupent ses disciples avec une grande variété de caractères. C'est frère Léon, son compagnon préféré, qu'il nommait la petite Brebis de Dieu; c'est Bernard le théologien, dont l'intelligence avait le vol de l'aigle. C'est saint Antoine de Padoue, entraînant les populations suspendues à sa parole, et quand les hommes fermaient les oreilles, descendant au bord de la mer, et prêchant aux poissons. C'est enfin la douce image de sainte Claire,

qui tempère, pour ainsi dire, l'austérité de ces peintures monastiques. Jamais, d'ailleurs, action chantée par les poëtes ne fut plus hardie. Il s'agit de fonder une cité nouvelle, et, dans un siècle de violence et d'indiscipline, il faut créer un peuple obéissant, chaste et charitable. Tout s'intéresse à un si grand dessein : la nature entière y concourt; les bêtes des forêts donnent aux pécheurs l'exemple de la docilité; les oiseaux écoutent la parole qui doit pacifier les nations. Le tombeau rend ses morts pour achever la conversion des vivants. Le monde invisible n'a plus de mystères; et s'il faut raffermir la confiance d'un pauvre larron pénitent, les portes du ciel s'ouvriront, et lui laisseront voir les saints tout couronnés d'étoiles.

Mais le livre des *Petites Fleurs de saint François* est écrit en prose, et il a ce point de commun avec tant de poëmes du moyen âge écrits d'abord en vers pour le plaisir des grands, mais qui ont fini par trouver en prose une forme plus populaire et plus durable. Je ne citerai que les *Reali di Francia*, dernière rédaction des chansons de geste destinées à célébrer Charlemagne, sa famille et ses preux. Tandis que le monde lettré se lassait de ces belles histoires, elles se sont réfugiées dans un texte prosaïque, sous la forme d'un

livre obscur qui se vend aux foires, qui se lit aux veillées des paysans, et qui les entretient de bons sentiments et de grandes actions. Il en fut de même des *Fioretti*, mais avec toute la supériorité d'un style marqué au cachet du quatorzième siècle. C'est assez d'ornement, et l'on peut ajouter que les pompes de la poésie eussent mal convenu à l'épopée des pauvres. Comme le bienheureux Angelico de Fiesole, chargé de peindre le couvent de Saint-Marc à Florence, pensa que la pauvreté religieuse n'admettait pas la richesse du coloris, et, réservant à la décoration des églises l'or, l'azur et le cinabre, n'employa dans le cloître que des tons légers, tels seulement qu'il les fallait pour éclairer la scène et animer les figures; tout de même l'écrivain des *Fioretti* ne manie point les éclatantes couleurs que Dante avait portées dans ses tableaux; mais il a le langage parfaitement simple et naturel qui donne à tous les objets la lumière, et à tous les personnages le mouvement et la vie.

Il égale ainsi ces incomparables conteurs dont les *Nouvelles* charmèrent tant de fois les ennuis de l'Italie : mais trop souvent aussi leurs récits voluptueux ne firent qu'amollir des générations destinées à la servitude. Au contraire, les *Fleurs de*

saint François, tout aimables qu'elles sont, cachent une doctrine mâle, et faite pour des hommes libres. N'accusez pas la puérilité de ces légendes : ne dites pas qu'elles servent tout au plus à populariser les vertus du cloître. Quand saint Louis, en habit de pèlerin, va visiter frère Gilles à Pérouse, et que les deux saints, après s'être longuement embrassés, se séparent sans se dire une parole, parce que leurs deux cœurs se sont révélés l'un à l'autre, je reconnais le type de cette société chrétienne qui ne met plus de barrière entre l'âme d'un roi et celle d'un mendiant. Quand saint François reçoit sainte Claire au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, la fait asseoir à ses côtés, et rompt le pain avec elle en présence de ses disciples ; que fait-il, sinon d'enseigner le respect des femmes dans un pays où pesa longtemps sur elles la dureté des lois romaines ? Lorsque, s'entretenant avec frère Léon, et demandant où est la joie parfaite, il ne la trouve ni dans la science, ni dans la prédication, ni dans les miracles, mais dans le pardon des injures, il met la main sur la plaie de cette nation italienne, si inspirée, si éloquente, qui sut tout, excepté pardonner, et qui devait périr par ses discordes. Vous souriez au récit de la paix que fit le saint entre

la ville de Gubbio et le loup de la montagne voisine, et vous n'apercevez pas une admirable leçon de charité donnée aux justes en faveur des pauvres pécheurs. Vous ne voyez pas que le loup voleur et homicide, mais docile après tout, qui pose sa patte dans la main de saint François, et qui tient sa promesse de ne faire mal à personne, représente bien le peuple du moyen âge, terrible dans ses emportements, mais de qui l'Église ne désespère pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, jusqu'à ce qu'elle lui eût inspiré cette horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère des mœurs modernes.

I.

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié et de sa Mère, la vierge Marie, on a réuni dans ce livre, comme autant de petites fleurs, les miracles et les pieux exemples du glorieux pauvre du Christ, saint François, et de quelques-uns de ses très-saints compagnons, lё tout à la louange de Jésus-Christ.

Premièrement, il faut considérer que le glorieux saint François, dans tous les actes de sa vie, fut conforme au Christ béni. Comme le Christ, au commencement de sa prédication, appela douze apôtres à mépriser toute chose de ce monde, et à le suivre dans la pauvreté et dans les autres vertus; ainsi saint François, dès le commencement de son Ordre, se choisit douze compagnons, possesseurs de la sublime pauvreté. Et comme un des douze apôtres, qui s'appelait Judas Iscariote, apostasia, trahissant le Christ, et se pendit lui-même par la gorge, ainsi un des douze compagnons de saint François, qui eut nom frère Jean de la Chapelle, apostasia, et finalement se pendit lui-même par la gorge; et ceci doit être pour les élus un grand exemple et un grand sujet d'humilité et de crainte, s'ils considèrent que personne n'est assuré de persévérer dans la grâce de Dieu jusqu'à la fin. Comme les saints apôtres

parurent à tout le monde merveilleux de sainteté, d'humilité, et pleins du Saint-Esprit, ainsi les très-pieux compagnons de saint François furent tels, que, depuis le temps des apôtres jusqu'à nous, le monde ne vit pas d'hommes si merveilleux et si saints. En effet, l'un d'eux fut ravi jusqu'au troisième ciel, comme saint Paul; et ce fut frère Gilles. L'un d'eux, qui est frère Philippe le Long, eut les lèvres touchées par l'ange avec le charbon ardent, comme le prophète Isaïe. L'un d'eux, qui fut frère Sylvestre, parlait avec Dieu comme fait un ami avec son ami, de la même manière qu'autrefois Moïse. Il y en eut un qui, par la pénétration de son intelligence, s'élevait d'un seul vol jusqu'à la lumière de la science divine, comme l'aigle, figure de saint Jean l'évangéliste; et ce fut le très-humble frère Bernard, lequel expliquait la sainte Écriture avec une très-grande profondeur. Il y en eut un qui fut sanctifié de Dieu et canonisé dans le ciel, tandis qu'il vivait encore dans le monde; et ce fut frère Ruffin, gentilhomme d'Assise. Et ainsi ils furent tous marqués d'un signe privilégié de sainteté, comme la suite le fera voir.

II.

De frère Bernard de Quintavalle, premier compagnon de saint François.

Le premier compagnon de saint François fut frère Bernard d'Assise, qui se convertit de la manière suivante. Saint François portait encore l'habit séculier, bien qu'il eût déjà rompu avec le monde, et qu'il allât cherchant le mépris des hommes, tout mortifié par la pénitence, tellement que beaucoup le tenaient pour insensé. Il était donc honni comme fou et repoussé avec dégoût par ses parents et par les étrangers, qui lui jetaient des pierres et de la fange. Lui cependant passait au milieu de ces injures et de ces mépris, patient comme s'il eût été sourd et muet.

Bernard d'Assise, qui était des plus nobles, des plus riches et des plus habiles de la cité, commença à considérer sagement la conduite de saint François, son extrême mépris du monde, sa grande patience à souffrir les injures, et comment, depuis deux années qu'il était en mépris et en horreur à tous, il paraissait toujours plus ferme. Il commença donc à penser et à dire en

lui-même : « Il ne se peut, en aucune manière, que « ce frère n'ait pas une grande grâce de Dieu ; » là-dessus il l'invita le soir à souper et à coucher, et saint François y consentit, soupa et coucha chez lui. Alors Bernard se promit dans son cœur de contempler la sainteté de son hôte : il fit donc préparer un lit dans sa propre chambre, où une lampe brûlait toute la nuit. Or, saint François, pour cacher sa sainteté, aussitôt qu'il fut entré dans la chambre, se jeta sur le lit, et fit semblant de dormir. Bernard de même, après un peu de temps, se coucha et commença à ronfler fort, comme s'il dormait très-profondément ; en sorte que saint François, croyant vraiment que Bernard dormait, se leva au moment du premier sommeil et se mit en oraison, levant les yeux et les mains au ciel, et avec une très-grande dévotion et ferveur il disait : « Mon Dieu ! mon « Dieu ! » et disant ceci, il pleurait beaucoup, et il resta jusqu'au matin répétant toujours : « Mon « Dieu ! mon Dieu ! » et rien de plus. Or, saint François parlait ainsi en contemplant et admirant l'excellence de la majesté divine, qui daignait prendre pitié du monde périssant, et qui voulait guérir et sauver l'âme du pauvre François, et, par son moyen, celles de beaucoup d'autres. C'est

pourquoi, éclairé de l'Esprit-Saint, qui est un esprit prophétique, prévoyant les grandes choses que Dieu devait faire par lui et par son ordre, et considérant son insuffisance et son peu de vertu, il priait et conjurait Dieu de vouloir bien, par sa bonté et sa toute-puissance, sans laquelle la fragilité humaine ne peut rien, suppléer, aider et accomplir ce qu'il ne pouvait par lui-même.

Bernard donc, voyant à la lumière de la lampe les pieux transports de saint François, et considérant avec dévotion les paroles qu'il entendait, fut touché de l'Esprit-Saint et inspiré de changer de vie; et le matin venu, il appela saint François et lui dit: « Frère François, je suis tout disposé « dans mon cœur à quitter le monde, et à t'obéir « en tout ce que tu me commanderas.» A ces mots, saint François se réjouit en esprit, et dit: « Bernard, ce dont vous parlez est une œuvre si « grande et si difficile, qu'il en faut demander « conseil à notre Seigneur Jésus-Christ, et le prier « qu'il lui plaise de nous montrer sur ce point sa « volonté, et de nous enseigner comment nous « pourrons la mettre à exécution. Allons donc « ensemble à l'évêché, où est un bon prêtre : « nous ferons dire une messe, puis nous resterons « en oraison jusqu'à tierce, priant Dieu de nous

« manifester la voie qu'il lui plaît que nous choi« sissions, et pour cela nous ouvrirons le missel « jusqu'à trois fois. » Bernard répondit que la chose lui plaisait beaucoup. Alors ils se mirent en chemin et allèrent à l'évêché; et lorsqu'ils eurent entendu la messe et qu'ils furent restés en oraison jusqu'à tierce, le prêtre, à la prière de saint François, prit le missel; et ayant fait le signe de la très-sainte Croix, il ouvrit le livre trois fois, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. A la première ouverture du livre, se trouva cette parole du Christ dans l'Évangile au jeune homme qui demandait la voie de la perfection : « Si tu « veux être parfait, va et vends ce que tu as, « donne-le aux pauvres, et suis-moi. » A la seconde ouverture, on trouva cette parole que le Christ dit aux apôtres quand il les envoya prêcher : « Ne portez aucune chose en route, ni bâton, « ni besace, ni chaussures, ni argent, » voulant par là leur enseigner qu'ils devaient remettre à Dieu tout le soin de leur vie, et tourner toutes leurs pensées à la prédication du saint Évangile. A la troisième ouverture du missel, on trouva cette parole du Christ : « Si quelqu'un veut venir « après moi, qu'il s'abandonne lui-même, qu'il « prenne sa croix et me suive. » Alors saint

François dit à Bernard : « C'est le conseil que « le Christ nous donne. Va donc, et fais complé« tement ce que tu as entendu, et que notre Sei« gneur Jésus-Christ soit béni, lui qui a daigné « nous montrer le chemin de sa vie angélique. » Là-dessus, Bernard se retira; il vendit tout ce qu'il avait : or, il était fort riche. Puis, avec une grande allégresse, il distribua tout aux veuves, aux orphelins, aux prisonniers, aux monastères, aux hôpitaux et aux pèlerins; et en tout cela saint François l'aida avec prudence et fidélité.

Or, un homme qui s'appelait Sylvestre, voyant que saint François donnait tant d'argent aux pauvres et faisait tant donner, pressé par l'avarice, vint lui dire : « Tu ne m'as pas payé entièrement « les pierres que tu m'as achetées pour réparer « l'église. Maintenant que tu as de l'argent, paye« moi. » Alors saint François, surpris de son avarice et ne voulant pas contester avec lui, comme un véritable observateur du saint Évangile, mit les mains dans le giron de Bernard, et les ayant remplies d'argent, les vida dans le giron de Sylvestre, ajoutant que s'il en voulait davantage, on lui en donnerait davantage. Sylvestre se tint satisfait, les quitta et retourna chez lui. Or, le soir, pensant à ce qu'il avait fait le jour, il se mit à se re-

procher son avarice, et à considérer la ferveur de Bernard et la sainteté de François; et, la nuit suivante et les deux autres, il eut de Dieu cette vision : il lui semblait que de la bouche de saint François sortait une croix d'or, dont le haut touchait le ciel, et les bras s'étendaient de l'orient jusqu'à l'occident. Ensuite de cette vision, il donna, pour l'amour de Dieu, ce qu'il avait, et se fit frère Mineur; et il fut d'une telle sainteté dans son Ordre et si favorisé de grâces, qu'il parlait avec Dieu comme fait un ami avec son ami, ainsi que plusieurs fois saint François en fit l'épreuve, et comme on l'expliquera dans la suite.

Bernard, pareillement, eut tant de grâces de Dieu, que souvent il fut ravi en contemplation; et saint François disait de lui qu'il méritait tous les respects, et qu'il avait fondé cet Ordre. Car il était le premier qui eût abandonné le monde sans se réserver rien, donnant toute chose aux pauvres du Christ, et qui eût commencé à pratiquer la pauvreté de l'Évangile en s'offrant lui-même et se remettant nu entre les bras du Crucifié, lequel puissions-nous à jamais bénir!

III.

Comment l'ange de Dieu proposa une question à frère Élie, dans un couvent du Val de Spolète; et frère Elie lui ayant répondu avec orgueil, l'ange partit, et s'en fut sur le chemin de Saint-Jacques, où il trouva frère Bernard, et lui fit ce récit.

Au commencement de l'Ordre, quand il y avait peu de frères, et qu'il n'y avait pas encore de couvents établis, saint François, pour sa dévotion, alla à Saint-Jacques en Galice, et emmena avec lui quelques frères, entre lesquels était frère Bernard. Et comme ils allaient ensemble par le chemin, il trouva dans un endroit un pauvre malade, duquel ayant compassion, il dit à frère Bernard : « Mon fils, je veux que tu restes ici à servir ce « malade. » Et frère Bernard s'agenouilla humblement, et, baissant la tête, il reçut l'ordre du père vénéré, et demeura en ce lieu pendant que saint François, avec les autres, allait à Saint-Jacques. Arrivé là, et se trouvant la nuit en oraison dans l'église de Saint-Jacques, saint François eut révélation de Dieu qu'il devait fonder beaucoup de monastères par le monde, parce que son Ordre devait croître et s'étendre, et compter une grande multitude de frères; et sur cette révélation, il

commença d'établir des couvents dans ces contrées. Et saint François revenant par le chemin qu'il avait suivi d'abord, retrouva frère Bernard, et le malade avec qui il l'avait laissé parfaitement guéri. C'est pourquoi, l'année suivante, saint François permit à frère Bernard d'aller à Saint-Jacques, et lui s'en retourna dans la vallée de Spolète ; il y demeurait dans un couvent fort solitaire, avec frère Masséo, frère Élie et d'autres, lesquels se gardaient fort de troubler et d'interrompre saint François dans ses oraisons ; et ils en usaient ainsi par le grand respect qu'ils lui portaient, et parce qu'ils savaient que Dieu dans l'oraison lui révélait de grandes choses.

Il advint un jour que S. François étant en prière dans la forêt, un beau jeune homme, en habit de voyageur, se présenta à la porte du couvent, et frappa avec tant de précipitation et si fort, et pendant si longtemps, que les frères s'étonnèrent beaucoup d'une aussi étrange manière de frapper. Frère Masséo alla, ouvrit la porte, et dit à ce jeune homme : « D'où viens-tu, mon fils? car, à l'étrange « façon dont tu frappes, il ne semble pas que tu sois « jamais venu ici. » Le jeune homme répondit : « Et comment donc faut-il frapper? » Et frère Masséo lui dit : « Frappe lentement trois fois l'une après

« l'autre; puis attends assez pour que le frère ait « le temps de dire un *Pater noster* et d'arriver; « et si dans cet intervalle il ne vient pas, frappe « de nouveau. » Le jeune homme répliqua : « J'ai « grande hâte, et c'est pourquoi j'ai frappé si fort; « car j'ai à faire un long voyage, et je suis venu ici « afin de parler à frère François; mais il est à cette « heure en contemplation dans la forêt, et je ne « veux pas le troubler. Mais va, et envoie-moi frère « Élie; car je lui veux faire une question, ayant ouï « dire qu'il est très-sage. » Frère Masséo va, et dit à frère Élie de se rendre auprès de ce jeune homme; mais lui se fâche, et n'y veut point aller. Si bien que frère Masséo ne sait plus que faire ni que répondre à l'étranger; car s'il dit que frère Élie ne peut venir, il ment; et s'il dit que frère Élie est en colère et ne veut point venir, il craint de donner mauvais exemple. Or, comme frère Masséo hésitait à retourner, le jeune homme frappa une seconde fois comme la première, et peu après frère Masséo retourna à la porte et dit au jeune homme : « Tu n'as pas observé ma leçon sur la manière de « frapper. » Le jeune homme répondit : « Frère Élie « ne veut pas venir à moi, mais va et dis à frère « François que je suis venu pour converser avec « lui; et comme je ne veux pas interrompre son

« oraison, dis-lui qu'il m'envoie frère Élie. » Et frère Masséo s'en alla à saint François, qui priait dans la forêt, le visage tourné vers le ciel, et lui dit le message du jeune homme et la réponse du frère Élie. Or, ce jeune homme était l'ange de Dieu sous la figure humaine.

Alors saint François, sans changer de place, sans baisser les yeux, dit à frère Masséo : « Va et dis « à frère Élie qu'au nom de la sainte obéis« sance, il aille incontinent trouver ce jeune « homme. » Frère Élie ayant reçu l'ordre de saint François, alla à la porte très-irrité, l'ouvrit avec grande violence et grand fracas, et dit au jeune homme : « Que veux-tu ? » Le jeune homme répondit : « Garde bien, frère, que tu ne « sois en colère, comme tu le parais, parce que « la colère gêne l'âme et ne lui laisse pas voir la « vérité. » Frère Élie répliqua : « Dis ce que tu « veux de moi. » Le jeune homme répondit : « Je « te demande s'il est permis aux observateurs du « saint Évangile de manger ce qui est servi de« vant eux, selon les paroles du Christ à ses dis« ciples ? et je te demande encore s'il est permis « à aucun homme d'établir rien de contraire à la « liberté évangélique? » Frère Élie répondit orgueilleusement : « Je sais bien ce que tu demandes,

« mais je ne veux pas te répondre. Va à tes affai-
« res. » Le jeune homme dit : « Je saurais mieux que
« toi répondre à cette question. » Alors frère Élie, irrité, ferma la porte avec violence et s'en fut; puis il se prit à considérer la question proposée et à douter en lui-même, et il ne la savait pas résoudre. Car il était vicaire de l'Ordre, et, par une constitution qui allait au delà de l'Évangile et des règles de saint François, il avait prescrit que nul d'entre les frères ne mangeât de la chair; de sorte que la question était expressément tournée contre lui. Ne sachant donc s'en éclaircir lui-même, et frappé de l'air modeste du jeune homme, et de ce qu'il lui avait dit qu'il saurait répondre mieux que lui, il retourna à la porte, et l'ouvrit pour demander la réponse. Mais le voyageur avait disparu : car l'orgueil de frère Élie n'était pas digne de converser avec un ange. Ceci fait, saint François, à qui tout avait été révélé de Dieu, revint de la forêt. Il reprit frère Élie à haute voix et avec force, en disant : « Vous faites mal, frère Élie l'orgueilleux,
« qui chassez de chez nous les saints anges, lors-
« qu'ils viennent pour nous instruire. Je vous dé-
« clare que je crains fort que votre orgueil ne vous
« fasse finir hors de cet Ordre. »

Le même jour et à la même heure où l'ange

avait disparu, il se montra sous la même forme à frère Bernard, qui revenait de Saint-Jacques et qui était sur la rive d'un grand fleuve. L'ange le salua dans sa langue, et lui dit : « Dieu te donne la « paix, ô bon frère! » Or, le bon frère Bernard s'étonna beaucoup, et, considérant la beauté du jeune homme, qui lui donnait le salut de paix avec un joyeux visage et dans le langage de sa patrie, il lui demanda : « D'où viens-tu, bon jeune homme? » L'ange répondit : « Je viens de tel couvent, où de-« meure saint François, et j'allais pour parler avec « lui; mais je n'ai pu, parce qu'il était dans la forêt « à contempler les choses divines, et je n'ai pas « voulu l'interrompre. En ce couvent demeurent « frère Masséo, frère Gilles et frère Élie ; et frère « Masséo m'a enseigné à frapper à la porte selon la « coutume des frères. Mais frère Élie n'a pas voulu « répondre à la question que je lui ai proposée; « puis il s'en est repenti ; il a voulu m'entendre et « me voir, et il était trop tard. » Après ces paroles, l'ange dit à frère Bernard : « Pourquoi ne passes-« tu pas le fleuve? » Frère Bernard répondit : « Parce que je crains de périr dans les eaux, à « cause de la profondeur que je leur vois. » L'ange dit : « Passons ensemble, et ne crains rien. » Et il lui prend la main, et en un clin d'œil il le

pose de l'autre côté du fleuve. Alors frère Bernard connut que c'était l'ange de Dieu, et avec un grand respect et une grande joie il s'écria : « Ange béni de Dieu, dis-moi quel est ton « nom. » L'ange répondit : « Pourquoi me deman- « des-tu mon nom, qui est mystérieux? » Et ayant dit ces mots, l'ange disparut, et laissa frère Bernard fort consolé; si bien qu'il fit tout le chemin avec allégresse, et il remarqua le jour et l'heure où l'ange lui était apparu. Arrivé au couvent où était saint François avec ses compagnons, dont on a parlé plus haut, il leur raconta toutes choses de point en point, et ils connurent avec certitude que c'était le même ange qui, en ce jour et à cette heure, avait apparu d'abord à eux, ensuite à lui.

IV.

Comment le saint frère Bernard d'Assise fut envoyé à Bologne par saint François, et y fonda un couvent.

Saint François et ses compagnons étant appelés de Dieu pour porter la croix du Christ dans leurs cœurs et leurs actions, et pour la prêcher dans leurs discours, ils paraissaient et ils étaient vraiment des hommes crucifiés, par leur habit et leur vie austère, comme aussi par leurs actes et toutes leurs œuvres. Ils désiraient donc beaucoup plus la honte et les opprobres supportés pour l'amour du Christ, que les honneurs du monde, le respect et les louanges des hommes. Bien plus, ils se réjouissaient des injures et s'attristaient des honneurs; et ils allaient ainsi par le monde comme des pèlerins et des étrangers, n'emportant avec eux autre chose que le Christ crucifié. Et parce qu'ils étaient de la véritable vigne qui est le Christ, ils produisaient de grands et bons fruits dans les âmes, qu'ils gagnaient à Dieu. Il advint que dans le commencement de l'Ordre saint François envoya frère Bernard à Bologne, afin d'y faire, selon la grâce que Dieu lui avait donnée, de bons fruits pour le ciel. Or, frère

Bernard se munissant du signe de la très-sainte croix, au nom de la sainte obéissance, partit, et arriva à Bologne. Et les enfants, le voyant vêtu d'une manière étrange et misérable, lui faisaient beaucoup d'affronts et beaucoup d'injures, comme on ferait à un fou. Or, frère Bernard, avec patience et allégresse, supportait toutes ces choses pour l'amour du Christ. Bien plus, afin d'être mieux tourmenté, il se mit tout exprès sur la place de la ville, où, s'étant assis, il vit s'attrouper autour de lui beaucoup d'enfants et d'hommes : ils lui tiraient le capuchon, qui derrière, qui devant; l'un lui jetait de la poussière, l'autre des pierres, et on le poussait qui deçà, qui delà; et frère Bernard, toujours avec la même patience, d'un même air et d'un visage joyeux, demeurait calme et sans se plaindre.

Or, pendant plusieurs jours il revint au même lieu, afin d'avoir à soutenir de pareils traitements. Et comme la patience est une œuvre de perfection et une épreuve de vertu, un savant docteur ès-lois, voyant tant de constance et de vertu dans le frère Bernard, que depuis tant de jours aucun outrage ni aucune injure n'avait pu troubler, se dit en lui-même : « Il est impossible que « celui-ci ne soit pas un saint homme. » Et, s'appro-

chant de lui, il lui demanda : « Qui es-tu ? et qu'es-« tu venu faire ici? » Frère Bernard, pour toute réponse, mit la main dans son sein, et en tira la règle de saint François, et la lui donna pour qu'il la lût. Et le docteur l'ayant lue, considérant le sublime état de perfection qu'elle prescrit, frappé d'étonnement et d'admiration, se tourna vers ses amis et leur dit : « Vraiment, voici le plus su-« blime état de religion que j'aie jamais connu ; « celui-ci et ses compagnons sont les plus saintes « gens dont j'aie entendu parler en ce monde, et « c'est un très-grand péché que de l'injurier, lui « qu'il faudrait honorer souverainement comme « un véritable ami de Dieu. »

Il dit donc à frère Bernard : « Si vous voulez « établir un couvent où vous puissiez conve-« nablement servir Dieu, moi, je vous le donne-« rai volontiers, pour le salut de mon âme. » Et frère Bernard répondit : « Seigneur, je crois que « ceci vous est inspiré par notre Seigneur Jésus-« Christ, et pour son honneur j'accepte volon-« tiers votre offre. » Alors ce juge, avec une grande joie et une grande charité, mena frère Bernard chez lui, puis lui donna la maison qu'il avait promise, la disposa et la meubla à ses dépens; et dorénavant il devint le père et le

défenseur spécial de frère Bernard et de ses compagnons. Frère Bernard, par la sainteté de sa vie, commença à être fort honoré du peuple, au point que bien heureux se croyait quiconque pouvait le toucher ou le voir. Mais lui, comme un véritable disciple du Christ et de l'humble François, craignant que l'honneur du monde ne nuisît à la paix et au salut de son âme, il partit un jour, et retourna près de saint François, et lui parla ainsi : « Père, le couvent de la ville de Bologne est fondé; « envoyez-y des frères qui le conservent et y de« meurent ; car déjà je n'y faisais plus de profit; et « même par le trop grand honneur qu'on m'y rend, « je crains d'y perdre plus que je n'y gagnerais. » Or, saint François, entendant toute la suite des choses que Dieu avait opérées par frère Bernard, rendit grâce à Dieu qui avait ainsi commencé à étendre les pauvres disciples de la Croix. Alors il envoya de ses compagnons à Bologne et en Lombardie, et ceux-ci fondèrent beaucoup de couvents en divers pays.

V.

Comment saint François fit le carême dans une île du lac de Pérouse, où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et ne mangea que la moitié d'un pain.

Le véritable serviteur du Christ, saint François, fut en certaines choses comme un autre Christ donné au monde, pour le salut des hommes. Et c'est pourquoi Dieu le Père voulut qu'il fût, en beaucoup de points, conforme et semblable à son fils Jésus-Christ, ainsi qu'on l'a vu par le vénérable collége des douze compagnons de saint François, par l'admirable mystère de ses sacrés stigmates, et par le jeûne continuel du saint Carême qu'il fit de la manière qu'on va dire.

Saint François se trouvant, le jour du carnaval, auprès du lac de Pérouse, dans la maison d'un de ses dévots, avec lequel il avait passé la nuit, fut inspiré de Dieu d'aller pour ce carême dans une île du lac. Saint François pria donc son ami de vouloir bien, pour l'amour du Christ, le porter sur sa nacelle dans une île qui ne fût habitée de personne, et de le faire la nuit du jour des Cendres, afin que nul ne s'en aperçût. Celui-ci, par la grande dévotion qu'il avait pour saint François, se rendit avec empressement à sa prière, et

20.

le conduisit dans cette île; et saint François n'emporta rien avec lui, sinon deux petits pains.

Étant arrivé dans l'île, et son ami le quittant pour retourner chez lui, saint François le pria avec tendresse de ne révéler à personne qu'il fût là, et de ne revenir vers lui que le jeudi saint; et là-dessus l'autre se retira. Saint François resté seul, et n'ayant aucune habitation qui pût l'abriter, entra dans un buisson très-épais, où les ronces et les petits arbres entrelacés avaient formé comme un gîte pour les bêtes sauvages ou comme une petite hutte; et dans ce lieu il se mit en oraison, et à contempler les choses célestes. Il resta ainsi tout le carême, sans boire ni manger autre chose que la moitié d'un des petits pains, ainsi que s'en assura son ami, quand il le revint chercher le jeudi saint; car des deux pains il trouva l'un entier, et la moitié de l'autre. On croit que saint François en mangea la moitié par respect pour le jeûne du Christ béni, lequel jeûna quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture matérielle; et ainsi avec cette moitié de pain il rejeta loin de lui le venin de la vaine gloire, en même temps qu'à l'exemple du Christ, il jeûnait quarante jours et quarante nuits.

Par la suite, dans ce lieu où saint François avait

fait une si merveilleuse abstinence, Dieu opéra beaucoup de miracles par ses mérites; et à cause de ces miracles, les hommes commencèrent à y bâtir des maisons qu'ils habitèrent; en peu de temps il s'y forma un bon et grand village; il y a un couvent de frères, qu'on appelle le monastère de l'île. Et encore maintenant les hommes et les femmes du village ont un grand respect et une grande dévotion pour ce lieu où saint François fit le carême qu'on a dit.

VI.

Comment saint François cheminant avec frère Léon, il lui exposa quelles choses font la parfaite joie.

Saint François allait une fois de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges avec frère Léon, en temps d'hiver; et comme le très-grand froid le tourmentait fort, il appela frère Léon qui marchait devant, et parla ainsi : « Frère Léon, quand même « il plairait à Dieu que les frères Mineurs donnas- « sent, en tout pays, un grand exemple. de sain- « teté et de bonne édification, toutefois écris et « retiens bien que là n'est pas la joie parfaite. » Et allant plus loin, saint François l'appela une seconde fois : « O frère Léon, encore que le frère « Mineur fît marcher les boiteux, redressât les « contrefaits, chassât les démons, rendît la lumière « aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux « muets, et, ce qui est une plus grande chose en- « core, ressuscitât les morts de quatre jours, écris « que là n'est point la joie parfaite. » Marchant encore un peu, il s'écria d'une voix forte : « O « frère Léon, si le frère Mineur savait toutes les « langues, et toutes les sciences, et toutes les Écri- « tures, s'il pouvait prophétiser et révéler non-

« seulement les choses futures, mais encore les « secrets des consciences et des âmes, écris que « là n'est pas la joie parfaite. » Et allant un peu plus loin, saint François s'écria encore avec force: « O frère Léon, petite brebis de Dieu, quand le « frère Mineur parlerait la langue de l'ange, quand « il saurait le cours des étoiles et la vertu des plan- « tes, et que tous les trésors de la terre lui seraient « révélés, et qu'il connaîtrait les propriétés des oi- « seaux, des poissons, et de tous les animaux, et « des hommes, et des arbres, et des pierres, et des « racines, et des eaux, écris que là n'est pas la « joie parfaite. » Et marchant encore un peu, il s'écria à haute voix : « O frère Léon, lors même « que le frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il « convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, « écris que là n'est point la joie parfaite. »

Or, comme ces discours avaient bien duré l'espace de deux milles, frère Léon, avec un grand étonnement, interrogea le saint, et lui dit : « Père, « je te prie, de la part de Dieu, de m'apprendre « où est la joie parfaite. » Et saint François lui « répondit : « Quand nous serons à Sainte-Marie- « des-Anges, ainsi trempés de pluie, transis de « froid, souillés de boue, mourant de faim, et que « nous frapperons à la porte du couvent, et que

« le portier viendra en colère nous demander :
« Qui êtes-vous ? » et quand nous lui dirons :
« Nous sommes deux de vos frères, » et qu'il ré-
« pondra : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes deux
« ribauds qui allez trompant le monde et déro-
« bant les aumônes des pauvres; allez-vous-en ; »
« et lorsqu'il ne nous ouvrira point, et nous fera
« rester dehors, à la neige et à la pluie, avec le
« froid et la faim, jusqu'à la nuit; alors si nous
« supportons tant d'injustice, de dureté et de re-
« buts, patiemment, sans trouble et sans mur-
« mure, pensant avec humilité et charité que
« ce portier nous connaît véritablement, et que
« Dieu le fait ainsi parler contre nous, ô frère
« Léon, écris que là est la joie parfaite. Et
« si nous persistons à frapper, et que lui, sor-
« tant tout en colère, nous chasse comme des
« coquins imposteurs, avec des injures et des
« soufflets, disant : « Hors d'ici, misérables vo-
« leurs ! allez à l'hôpital, car vous ne mangerez ni
« ne logerez ici ; » et si nous supportons cela avec
« patience, avec allégresse et avec amour, ô frère
« Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si,
« forcés par la faim, par le froid et par la nuit,
« nous frappons encore, appelant et demandant,
« pour l'amour de Dieu, avec beaucoup de larmes,

« que le portier nous ouvre et qu'il nous mette « seulement à l'abri; et si lui, encore plus irrité, « s'écrie : « Voici d'impertinents coquins, je les « payerai bien comme ils le méritent, » et qu'il sorte « avec un bâton noueux, et que, nous prenant par « le capuchon, il nous jette à terre, nous roulant « dans la neige, nous battant et nous meurtrissant « de tous les nœuds de son bâton; si nous soute- « nons toutes ces choses avec patience et allégresse, « pensant aux peines du Christ béni, lesquelles « nous devons partager pour son amour, ô frère « Léon, écris que là est enfin la parfaite joie. « Et maintenant, frère, écoute la conclusion : « Au-dessus de toutes les grâces et de tous les « dons de l'Esprit-Saint que le Christ accorde à « ses amis, est celui de se vaincre soi-même, et, « pour l'amour du Christ, de soutenir volontiers « les peines, les injures, les opprobres et les « mésaises. Car de tous les autres dons de « Dieu nous ne pouvons nous glorifier, puisqu'ils « ne viennent pas de nous, mais de Dieu, selon « cette parole de l'apôtre : « Qu'as-tu que tu « n'aies de Dieu? et si tu l'as eu de lui, pour- « quoi t'en glorifier, comme si tu l'avais de « toi? » Mais dans la croix de la tribulation et de « l'affliction nous pouvons nous glorifier, parce

« que l'apôtre dit encore : « Je ne veux pas de
« gloire, sinon dans la croix de notre Seigneur
« Jésus-Christ. »

VII.

Comment saint François enseignait à frère Léon la manière de répondre, et comment celui-ci ne put jamais dire que le contraire de ce que voulait saint François.

Saint François était une fois, au commencement de son Ordre, avec frère Léon, dans un couvent où ils n'avaient pas de livres pour dire l'office divin. Quand vint l'heure de matines, saint François dit à frère Léon : « Mon bien-aimé, « nous n'avons pas de bréviaire avec lequel nous « puissions dire matines; mais afin d'employer « le temps à louer Dieu, je parlerai et tu me ré- « pondras comme je t'enseignerai ; et garde-toi « de dire les paroles autrement que je ne te les « aurai apprises. Or voici ce que je dirai : « O frère « François, tu as fait tant de mal et tant de péchés « dans le siècle, que tu es digne de l'enfer ; « et toi, « frère Léon, tu répondras : « C'est une chose « vraie, que tu mérites le plus profond de l'enfer.» Et frère Léon, avec une simplicité de colombe, répondit : « Volontiers, père; commence donc, au « nom de Dieu. »

Alors saint François se prit à dire : « O frère « François, tu fis tant de mal et tant de pé-

« chés dans le siècle, que tu es digne de l'enfer. » Et frère Léon de répondre : « Dieu fera par toi « tant de bien, que tu t'en iras en paradis. » Saint François dit : « Ne parle pas ainsi, frère Léon. « Mais quand je dirai : « Frère François, tu as « commis contre Dieu tant d'iniquités, que tu es « digne d'être maudit de Dieu, » tu répondras de « la sorte : « Oui, vraiment, tu es digne d'être mis « au nombre des maudits. » Et frère Léon répondit : « Volontiers, mon Père. » Alors saint François, avec beaucoup de larmes et de soupirs, et se frappant la poitrine, dit à haute voix : « O mon « Seigneur, maître du ciel et de la terre, j'ai commis « contre vous tant d'iniquités et tant de péchés, « que je suis tout à fait digne d'être maudit de « vous. » Et frère Léon de répondre : « O frère « François, Dieu te rendra tel, qu'entre les bénis « tu seras singulièrement béni. » Et saint François, s'étonnant que frère Léon répondît le contraire de ce qu'il lui avait imposé, le reprit en disant : « Pourquoi ne réponds-tu pas comme je « t'enseigne ? Je te commande, par la sainte obéis- « sance, de répondre comme je t'enseignerai. Je « dirai ainsi : « O méchant frère François, pen- « ses-tu que Dieu ait merci de toi, lorsque « tu as tant péché contre le Père de la miséri-

« corde et le Dieu de toute consolation, que tu « n'es pas digne de trouver miséricorde? » « Et toi, « frère Léon, ma petite brebis, tu répondras : « En aucune manière tu n'es digne de trouver « miséricorde. » Mais ensuite, quand saint François se mit à dire : « O mauvais frère François... « et le reste, » frère Léon répondit : « Dieu le « père, dont la miséricorde est infinie, plus que « tes péchés, te fera grande miséricorde, et, de « plus, il t'accordera beaucoup de grâces. » Et à cette réponse saint François, doucement irrité et troublé sans impatience, dit à frère Léon : « Et « pourquoi as-tu la présomption de parler contre « l'obéissance? Pourquoi, déjà tant de fois, as-tu « répondu le contraire de ce que je t'avais prescrit? » Frère Léon répondit, avec beaucoup d'humilité et de respect : « Dieu sait, mon Père, que cha- « que fois j'avais résolu dans mon cœur de ré- « pondre comme tu m'as commandé; mais Dieu « me fait parler comme il lui plaît, et non selon « qu'il me plaît. »

De quoi saint François s'étonna, et dit à frère Léon : « Je te prie très-tendrement cette fois de « me répondre comme je t'ai dit. » Frère Léon répondit : « Parle au nom de Dieu; car, pour « certain, je te répondrai, cette fois, comme tu

« veux. » Et saint François, pleurant, dit : « O mé« chant frère François, penses-tu que Dieu ait « merci de toi ? » Et frère Léon de répondre : « Bien plus, tu recevras de grandes grâces de « Dieu, et il t'exaltera et te glorifiera dans l'éter« nité, parce que celui qui s'humilie sera exalté ; « et je ne puis dire autrement, car Dieu parle par « ma bouche. » Ainsi, dans cette humble contestation, avec beaucoup de larmes et beaucoup de consolations spirituelles, ils veillèrent jusqu'au jour.

VIII.

Comment frère Masséo dit par plaisanterie à saint François que tout le monde courait après lui; et saint François lui répondit que c'était pour la confusion du monde et par la grâce de Dieu ; « parce que, dit-il, je suis le plus vil de la terre. »

Saint François demeurait une fois au couvent de la Portioncule avec frère Masséo de Marignano, homme d'une grande sainteté, d'une grande sagesse, et doué d'une grâce singulière pour parler de Dieu : c'est pourquoi saint François l'aimait beaucoup. Un jour saint François revenant de la forêt, où il avait fait oraison, et ledit frère Masséo se trouvant à la sortie de la forêt, celui-ci voulut éprouver l'humilité du saint, alla à sa rencontre, et comme en plaisantant lui dit : « Pourquoi ? « pourquoi? pourquoi toi plutôt qu'un autre? » Saint François répondit : « Que veux-tu dire? » Frère Masséo répondit : « Je veux dire, pourquoi « tout le monde court-il après toi, et semble-t-il « que chaque personne désire te voir, t'entendre « et t'obéir? Tu n'es pas beau de corps, tu n'es pas « d'une grande science, tu n'es pas noble; donc « d'où te vient que tout le monde court après toi ?» Saint François entendant ces paroles, tout ré-

joui dans son cœur, leva les yeux au ciel. Il resta longtemps l'âme ravie en Dieu; puis, revenant en lui-même, il s'agenouilla et rendit à Dieu louange et grâce; ensuite, avec une grande ferveur d'esprit, il se tourna vers frère Masséo, et dit: « Veux-« tu savoir d'où me vient que tout le monde court « après moi? Je le dois aux regards du Dieu très-« haut, qui contemple en tout lieu les bons et les « méchants; et parce que ces yeux très-saints n'ont « vu entre les pécheurs aucun qui fût plus vil, ni « plus insuffisant, ni plus grand pécheur que moi; « et comme, pour faire l'œuvre merveilleuse qu'il « méditait, il n'a pas trouvé de créature plus mé-« prisable sur la terre, c'est pour cette raison qu'il « m'a choisi pour confondre et la noblesse, et la « grandeur, et la force, et la beauté, et la science « du monde. Il veut ainsi que l'on connaisse que « toutes vertus et tous biens sont de lui et non de « la créature, et que nulle personne ne puisse « se glorifier en sa présence, mais si quelqu'un se « glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur, à qui « appartient tout honneur et toute gloire dans « l'éternité. » Alors frère Masséo, à une si humble réponse dite avec tant de ferveur, demeura consterné, et connut avec certitude que saint François était vraiment fondé en humilité chrétienne.

IX.

Comment saint François et frère Masséo, prenant le pain qu'ils avaient quêté, le posèrent sur une pierre près d'une fontaine, et saint François loua fort la pauvreté. Comment aussi il pria Dieu, saint Pierre et saint Paul, de lui donner un grand amour de la très-sainte Pauvreté : alors saint Pierre et saint Paul lui apparurent.

L'admirable serviteur et disciple du Christ, saint François, voulut se conformer parfaitement et en toute chose au Christ, qui, selon l'Évangile, envoya ses disciples, deux à deux, dans toutes les villes et les bourgades où il devait aller. Ainsi, lorsqu'à l'imitation du Sauveur, il eut réuni douze compagnons, il les envoya prêcher par le monde, deux à deux. Puis, pour leur donner l'exemple de la véritable obéissance, il commença par aller lui-même, comme le Sauveur, qui commença par agir avant d'enseigner. Donc, ayant assigné à ses frères les autres parties du monde, et choisissant frère Masséo pour compagnon, il prit le chemin de la province de France.

Un jour qu'ils arrivaient dans une bourgade, très-affamés, ils allèrent, selon la règle, mendier du pain pour l'amour de Dieu; et saint François alla par une rue, et frère Masséo par une autre.

Mais comme saint François était un homme de trop chétive apparence et petit de corps, et que par ce motif ceux qui ne le connaissaient pas le prenaient pour un misérable, on ne lui donnait rien, sinon quelques bouchées et quelques restes de pain sec; mais parce que frère Masséo était grand et beau de corps, on lui donna de bons morceaux en très-grande quantité, et des pains entiers. Lorsqu'ils eurent mendié, ils se rejoignirent hors de la ville pour manger dans un lieu où était une belle et large pierre, sur laquelle chacun posa toutes les aumônes qu'il avait quêtées. Saint François, voyant que les morceaux de pain de frère Masséo étaient plus nombreux et plus gros que les siens, fit une très-grande exclamation de joie, et dit ainsi : « O frère Masséo, nous ne sommes « pas dignes d'un si grand trésor ! » Et comme il répétait ces paroles plusieurs fois, frère Masséo lui répondit : « Père, comment peux-tu parler de « trésor là où il y a tant de pauvreté, et où man- « quent toutes les choses nécessaires ? Je ne vois « ici ni nappe, ni couteau, ni écuelle, ni maison, « ni table, ni serviteur, ni servante. » Et saint François lui dit : « C'est là même ce que je compte « pour un grand trésor, puisque rien ici n'est « préparé par l'industrie humaine, mais tout nous

« est donné par la Providence divine, ainsi qu'on « peut le voir par ce pain de l'aumône, par cette « table formée d'une pierre si belle, et par cette « fontaine si claire. C'est pourquoi je veux que nous « demandions à Dieu de nous faire aimer le noble « trésor de la très-sainte Pauvreté, qui a Dieu même « à son service. » Ces paroles dites, ayant prié, et fait leur repas de ces morceaux de pain et de l'eau de la fontaine, ils se levèrent pour cheminer vers la France.

Or comme ils arrivaient à une église, saint François dit à son compagnon : « Entrons dans cette « église et prions; » et saint François allant devant l'autel se mit en prière, et dans cette oraison il reçut de la visite de Dieu une ardeur croissante qui enflamma si fortement son âme de l'amour de la sainte Pauvreté, qu'à l'éclat de sa figure et au frémissement de ses lèvres il semblait qu'il jetât des flammes d'amour. Il vint donc tout embrasé à son compagnon, et lui dit : « Ah! ah! ah! frère Masséo, il « faut t'abandonner à moi. » Il parla ainsi trois fois, à la troisième fois, il souffla sur frère Masséo, et celui-ci se sentit ravi et alla tomber devant le saint à la distance d'une longue lance. Sur quoi frère Masséo fut frappé d'une grande stupeur, et dans la suite il redit à ses compagnons que, dans ce ravissement, il

avait goûté tant de douceur et une telle consolation du Saint-Esprit, que de sa vie il n'en avait tant éprouvé. Et cela fait, saint François dit : « Mon com-« pagnon, allons à saint Pierre et à saint Paul, et « prions-les qu'ils nous enseignent et nous aident « à posséder le trésor infini de la très-sainte Pau-« vreté ; car c'est un trésor si précieux et si divin, « que nous ne sommes pas dignes de le posséder « en notre misérable vaisseau de chair. C'est cette « vertu céleste par laquelle toutes choses terrestres « et passagères sont foulées aux pieds, et par la-« quelle l'âme est dégagée de toutes les entraves, afin « qu'elle puisse librement s'unir au Dieu éternel. « C'est par cette vertu que l'âme encore habi-« tante de la terre converse dans le ciel avec les « anges. C'est elle qui accompagna le Christ sur « la croix ; avec le Christ elle fut ensevelie ; avec « le Christ elle ressuscita ; avec le Christ elle monta « au ciel. C'est elle qui, dès cette vie, accorde « aux âmes éprises d'elle le pouvoir de voler aux « cieux ; et de plus elle garde les armes de la « véritable humilité et de la véritable charité. « Ainsi prions les très-saints apôtres du Christ, « qui aimèrent parfaitement cette perle évangéli-« que, de nous obtenir, de notre Seigneur Jésus-« Christ, que, par sa très-sainte miséricorde, il

« nous accorde d'être de vrais amis, observa-
« teurs et humbles disciples de la très-pré-
« cieuse, très-aimable et très-évangélique Pau-
« vreté. »

Tout en parlant ainsi, ils arrivèrent à Rome; ils entrèrent dans l'église de Saint-Pierre; et saint François s'étant mis en oraison dans un coin, et frère Masséo dans un autre, ils restèrent longtemps en prière avec beaucoup de larmes et de dévotion. Les très-saints apôtres Pierre et Paul apparurent à saint François entourés d'une grande splendeur, et lui dirent : « Parce que tu demandes et désires d'ob-
« server ce que le Christ et les saints apôtres obser-
« vèrent, le Seigneur Jésus-Christ nous envoie pour
« t'annoncer que ta prière est exaucée; et Dieu te
« donne entièrement, à toi et à tes disciples, le tré-
« sor de la très-sainte Pauvreté; et, de plus, nous te
« l'annonçons de sa part. Quiconque, à ton exem-
« ple, s'attachera parfaitement à ce désir, est assuré
« de la béatitude éternelle; et toi et tes disciples
« vous serez bénis de Dieu. » Et après ces paroles ils disparurent, laissant saint François rempli de consolation. Il se releva de sa prière et revint à frère Masséo, et lui demanda si Dieu ne lui avait rien révélé, et celui-ci répondit que non. Alors saint François lui dit comment les saints apôtres

lui avaient apparu, et ce qu'ils lui avaient révélé; sur quoi tous deux, pleins de joie, résolurent de retourner dans la vallée de Spolète, renonçant au voyage de France.

X.

Comment saint François étant à parler de Dieu avec ses frères, Dieu apparut au milieu d'eux.

Saint François, au commencement de sa religion, ayant réuni ses compagnons pour parler du Christ, dans un moment de ferveur d'esprit il commanda à l'un d'eux, au nom de Dieu, d'ouvrir la bouche, et de parler ainsi que le Saint-Esprit le lui inspirerait. Le frère, accomplissant ce commandement, parla merveilleusement de Dieu. Saint François lui imposa silence, et commanda de même à un autre frère. Celui-ci, obéissant aussitôt, parla de Dieu avec pénétration, et saint François pareillement lui imposa silence, et ordonna à un troisième de parler à son tour. Et celui-ci, ainsi que les autres, se mit à discourir si profondément des choses secrètes de Dieu, que saint François connut certainement que lui, ainsi que les deux autres, parlaient par l'Esprit-Saint; et ceci lui fut encore prouvé par un signe. Car, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, le Christ béni apparut au milieu d'eux sous la figure d'un très-beau jeune homme, qui les bénit tous. Ils furent tous ravis hors d'eux-mêmes et tombèrent comme morts,

ne tenant plus à rien de ce monde. Saint François, revenant à lui, leur dit : « Mes très-chers « frères, révélez les trésors de la divine science ; « car Dieu est celui qui ouvre la bouche du muet, « et qui fait parler savamment la langue des sim- « ples. »

XI.

Comment sainte Claire mangea avec saint François et ses frères à Sainte-Marie-des-Anges.

Saint François, quand il habitait à Assise, visitait souvent sainte Claire, lui donnant de saints enseignements. Celle-ci avait un extrême désir de manger une fois avec lui, et elle l'en pria bien souvent; mais il ne voulait jamais lui donner cette consolation. C'est pourquoi ses compagnons, voyant le désir de sainte Claire, dirent à saint François : « Père, il nous paraît que cette rigidité « n'est pas selon la charité divine, de ne pas vou-« loir exaucer sœur Claire, vierge sainte et si « chère à Dieu, dans une aussi petite chose que « de manger avec toi, surtout si tu considères « qu'à ta prédication elle a abandonné les ri-« chesses et les pompes du monde. En vérité, si « elle te demandait une plus grande grâce que « celle-ci, tu devrais l'accorder à ta fille spiri-« tuelle. » Alors saint François répondit : « Vous « paraît-il donc que je la doive exaucer? » Ses compagnons répondirent : « Oui, Père, c'est une chose « juste que tu lui accordes cette grâce et cette con-« solation. » Alors saint François dit : « Puisqu'il

« vous paraît ainsi, il me paraît de même. Mais, afin « qu'elle soit encore plus consolée, je veux que ce « repas se fasse à Sainte-Marie-des-Anges, parce « qu'il y a longtemps qu'elle est recluse à Saint-« Damien. Elle aura une grande joie de voir Sainte-« Marie-des-Anges, où elle a été voilée et faite épouse « de Jésus-Christ; et nous y mangerons ensemble « au nom de Dieu. »

Le jour désigné étant arrivé, sainte Claire sortit du monastère avec une compagne, suivie des compagnons de saint François, et vint à Sainte-Marie-des-Anges. Elle salua dévotement la vierge Marie devant son autel, où on lui avait coupé les cheveux et donné le voile. Ensuite ils la menèrent visiter le couvent, jusqu'à ce qu'il fût l'heure du repas; et pendant ce temps saint François fit servir sur la terre nue, comme il avait accoutumé. Et l'heure du repas arrivée, ils s'assirent ensemble, saint François et sainte Claire, et un des compagnons de saint François avec la compagne de sainte Claire : puis tous les autres compagnons de saint François s'approchèrent humblement. Or, pour le premier service, saint François commença à parler de Dieu d'une manière si suave, si sublime, si merveilleuse, que la grâce divine descendit sur eux en abondance, et tous

furent ravis en Dieu. Et pendant qu'ils étaient ainsi ravis, les yeux et les mains levés au ciel, les gens d'Assise et de Bettona, et ceux des environs, virent Sainte-Marie-des-Anges tout embrasée, ainsi que le couvent et le bois qui alors était près du couvent ; et il leur sembla que c'était un grand feu qui enveloppait l'église, le couvent et le bois tout ensemble, tellement que ceux d'Assise coururent de ce côté en grande hâte pour éteindre le feu, croyant que tout brûlait. Mais, arrivés au couvent, ils trouvèrent que rien ne brûlait. Ils entrèrent, et virent saint François avec sainte Claire, et toute leur compagnie, ravis en Dieu, dans la contemplation, et assis autour de cette humble table. A cette vue, ils comprirent, sans hésiter, que c'était un feu divin et non matériel que Dieu avait fait apparaître miraculeusement, pour montrer et signifier le feu du divin amour qui embrasait les âmes de ces saints frères et de ces saintes religieuses; et ils partirent avec une grande consolation dans le cœur et une sainte édification. Puis, après un long espace de temps, saint François, sainte Claire et leurs compagnons revenant à eux, et se sentant fortifiés de la nourriture spirituelle, ne songèrent plus guère à la nourriture corporelle.

Ainsi se termina ce repas béni, et sainte Claire revint bien accompagnée à Saint-Damien, où les sœurs la revirent avec une grande joie, parce qu'elles craignaient que saint François ne l'eût envoyée gouverner quelque autre monastère, comme il avait déjà envoyé sœur Agnès, sœur de la sainte, pour être abbesse au monastère de Monticelli à Florence. En effet, saint François avait dit quelquefois à sainte Claire : « Tiens-toi prête pour le cas « où j'aurais à t'envoyer en quelque couvent; » et elle, comme une véritable fille de la sainte Obéissance, lui avait répondu : « Mon père, je « suis toujours prête à me rendre partout où vous « m'enverrez. » Voilà pourquoi les sœurs se réjouirent si fort, quand elle leur fut rendue; et, depuis lors, sainte Claire demeura très-consolée.

XII.

Comment saint François, ayant reçu de sainte Claire et du saint frère Sylvestre l'avis de prêcher pour convertir beaucoup de monde, institua le tiers-ordre, prêcha aux oiseaux, et fit tenir en paix les hirondelles.

L'humble serviteur du Christ, saint François, peu de temps après sa conversion, ayant déjà rassemblé et reçu dans l'Ordre beaucoup de compagnons, entra dans une grande préoccupation et une grande perplexité au sujet de ce qu'il devait faire, ou de s'appliquer seulement à la prière, ou de se livrer quelquefois à la prédication; et là-dessus il désirait beaucoup savoir la volonté de Dieu. Et parce que la sainte humilité qui était en lui ne lui permettait pas de présumer de lui-même ni de ses prières, il eut la pensée d'interroger la volonté divine par les prières d'autrui. C'est pourquoi il appela frère Masséo, et lui parla ainsi : « Va trouver sœur Claire, et dis-lui de ma part qu'elle et « quelques-unes de ses compagnes les plus élevées « en esprit prient dévotement Dieu qu'il lui plaise « de me montrer quel est le meilleur, que je m'applique à la prédication ou seulement à l'oraison. « Ensuite va à frère Sylvestre, et dis-lui la même « chose. » C'était ce même Sylvestre qui avait vu

sortir de la bouche de saint François une croix d'or, laquelle s'élevait jusqu'au ciel et s'étendait jusqu'aux extrémités du monde; et ce frère Sylvestre était d'une telle sainteté, que s'il demandait à Dieu quelque chose, il l'obtenait, et souvent il s'entretenait avec Dieu : c'est pourquoi saint François l'avait en grande dévotion. Frère Masséo s'en alla, et, selon le commandement de saint François, porta son message premièrement à sainte Claire, ensuite à frère Sylvestre. Aussitôt que celui-ci l'eut reçu, il se jeta incontinent en oraison; et tandis qu'il priait, il eut la réponse divine, et revenant à frère Masséo, il lui parla ainsi : « Dieu dit ceci : Que tu répondes à frère François « que Dieu ne l'a pas appelé en ce monde seu« lement pour lui, mais encore pour qu'il fasse « une grande récolte d'âmes, et que par lui beau« coup soient sauvés. » Cette réponse reçue, frère Masséo retourna vers sainte Claire pour savoir ce qu'elle avait obtenu de Dieu, et elle lui dit qu'elle et ses compagnes avaient eu de Dieu la même réponse que frère Sylvestre. Là-dessus frère Masséo revint à saint François, et saint François le reçut avec une très-grande charité, lui lava les pieds et lui apprêta le repas. Et après le manger, saint François appela frère Masséo dans le bois, et là

il s'agenouilla devant lui, abaissa son capuchon, et, mettant ses bras en croix, il demanda: « Que me « commande mon Seigneur Jésus-Christ? » Frère Masséo répliqua : « Le Christ a répondu et révélé, « tant à frère Sylvestre qu'à sœur Claire et à ses « compagnes, que sa volonté est que tu ailles prê« cher par le monde; car il ne t'a pas élu pour toi « seul, mais encore pour le salut des autres. »

Or, saint François ayant entendu cette réponse, et reconnu la volonté de Jésus-Christ, se leva, et avec une très-grande ferveur il dit : « Allons au nom de Dieu. » Et il prit pour compagnons frère Masséo et frère Ange, deux hommes saints. Et se laissant aller à l'entraînement de l'esprit, sans considérer ni chemin ni sentier, ils arrivèrent à un bourg qui s'appelait Savurniano; et saint François se mit à prêcher, et commanda premièrement aux hirondelles qui chantaient de se tenir en silence jusqu'à ce qu'il eût prêché, et les hirondelles lui obéirent. Il prêcha avec tant de ferveur, que tous les hommes et les femmes de ce bourg voulaient le suivre par dévotion et abandonner leurs demeures; mais saint François ne le permit pas, leur disant : « N'ayez pas tant de hâte, « et restez; je mettrai ordre à ce que vous devez « faire pour le salut de vos âmes. » Et alors il eut la

pensée de fonder le tiers-ordre pour le salut de tous. Puis, les laissant ainsi très-consolés et bien disposés à la pénitence, il partit, et arriva entre Cannaio et Bevagna. Et comme il passait outre, toujours avec la même ferveur, il leva les yeux, et vit à côté de la route quelques arbres sur lesquels étaient une multitude presque infinie d'oiseaux; de quoi saint François s'émerveilla, et il dit à ses compagnons : « Vous m'attendrez ici sur le chemin, et j'irai « prêcher aux oiseaux. » Il entra donc dans le champ, et se mit à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre; aussitôt ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent à lui, et tous ensemble restèrent tranquilles jusqu'à ce que saint François eût fini de prêcher; et alors même ils ne partirent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction. Et, selon ce que raconta dans la suite frère Masséo à frère Jacques de Massa, saint François allait au milieu d'eux, les touchant avec sa robe, et aucun ne bougeait. La substance de la prédication de saint François fut celle-ci : « Mes oiseaux, vous êtes « extrêmement obligés à Dieu votre créateur; et « toujours et en tous lieux vous le devez louer, « parce qu'il vous a donné la liberté de voler « partout, et qu'il vous a encore donné un double « et un triple vêtement; ensuite, parce qu'il a ré-

« servé votre espèce dans l'arche de Noé, afin que « votre race ne vînt pas à manquer. Vous lui êtes « encore obligés pour l'élément de l'air qu'il vous « a départi. Outre cela, vous ne semez ni ne « moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne « les fleuves et les fontaines pour vous abreuver; « il vous donne les montagnes et les vallées pour « votre refuge, et les grands arbres pour y faire « vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer ni « coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et « vos petits; en sorte que votre Créateur vous aime « beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bien-« faits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude, « et toujours étudiez-vous à louer Dieu. » Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou, et inclinant la tête jusqu'à terre; et par leurs mouvements et par leurs chants ils montraient que le saint leur causait un très-grand plaisir. Et saint François se réjouissait avec eux; il était charmé et s'émerveillait beaucoup d'une telle multitude d'oiseaux, de leur admirable variété, et aussi de leur attention et de leur familiarité; et pour cette raison il trouvait sujet en eux de louer dévotement le Créateur. Finalement, la prédication terminée,

saint François leur fit le signe de la croix, et leur donna licence de partir. Alors tous ces oiseaux s'élevèrent dans l'air avec des chants merveilleux; puis, suivant la croix que saint François avait faite, ils se divisèrent en quatre parties : l'une vola vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, l'autre vers le Midi, et la quatrième vers l'Aquilon; et chaque bande s'envolait, répétant des chants merveilleux. Ils montraient ainsi que comme saint François, gonfalonnier de la croix du Christ, leur avait prêché et avait fait sur eux le signe de la croix, suivant lequel ils s'étaient divisés entre les quatre parties du monde, ainsi la prédication de la croix du Christ, renouvelée par saint François, devait être portée sur tous les points du monde par lui et par les frères. Et en effet les frères, de même que les oiseaux, ne possédant ici-bas rien en propre, remettent à la seule providence de Dieu tout le soin de leur vie.

XIII.

Du merveilleux chapitre que tint saint François à Sainte-Marie-des-Anges, où se trouvèrent plus de cinq mille frères.

Le fidèle serviteur du Christ, François, tint une fois un chapitre général à Sainte-Marie-des-Anges. A ce chapitre se rassemblèrent plus de cinq mille frères : on y vit saint Dominique, chef et fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs, qui allait alors de Bourgogne à Rome; et sachant la réunion du chapitre que saint François tenait dans la plaine de Sainte-Marie-des-Anges, il s'y rendit avec sept frères de son Ordre. A ce chapitre se trouva encore un cardinal, très-dévoué à S. François, et le saint lui avait prédit qu'il serait pape, ce qui arriva. Le cardinal étant venu à dessein de Pérouse, où était la Cour romaine, à la ville d'Assise, chaque jour il visitait saint François et ses frères, et quelquefois il chantait la messe ou faisait le sermon aux frères réunis en chapitre. Or ledit cardinal ressentait une grande joie et une grande dévotion quand il venait visiter ce saint collége, en voyant dans la plaine, autour de Sainte-Marie-des-Anges, les frères assis par groupes, ici de quarante, là de cent, ailleurs de quatre-vingts ensemble, tous oc-

cupés à raisonner de Dieu, tous dans les oraisons, dans les larmes et les exercices de charité. Tous se tenaient dans un tel silence et une telle modestie, qu'on n'entendait pas un murmure ni une dispute; en sorte que le cardinal s'émerveillait d'une telle multitude si bien ordonnée, et il disait avec larmes et avec une grande dévotion : « Vraiment, c'est ici le camp et l'armée des che« valiers de Dieu. » Dans un si grand nombre d'hommes on n'entendait ni fables ni paroles menteuses; mais, quelque part que se réunît une troupe de frères, ils priaient, disaient leur office, ou bien ils pleuraient leurs péchés et ceux de leurs bienfaiteurs, ou ils s'entretenaient du salut des âmes. Les cabanes de ce camp étaient formées de claies et de nattes, divisées par groupes, selon les diverses provinces d'où venaient les frères. C'est pourquoi ce chapitre s'appela le *Chapitre des Claies* ou *des Nattes*. Leur lit était la terre nue, et quelques-uns avaient un peu de paille; leurs oreillers étaient des pierres ou des morceaux de bois. C'est pourquoi si grande était la dévotion qu'ils inspiraient à quiconque les voyait ou les entendait, et si étendu le renom de leur sainteté, que de la cour du Pape, qui était alors à Pérouse, et des autres lieux de la vallée de Spolète,

accouraient un grand nombre de comtes, de barons, de chevaliers et d'autres gentilshommes, et beaucoup de bourgeois, et des cardinaux, des évêques, des abbés, avec beaucoup d'autres clercs, pour être témoins d'une assemblée si sainte, si nombreuse et si humble, telle que le monde n'avait jamais vu tant de saints hommes réunis. Mais on venait principalement voir le chef et le père très-saint de cette sainte famille, qui avait ravi au monde une si belle proie et formé un troupeau si beau et si docile, pour suivre les traces du véritable pasteur Jésus-Christ.

Le chapitre étant donc assemblé, le père de tous et le ministre général, saint François, dans la ferveur qui l'inspirait, annonça la parole de Dieu, et prêcha ce que le Saint-Esprit lui faisait dire. Or, pour texte du sermon, il prit ces paroles : « Mes fils, nous avons promis à Dieu « de grandes choses; mais Dieu nous en a promis « de plus grandes encore, si nous observons nos « promesses, et que nous attendions avec assu« rance les siennes. Court est le plaisir du monde; « la peine qui le suit est éternelle. Petite est la « peine de cette vie; mais la gloire de l'autre est « infinie. » Et sur ces paroles prêchant très-dévotement, il fortifiait les frères, et les portait à l'o-

béissance et au respect envers la sainte mère Église; à la charité fraternelle, à prier Dieu pour tous les hommes, à pratiquer la patience dans les adversités de ce monde, la modération dans la prospérité; à conserver la pureté et la chasteté angéliques; à garder la paix et la concorde avec Dieu, avec les hommes, et avec leur propre conscience; à s'entretenir dans l'amour et l'observance de la très-sainte Pauvreté; et il dit ensuite : « Je vous commande, au nom de la « sainte obéissance, à vous tous qui êtes rassem« blés ici, que nul de vous n'ait inquiétude ni au« cun souci du manger, du boire, ni des autres « choses nécessaires au corps. Mais je veux seule« ment que vous vous appliquiez à prier Dieu, « et que vous lui laissiez le soin de votre corps, « parce qu'il a pour chacun de vous une sollici« tude particulière. » Et tous tant qu'ils étaient reçurent ce commandement avec allégresse de cœur et avec un visage joyeux. Puis, le sermon de saint François étant terminé, ils se jetèrent en oraison.

Saint Dominique, qui était présent à toutes ces choses, s'étonna fort du commandement de saint François; et il le trouvait indiscret, n'imaginant pas comment une telle multitude se pourrait gouverner sans prendre aucun soin ni souci

des choses nécessaires au corps. Mais le souverain Pasteur, le Christ béni, voulant montrer combien il a soin de ses brebis, et quel singulier amour il porte à ses pauvres, inspira incontinent aux gens de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello, d'Assise et des autres lieux environnants, de porter à manger et à boire à la sainte assemblée. Et voici tout à coup venir de ces lieux des hommes avec des bêtes de somme, des chevaux, des charrettes, chargés de pain, de vin, de fèves, de fromages et d'autres choses bonnes à manger, comme les pauvres du Christ en avaient besoin. Outre cela, ils apportaient des serviettes, des cruches, des coupes, des verres, et autres vases qui étaient nécessaires pour une telle multitude. Et bien heureux se croyait celui qui pouvait porter davantage, ou servir avec plus d'empressement; si bien que même les chevaliers, les barons et les autres gentilshommes, qui étaient venus pour voir les frères, les servaient avec humilité et dévotion. Saint Dominique, témoin de toutes ces choses, et voyant qu'en vérité la Providence divine s'employait pour eux, reconnut humblement qu'il avait mal taxé d'indiscrétion le commandement de saint François, et allant s'agenouiller devant lui, il déclara humblement sa faute, et ajouta : « Vraiment, Dieu

« prend un soin particulier de ces saints pauvres, « et je ne le savais pas. Désormais je promets d'ob- « server l'évangélique et sainte Pauvreté, et je « maudis de la part de Dieu tous les frères de mon « Ordre qui oseront retenir quelque chose en pro- « pre. » Ainsi saint Dominique fut très-édifié de la foi de saint François, de l'obéissance et de la pauvreté qu'il voyait dans une compagnie si grande et si bien ordonnée, et enfin de la Providence divine qui venait d'y répandre une telle abondance de tous biens. Dans ce même chapitre, il fut dit à saint François que beaucoup de frères portaient le cilice sur la chair et des cercles de fer; que, pour cette raison, beaucoup étaient malades jusqu'à en mourir, et que plusieurs en étaient gênés dans l'oraison; à raison de quoi saint François, comme un père très-discret, commanda, par la sainte Obéissance que tous ceux qui avaient ou des cilices ou des cercles de fer les quittassent, et vinssent les déposer devant lui. Ils firent ainsi, et l'on compta bien cinq cents cilices de fer, et encore plus de cercles qu'on portait soit au bras, soit à la ceinture : on en fit un grand monceau, et saint François ordonna de les laisser là.

Le chapitre terminé, saint François ayant affermi tous ses frères dans le bien, et leur ayant enseigné

comment ils devaient se tirer sans péché de ce monde mauvais, les renvoya dans leurs provinces avec la bénédiction de Dieu et la sienne, tous pénétrés de consolation et de joie spirituelle.

XIV.

Comment la vigne du prêtre de Rieti, dans la maison duquel pria saint François, fut dépouillée et ravagée à cause du grand nombre de gens qui venaient trouver le saint. Comme ensuite elle produisit miraculeusement plus de vin que jamais, ainsi que saint François l'avait promis, et comment Dieu révéla à saint François qu'au sortir de ce monde il aurait le paradis.

Un jour, saint François ayant les yeux très-gravement malades, le cardinal Ugolin, protecteur de l'Ordre, à cause de la grande tendresse qu'il ressentait pour le saint, lui écrivit de venir le trouver à Rieti : il y avait là d'excellents médecins pour les yeux.

Lorsque saint François eut reçu la lettre du cardinal, il s'en alla d'abord à Saint-Damien, où était sainte Claire, très-dévote épouse du Christ, pour lui donner quelques consolations, et ensuite se rendre près du cardinal. Or, saint François étant là, son mal d'yeux empira tellement la nuit suivante, qu'il ne voyait plus la lumière; et comme il ne pouvait partir, sainte Claire lui fit faire une petite cellule de roseaux, pour qu'il pût mieux reposer. Mais saint François, à cause de la douleur de son mal et de la multitude de souris qui l'incommodaient extrêmement, ne pouvait reposer en aucune manière, ni jour ni nuit; et,

souffrant de plus en plus de cette peine et de cette tribulation, il se prit à penser que c'était un fléau de Dieu pour ses péchés, et se mit à rendre grâce à Dieu de cœur et de bouche, s'écriant à haute voix : « Mon Seigneur, je suis digne de cela « et de bien pire encore. Seigneur Jésus-Christ, « bon pasteur, qui, pour nous autres pécheurs, « avez mis votre miséricorde en diverses peines et « angoisses corporelles, accordez grâce et vertu « à votre pauvre brebis, afin que nulle infir« mité, angoisse ou douleur, ne me sépare de « vous. » Et pendant cette oraison il vint une voix du ciel, qui dit : « François, réponds-moi ; si toute « la terre était d'or, et si toutes les mers et les fon« taines et les fleuves étaient de baume, et si « toutes les montagnes et les collines et les ro« chers étaient de pierres précieuses, et que tu « connusses un autre trésor aussi préférable à « toutes ces choses que l'or l'est à la terre, « le baume à l'eau, et les pierres précieuses aux « montagnes et aux rochers, et que ta maladie « te méritât ce trésor, ne devrais-tu pas t'en te« nir bien content et bien joyeux ? » Saint François répondit : « Seigneur, je suis indigne d'un « aussi précieux trésor. » Et la voix de Dieu lui dit : « Réjouis-toi, François, parce que c'est le

« trésor de la vie éternelle que je te réserve; et dès « à présent je t'en investis, et l'infirmité qui t'af« flige est le gage de ce trésor bienheureux. »

Alors saint François, avec une grande joie de cette glorieuse promesse, appela son compagnon, et dit : « Allons chez le cardinal. » Et consolant d'abord sainte Claire avec de saintes paroles, et lui faisant humblement ses adieux, il prit le chemin de Rieti. Mais quand il fut près d'arriver, la multitude qui venait au-devant de lui était si grande, qu'il ne voulut pas entrer dans la ville, et s'en fut à une église qui était à peu près à deux milles dans le voisinage. Les habitants, sachant qu'il était là, accoururent tout alentour pour le voir, tellement que la vigne de cette église en fut dévastée et le raisin cueilli; de quoi le prêtre du lieu s'affligea jusqu'au fond du cœur, et il se repentit d'avoir reçu saint François dans son église. Mais la pensée du prêtre étant révélée de Dieu à saint François, il le fit appeler et lui dit : « Mon très« cher père, combien de charges de vin te rend « cette vigne par an, quand elle te rend le plus? » Il répondit: « Douze charges. » Saint François dit : « Je te prie, père, de supporter avec patience que « je demeure quelques jours ici, parce que j'y « trouve beaucoup de repos, et de laisser chacun

« prendre du raisin de cette vigne, pour l'amour « de Dieu et de moi, pauvre pécheur ; et je te pro- « mets, de la part de mon Seigneur Jésus-Christ, « qu'elle te rendra chaque année vingt charges. » Or, la raison pour laquelle saint François s'arrêta dans ce lieu, ce fut le grand fruit qu'il faisait dans les âmes. Parmi cette multitude qu'on y voyait venir, beaucoup s'en retournaient enivrés du divin amour, et abandonnaient le monde.

Le prêtre, se confiant dans la promesse de saint François, laissa librement entrer dans la vigne ceux qui venaient. Merveilleuse chose ! la vigne fut toute ravagée et dépouillée, de telle sorte qu'à peine y restait-il quelques grappes de raisins. Vint le temps de la vendange : le prêtre recueillit ces grappes, les mit dans la cuve et les foula ; et, selon la promesse de saint François, il recueillit vingt charges de très-bon vin. Ce miracle donna à entendre manifestement que si, par le mérite de saint François, la vigne dépouillée de raisins avait abondé en vin, de même le peuple chrétien, stérile en vertus par le péché, mais corrigé par les mérites et la doctrine de saint François, abondait souvent en fruits salutaires de pénitence.

XV.

D'une très-belle vision que vit un jeune frère qui avait la cape en telle abomination, qu'il était prêt à quitter l'habit et à sortir de l'ordre.

Un jeune homme, très-noble et d'habitudes délicates, entra dans l'Ordre de saint François, et après quelques jours il commença, par l'instigation du démon, à prendre en si grande abomination l'habit, qu'il lui semblait porter un misérable sac : il avait horreur des manches, il détestait le capuchon, et la longueur et la rudesse du vêtement lui paraissaient un poids insupportable. L'Ordre venant à lui déplaire toujours davantage, il eut finalement le désir de quitter l'habit, et de retourner au monde. Ce jeune homme avait pris l'habitude, selon ce que lui avait enseigné son maître, à quelque heure qu'il passât devant l'autel du couvent, où se conservait le corps du Christ, de s'agenouiller avec grand respect, en tirant son capuchon, et de se prosterner les bras en croix. Il advint que, la nuit où il devait partir et quitter l'Ordre, il lui fallut passer devant l'autel du couvent; et en passant, selon l'usage, il s'agenouilla, se prosterna contre terre, et subi-

tement il fut ravi en esprit, et Dieu lui montra une merveilleuse vision. Car il vit devant lui comme une multitude infinie de saints, rangés en procession deux à deux, vêtus de très-beaux et précieux vêtements d'étoffes riches; leur visage et leurs mains resplendissaient comme le soleil; ils marchaient avec des chants, au son des instruments des anges. Et entre ces saints il y en avait deux plus noblement vêtus et plus ornés que tous les autres; ils étaient entourés de tant de clarté, qu'ils causaient un grand éblouissement à qui les regardait; et presque à la fin de la procession il en vint un couvert de tant de gloire, qu'on l'aurait pris pour un chevalier nouvellement reçu, et plus honoré que les autres. Or le jeune homme, voyant cette vision, s'émerveillait, et ne savait ce qu'une telle procession voulait dire, et il n'était pas assez hardi pour le demander; il restait donc comme ébloui de plaisir. Cependant toute la procession étant passée, à la fin il prit courage, et courant droit aux derniers, il leur demanda, avec une grande crainte : « O mes très-« chers, je vous prie qu'il vous plaise de me « dire qui sont ces personnages merveilleux qui « forment une procession si vénérable? » et ceux-ci répondirent : « Sache, mon fils, que nous

« sommes tous frères Mineurs, qui venons, à présent, de la gloire du Paradis. » Et il demanda : « Qui sont ces deux qui resplendissent plus que les « autres? » Ils répondirent : « Ceux-ci sont saint « François et saint Antoine, et ce dernier que « tu as vu si honoré est un saint frère, qui mou« rut nouvellement; et parce qu'il combattit vail« lamment contre les tentations et persévéra jus« qu'à la fin, nous le menons en triomphe à la « gloire du Paradis. Or ces vêtements d'étoffes si « belles, que nous portons, nous sont donnés de « Dieu en échange de nos rudes tuniques, que « nous avons portées patiemment en religion; et « la glorieuse clarté que tu vois en nous, nous « est donnée de Dieu pour l'humilité, la patience, « la sainte pauvreté, l'obéissance et la chasteté, « que nous avons gardées jusqu'à la fin. Main« tenant, mon fils, qu'il ne te soit plus pénible de « porter le sac de la religion, qu'on porte avec « tant de fruit. Car si avec le sac de saint Fran« çois, pour l'amour du Christ, tu méprises le « monde, tu mortifies ta chair et tu combats vail« lamment contre le démon, tu auras aussi comme « nous ces beaux vêtements et cette clarté de « gloire. » Ces paroles dites, le jeune homme revint en lui-même; et la vision l'ayant raffermi, il

chassa de lui toutes les tentations, il confessa sa faute devant le gardien et les frères ; depuis ce jour il aima la rigueur de la pénitence et la rudesse des vêtements, et il finit sa vie dans l'Ordre avec une grande sainteté.

XVI.

Du très-saint miracle que fit saint François, quand il convertit le loup très-féroce de Gubbio.

Au temps où saint François demeurait dans la ville de Gubbio, parut dans les environs un loup monstrueux, terrible et féroce, qui dévorait non-seulement les animaux, mais aussi les hommes : souvent même il s'approchait de la ville, et les habitants ne sortaient plus des murs que tout armés, comme s'ils fussent allés en guerre. Nonobstant on ne pouvait s'en défendre quand on se trouvait seul sur son chemin ; et par peur de ce loup, on en vint au point que personne n'osait sortir de la cité. Donc saint François ayant compassion des hommes de ce pays, voulut s'en aller au-devant du loup, bien que les habitants ne le lui conseillassent en aucune façon ; il fit sur lui le signe de la très-sainte croix, plaça toute sa confiance en Dieu, et sortit de la ville avec ses compagnons. Mais les autres craignant d'aller plus outre, saint François prit son chemin vers le lieu où était le loup. Or voici qu'à la vue de beaucoup de gens de la ville qui étaient venus pour être témoins de ce miracle, le loup alla à la ren-

contre de saint François, la gueule ouverte ; et comme il s'approchait de lui, saint François lui fit le signe de la très-sainte croix, et lui dit en l'appelant : « Viens ici, frère loup; je te com-« mande, de la part du Christ, de ne faire de mal « ni à moi ni à personne. » Chose admirable ! incontinent après que saint François eut fait le signe de la croix, le loup terrible ferma la gueule, s'arrêta de courir, et, obéissant au commandement, vint, doux comme un agneau, se coucher aux pieds de saint François. Alors le saint lui parla ainsi : « Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce « pays : tu as commis de grands méfaits, détrui-« sant et tuant les créatures de Dieu, sans sa per-« mission ; et non-seulement tu as tué et dévoré « les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les « hommes faits à l'image de Dieu, cause pour la-« quelle tu es digne de la potence comme voleur « et homicide très-méchant. Les gens crient et se « plaignent de toi, et toute cette ville est ton enne-« mie. Mais je veux, loup, faire la paix entre eux et « toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, « qu'ils te pardonnent tes offenses passées, et que « ni les hommes ni les chiens ne te persécutent « plus. » Ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses yeux,

inclinant la tête, faisait signe d'agréer ce que saint François disait, et de vouloir s'y tenir. Alors saint François reprit : « Puisqu'il te plaît de conclure et « de tenir cette paix, je te promets que je te ferai « défrayer de tout, pendant que tu vivras avec les « hommes de ce pays. Ainsi tu ne pâtiras plus de « la faim ; car je sais bien que la faim t'a fait « faire tout ce mal. Mais puisque je t'obtiens cette « grâce, je veux, loup, que tu me promettes de « n'attaquer jamais aucune personne humaine, « ni aucun animal. Me promets-tu ceci?... » Et le loup, en inclinant la tête, fit évidemment signe qu'il promettait. Et saint François lui dit : « Loup, « je veux que tu me fasses foi de cette promesse, « afin que je puisse bien m'y fier. » Et saint François tendit la main pour recevoir la foi du loup. Celui-ci leva la patte droite de devant, et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi tel signe de foi qu'il pouvait. Alors le saint dit : « Loup, je te commande, « au nom de Jésus-Christ, de venir à l'heure même, « sans hésiter aucunement, et nous allons con- « clure cette paix au nom de Dieu. » Et le loup obéissant se mit en route avec lui, doux comme un agneau. Ce que voyant les gens de la ville, ils s'émerveillaient fort ; et soudain cette nouvelle se

répandit par toute la cité, et toutes gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, se pressaient vers la place pour voir le loup avec saint François. Et le peuple étant réuni, le saint monta sur un lieu élevé pour le prêcher, disant, entre autres choses, comment, pour leurs péchés, Dieu permettait de telles calamités; mais combien la flamme de l'enfer, qui doit brûler éternellement les damnés, était plus redoutable que la fureur du loup, lequel ne peut tuer que le corps. « Combien donc est à craindre la gueule de l'enfer, « disait-il, quand la gueule d'un pauvre animal « tient en crainte et en tremblement une grande « multitude! Tournez-vous donc vers Dieu, mes « bien-aimés, et faites une digne pénitence de « vos péchés; et Dieu vous délivrera du loup dans « le temps présent, et du feu de l'enfer dans le « temps à venir. »

La prédication finie, saint François ajouta: « Écoutez, mes frères! le loup qui est ici devant « vous m'a promis, et il m'en a donné sa foi, « de faire la paix avec vous, et de ne vous offenser « plus jamais en aucune chose. En retour, vous « promettez de lui donner chaque jour le néces« saire; et je me rends caution pour lui, qu'il « observera fermement le pacte de la paix. » Alors

le peuple, tout d'une voix, promit de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours. Et saint François, devant tous, dit au loup : « Et toi, loup, pro-« mets-tu d'observer avec ceux-ci le pacte de la « paix, en sorte que tu n'offenses ni les hommes, « ni les animaux, ni aucune créature? » Et le loup s'agenouilla et inclina la tête, et avec les mouvements de son corps, en flattant de la queue et des oreilles, témoigna autant que possible qu'il voulait observer le pacte.

Saint François dit alors : « Loup, je veux que, « comme tu m'as donné foi de cette promesse « hors de la porte, de même devant tout le peu-« ple tu me fasses foi de ta promesse, et m'as-« sures que tu ne me rendras pas dupe de la « garantie et caution que j'ai données pour toi. » Alors le loup levant la patte droite, la posa dans la main de saint François. Or cet acte et ceux qu'on a dit ci-dessus causèrent une si grande allégresse et admiration dans tout le peuple, soit pour la dévotion du saint, soit pour la nouveauté du miracle, soit pour la paix du loup, que tous commencèrent à crier vers le ciel, louant et bénissant Dieu de leur avoir donné saint François, qui, par ses mérites, les avait délivrés de la gueule d'une si cruelle bête.

Le loup vécut ensuite deux années à Gubbio; il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de mal à personne, et sans qu'il lui en fût fait, nourri courtoisement par les gens du lieu; et tandis qu'il s'en allait ainsi par la ville et par les maisons, jamais aucun chien n'aboya contre lui. Enfin, après deux ans, le loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent beaucoup. Car le voyant aller si débonnairement par la ville, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François.

XVII.

Comment saint François apprivoisa les tourterelles sauvages.

Un jeune homme avait pris un jour plusieurs tourterelles, et les allait vendre. Saint François le rencontra; et lui, qui eut toujours une singulière pitié des animaux pacifiques, regardant ces tourterelles d'un œil compatissant, dit à celui qui les portait : « O bon jeune homme, je t'en prie, « donne-les-moi, afin que ces oiseaux si doux, qui, « dans la sainte Écriture, sont le symbole des « âmes chastes, humbles et fidèles, ne tombent « pas dans les mains des cruels qui les feraient « mourir. » Aussitôt le jeune homme, inspiré de Dieu, les donna toutes à saint François; et lui, les prenant dans son sein, se mit à leur parler tendrement : « O mes tourterelles, sim« ples, innocentes et chastes, pourquoi vous « laissez-vous prendre? Maintenant je veux vous « sauver de la mort et vous faire des nids, afin que « vous fassiez des petits et que vous multipliiez, « selon les commandements de notre Créateur. » Saint François s'en fut, leur fit à toutes des nids; et elles, s'apprivoisant, commencèrent à pondre leurs œufs et à les couver devant les frères,

comme auraient fait des poules toujours nourries de leurs mains. Elles ne s'en allèrent point, jusqu'à ce que saint François, avec sa bénédiction, leur donna congé de partir.

Quant au jeune homme qui lui en avait fait présent, saint François lui dit : « Mon fils, tu seras « aussi frère en cet Ordre, et tu serviras gracieu- « sement Jésus-Christ. » Ainsi fut-il, car le jeune homme se fit frère, et vécut dans l'Ordre avec une grande sainteté.

XVIII.

Comment saint François délivra un frère qui était en péché et en puissance du démon.

Saint François étant une fois en oraison dans le couvent de la Portioncule, vit, par révélation divine, tout le couvent entouré et assiégé de démons, comme d'une grande armée. Mais pas un ne pouvait pénétrer dans la maison, parce que les frères étaient d'une telle sainteté, que les démons n'avaient entrée dans aucun d'eux. Les choses continuant ainsi, un jour, un de ces frères prit scandale d'un autre, et pensa dans son cœur comment il pourrait l'accuser et se venger de lui; et comme il restait dans cette mauvaise pensée, il donna entrée au démon, qui pénétra dans le couvent, et mit la main sur ce frère.

Or le pieux et vigilant pasteur, qui avait toujours les yeux ouverts sur son troupeau, voyant que le loup était entré pour dévorer sa pauvre brebis, fit aussitôt appeler ce frère, et lui ordonna d'avouer sur-le-champ la haine qu'il avait conçue contre son prochain, et qui l'avait fait tomber entre les mains de l'ennemi. Le frère, épouvanté de se voir compris du saint, avoua tout

le venin qu'il avait dans le cœur, reconnut sa faute, et demanda humblement pénitence et miséricorde. Ceci fait, aussitôt l'absolution donnée et la pénitence reçue, saint François vit le démon s'enfuir ; et le frère, ainsi délivré des mains du monstre par la charité du bon pasteur, rendit grâce à Dieu, et retourna, corrigé et bien instruit, au saint troupeau, où il vécut dans la suite en grande sainteté.

XIX.

Comment saint François convertit à la foi le soudan de Babylone.

Saint François, poussé par le zèle de la foi du Christ et par le désir du martyre, passa outremer avec douze compagnons très-saints, pour aller tout droit au soudan de Babylone. Or ils arrivèrent dans une province des Sarrasins, où les passages étaient gardés par des hommes si cruels, que tous ceux qui passaient étaient mis à mort. Or, comme il plut à Dieu, ils ne furent pas tués, mais pris et battus; et les ayant liés, on les conduisit ainsi devant le soudan. Et quand saint François se trouva en sa présence, instruit par l'Esprit-Saint, il prêcha si divinement la foi du Christ, que même pour la prouver il voulait entrer dans le feu. A raison de quoi le soudan se prit à ressentir une grande dévotion pour lui, soit à cause de sa constance dans la foi, soit à cause du mépris qu'il lui voyait faire du monde (car, bien que très-pauvre, le saint ne voulut recevoir de lui aucun présent), soit enfin à cause de l'ardeur qu'il lui voyait pour le martyre. Dès lors le soudan l'écouta volontiers, et le pria de revenir souvent,

lui octroyant, à lui et à ses compagnons, la liberté de prêcher où ils voudraient; et il leur donna un signe de sa protection, grâce auquel personne ne put les offenser...

A la fin saint François, voyant qu'il ne pouvait plus faire de fruit dans ces contrées, se décida par révélation divine à retourner chez les fidèles avec ses compagnons. Les ayant donc réunis tous ensemble, il se rendit auprès du soudan, et prit congé de lui. Alors le soudan lui dit : « Frère François, je me convertirais volontiers à « la foi du Christ; mais je crains de le faire à cette « heure, parce que si ce peuple le savait, il nous « tuerait toi et moi, avec tous ceux qui t'accom-« pagnent. Et, attendu que tu peux faire encore « beaucoup de bien, et que j'ai à dépêcher cer-« taines affaires d'une grande importance, je ne « veux pas maintenant causer ma mort et la « tienne. Mais enseigne-moi comment je pourrai « me sauver, et je suis prêt à faire ce que tu m'im-« poseras. » Saint François lui dit alors : « Sei-« gneur, je te quitte à cette heure; mais quand je « serai retourné dans mon pays, quand je serai « mort et monté au ciel par la grâce de Dieu, alors, « s'il lui plaît, je t'enverrai deux de mes frères, « desquels tu recevras le saint baptême du Christ,

« et tu seras sauvé, ainsi que me l'a révélé Jésus-« Christ, mon Seigneur. Pour toi, d'ici là, dégage-« toi de tout empêchement, afin que la grâce de « Dieu venant, elle te trouve disposé à la foi et à « la dévotion. » Le soudan promit de le faire, et il le fit. L'entretien achevé, saint François s'en retourna, suivi de la vénérable troupe de ses saints compagnons. Et après quelques années saint François mourut selon la chair, et rendit son âme à Dieu.

Or, le soudan étant tombé malade, attendit la promesse de saint François, et fit placer des gardes dans certain passage, avec ce commandement, que si deux frères, en habit de saint François, venaient à se montrer, ils lui fussent amenés de suite. En ce même temps saint François apparut à deux frères, et leur ordonna que sans retard ils allassent vers le soudan, et prissent soin de son salut, ainsi qu'il l'avait promis. Et ces frères partirent à l'instant, et ayant passé la mer, ils furent menés au soudan par les gardes. Le soudan eut une très-grande joie de les voir, et dit : « Maintenant je « sais vraiment que Dieu m'a envoyé ses servi-« teurs pour mon salut, selon la promesse que me « fit saint François par révélation divine. » Ayant donc reçu des frères la connaissance de la foi du

Christ et le saint baptême, régénéré en Jésus-Christ, il mourut de cette maladie, et son âme fut sauvée de la sorte par les mérites et les prières de saint François.

XX.

Comment saint François guérit miraculeusement un lépreux d'âme et de corps, et ce que lui dit l'âme allant au ciel.

Le vrai disciple du Christ, saint François, lorsqu'il vivait de cette misérable vie, s'appliquait de tous ses efforts à suivre le Christ, le maître parfait. D'où il advint plusieurs fois que par l'opération divine, pendant qu'il guérissait le corps, à la même heure Dieu guérissait l'âme.

Or, non-seulement il servait volontiers les lépreux, mais, en outre, il avait ordonné que les frères de son Ordre, cheminant par le monde ou séjournant, servissent les lépreux pour l'amour du Sauveur, lequel voulut être réputé lépreux pour l'amour de nous. Il arriva donc un jour que, dans un couvent près de celui où demeurait alors saint François, les frères desservaient un hôpital de lépreux et d'infirmes, dans lequel était un lépreux si impatient, si insupportable et si insolent, que chacun tenait pour certain, et c'était la vérité, qu'il était possédé du démon. Car il maltraitait si indignement de paroles et de coups quiconque le servait, et, ce qui est pire, il blasphémait si odieusement le Christ béni et sa très-sainte mère la vierge

Marie, que pour rien au monde on ne trouvait quelqu'un qui pût ou voulût le servir. Et quoique les frères, pour accroître le mérite de la patience, s'étudiassent à supporter doucement les injures et les violences contre leurs personnes, toutefois leur conscience ne pouvant supporter celles qui s'adressaient au Christ et à sa mère, à la fin ils décidèrent d'abandonner ce lépreux. Mais ils ne voulurent pas le faire avant d'avoir prévenu, selon la règle, saint François, qui demeurait alors dans un couvent près de là.

Aussitôt qu'ils l'eurent prévenu, saint François s'en vint trouver ce lépreux pervers, et, s'approchant de lui, il le salua, lui disant : « Dieu te « donne la paix, mon frère très-aimé ! » Le lépreux répondit : « Quelle paix puis-je avoir de Dieu, qui « m'a enlevé la paix et tout bien, et qui m'a fait « tout pourri et tout puant? » Et saint François dit : Mon fils, aie patience, car les infirmités du « corps nous sont données de Dieu en ce monde « pour le salut de l'âme : elles sont d'un grand « mérite, quand elles sont portées patiemment. » Le malade répondit : « Et comment puis-je porter « patiemment la peine continuelle qui m'afflige le « jour et la nuit? et non-seulement je suis affligé « de mon infirmité, mais pires me sont les frères

« que tu m'as donnés pour me servir, et qui ne « me servent pas comme ils doivent. »

Alors saint François, connaissant par révélation que ce lépreux était possédé du malin esprit, s'en alla, se mit en oraison, et pria dévotement pour lui. L'oraison faite, il retourna vers lui, et dit ainsi : « Mon fils, je veux te servir, puisque tu n'es pas « content des autres. » — « Je le veux, dit le ma- « lade; mais que pourras-tu faire de plus qu'eux? » Saint François répondit : « Ce que tu voudras, je « le ferai. » Le lépreux dit : « Je veux que tu me « laves tout entier; car je pue si fortement, que « moi-même je ne puis plus me souffrir. » Alors saint François fit de suite chauffer de l'eau avec beaucoup d'herbes odoriférantes, puis il le dépouilla et commença à le laver de ses mains, et un autre frère versait l'eau. Or, par un divin miracle, là où saint François touchait de ses saintes mains, la lèpre s'en allait, et la chair redevenait parfaitement saine; et en même temps que la chair commençait à se guérir, aussi commençait à se guérir l'âme. Et le lépreux se voyant guérir, se prit à ressentir une grande componction et repentance de ses péchés, et il se mit à pleurer amèrement; et tandis que le corps se purifiait extérieurement de la lèpre par l'eau, de même inté-

rieurement l'âme se purifiait de ses péchés par la pénitence et par les larmes. Se trouvant complétement guéri de corps et d'âme, il fit humblement la coulpe, et dit en pleurant à haute voix : « Malheur à moi, qui suis digne de l'enfer pour les « méchancetés et les injures que j'ai faites et dites « aux frères, et pour mon impatience et mes blas-« phèmes contre Dieu ! » Puis, pendant quinze jours il persévéra dans des pleurs amers sur ses péchés, demandant à Dieu miséricorde, et se confessant au prêtre sans rien cacher.

Saint François, à la vue du miracle si manifeste que Dieu avait opéré par ses mains, lui rendit grâce. Il partit de ce lieu, allant en pays très-éloigné; car, par humilité, il voulait fuir toute gloire, et dans toutes ses œuvres il cherchait seulement l'honneur de Dieu et non le sien. Ensuite, comme il plut à Dieu, le lépreux, guéri de corps et d'âme, au bout de quinze jours de pénitence fut pris d'une autre maladie, et, armé des sacrements de l'Église, il mourut saintement. Or son âme, allant en paradis, apparut dans l'air à saint François qui se tenait en oraison dans une forêt, et lui dit : « Me reconnais-tu? » — « Qui es-tu? » dit saint François. « Je suis le lépreux que le Christ béni « a guéri par tes mérites, et aujourd'hui je m'en

« vais à la vie éternelle; de quoi je rends grâce à « Dieu et à toi. Bénis soient ton âme et ton corps, « et bénies tes saintes paroles et tes œuvres! car « par toi beaucoup d'âmes se sauveront dans le « monde; et sache qu'il n'est pas de jour dans le- « quel les anges et les autres saints ne rendent « grâce à Dieu des bienheureux fruits que toi et « ton Ordre vous faites dans les diverses parties « de la terre. Réjouis-toi donc, remercie Dieu, « et reste avec sa bénédiction. » Ces paroles dites, il s'en alla au ciel, et saint François demeura fort consolé.

XXI.

Comment saint François convertit trois larrons homicides, qui se firent frères ; et l'admirable vision que vit l'un d'eux, lequel devint un très-saint religieux.

Saint François allait une fois par le désert à San-Sepolcro, et, passant par un château qui s'appelle Monte-Casale, il vit venir à lui un jeune homme noble et délicat, qui lui dit : « Père, je « voudrais bien volontiers être de vos frères. » Saint François répondit : « Mon fils, tu es un « jeune homme délicat et noble; peut-être ne « pourrais-tu pas supporter notre pauvreté et notre « rigueur. » Et celui-ci dit : « Mon Père, n'êtes-vous « point des hommes comme nous? Donc, comme « vous supportez ces choses, ainsi le pourrai-je, avec « la grâce de Jésus-Christ. » Cette réponse plut beaucoup à saint François, de sorte qu'il le bénit et le reçut immédiatement dans l'Ordre, et le nomma frère Ange; et ce jeune homme se conduisit si merveilleusement, qu'à peu de temps de là saint François le fit gardien dans le couvent de Monte-Casale.

En ce temps-là, il y avait dans le pays trois voleurs renommés qui faisaient beaucoup de mal;

ils vinrent un jour au couvent que j'ai dit, et prièrent frère Ange le gardien de leur donner à manger, et le gardien leur répondit, en les reprenant durement : « Voleurs cruels et homi-« cides, vous n'avez pas honte de voler les fa-« tigues d'autrui, mais encore, impudents et ef-« frontés, vous voulez dévorer l'aumône donnée « aux serviteurs de Dieu, vous qui n'êtes seule-« ment pas dignes que la terre vous porte, parce « que vous n'avez aucun respect ni des hommes « ni de Dieu qui vous créa. Allez donc à votre « besogne, et ne paraissez plus ici. »

Les voleurs, troublés de ces paroles, s'en furent avec un grand dépit. Et voici revenir du dehors saint François, chargé d'une besace de pain et d'un petit vase de vin, que lui et son compagnon avaient mendiés ; et le gardien lui rapportant comme il avait chassé les voleurs, saint François le reprit fortement, lui disant qu'il s'était conduit avec cruauté : « Car les pé-« cheurs sont mieux ramenés à Dieu par la dou-« ceur que par des reproches durs ; d'où vient que « notre maître Jésus-Christ, dont nous avons pro-« mis d'observer l'Évangile, dit que les bien « portants n'ont pas besoin de médecin, mais « au contraire les malades, et qu'il n'est pas venu

« pour appeler les justes, mais les pécheurs, à la « pénitence; et c'est pour cela que souvent il « mangeait avec eux. Puis donc que tu as agi contre « la charité et contre le saint Évangile du Christ, « je te commande, par la sainte obéissance, de « prendre incontinent cette besace de pain que j'ai « mendié et ce vase de vin, et de courir après eux « par monts et par vaux, les cherchant avec sol- « licitude jusqu'à ce que tu les trouves; et de ma « part tu leur feras présent de tout ce pain et de « ce vin. Puis tu t'agenouilleras devant eux, tu « leur confesseras humblement ta cruauté; en- « fin tu les prieras en mon nom de ne faire plus « de mal, mais de craindre Dieu et de ne l'of- « fenser plus : s'ils font ainsi, je leur promets « de pourvoir à leurs besoins, et de leur assurer « toujours le manger et le boire. Et quand tu « auras dit ceci, reviens humblement. » Pendant que le gardien allait accomplir le commandement de saint François, celui-ci se mit en oraison, et pria Dieu qu'il attendrît le cœur de ces larrons, et qu'il les convertît à la pénitence. L'obéissant gardien, arrivé auprès d'eux, leur offre le pain et le vin, et fait et dit ce que saint François lui a commandé. Or il plut à Dieu que ces larrons, tout en mangeant l'aumône de saint François, commen-

cèrent à dire entre eux : « Malheur à nous, mi-
« sérables infortunés! et comme sont dures les
« peines de l'enfer qui nous attendent, nous qui
« allons non-seulement volant le prochain, bat-
« tant, frappant, mais tuant même! Néanmoins,
« de tant de maux et d'actions scélérates que nous
« commettons, nous n'avons aucun remords de
« conscience ni crainte de Dieu, et voilà ce saint
« frère qui est venu à nous, et qui, pour quel-
« ques paroles qu'il nous avait dites justement à
« cause de notre malice, nous confesse hum-
« blement sa faute; et outre cela, il nous ap-
« porte le pain et le vin, avec une si généreuse
« promesse du saint père François. Vraiment ceux-
« ci sont de saints frères et méritent le paradis
« de Dieu, et nous sommes les fils de l'éternelle
« perdition, qui méritons les peines de l'enfer.
« Chaque jour nous ajoutons à notre damnation,
« et nous ne savons pas si, du fond de ces pé-
« chés que nous avons commis jusqu'ici, nous
« pourrons retourner à la miséricorde de Dieu. »
Et l'un d'eux disant ces paroles et d'autres sem-
blables, ses deux compagnons répondirent :
« Certes, tu dis vrai; mais maintenant que de-
« vons-nous faire? Allons, dit l'un, à saint
« François; et s'il nous donne espoir que nous

« puissions, du fond de nos péchés, retourner « à la miséricorde de Dieu, faisons ce qu'il nous « commandera, et puissions-nous délivrer nos « âmes des peines de l'enfer! » Ce conseil plut aux autres; et ainsi tous trois étant d'accord, ils s'en vinrent en toute hâte à saint François, et ils lui parlèrent ainsi : « Père, à cause de la multitude « de nos péchés et de nos scélératesses, nous ne « croyons pas pouvoir revenir à la miséricorde « de Dieu. Mais si tu as quelque espoir que Dieu « nous reçoive à merci, voilà que nous sommes « prêts à pratiquer ce que tu nous prescriras, et « à faire pénitence avec toi. » Alors saint François les retenant avec bonté, les rassura par beaucoup d'exemples, et, les rendant certains de la miséricorde de Dieu, leur promit de la demander pour eux. Il leur montra que la miséricorde divine est infinie; qu'eussions-nous commis des péchés infinis, la miséricorde divine est encore plus grande, selon la parole de l'Évangile et de l'apôtre saint Paul, qui dit aussi : « Le Christ béni « est venu pour racheter les pécheurs. » Ces enseignements, et d'autres semblables, firent que les trois larrons renoncèrent au démon et à ses œuvres, et saint François les reçut dans l'Ordre. Ils commencèrent à faire grande pénitence, et

deux d'entre eux vécurent peu après leur conversion, et s'en allèrent en paradis. Mais le troisième survécut, et, repensant à ses péchés, il se mit à faire telle pénitence, que pendant quinze ans continus, outre les carêmes ordinaires qu'il faisait avec les autres frères, trois jours de la semaine il jeûnait au pain et à l'eau. Il allait toujours déchaussé et avec une seule tunique sur le dos, et ne dormait jamais après matines.

Pendant ce temps, saint François quitta cette misérable vie. Donc, le converti ayant continué sa pénitence pendant plusieurs années, il arriva qu'une nuit après matines, il lui vint une telle tentation de dormir, qu'en aucune manière il ne pouvait résister et veiller comme d'habitude. A la fin, ne pouvant combattre le sommeil ni prier, il alla se jeter sur un lit pour dormir : aussitôt qu'il y eut posé la tête, il fut ravi et mené en esprit sur une très-haute montagne bordée d'un précipice très-profond; et deçà, delà, on voyait des rochers déchirés et rompus en éclats et tout hérissés de pointes, en sorte que le fond de cet abîme était effroyable à regarder. L'ange qui menait ce frère le poussa avec violence et le jeta dans le précipice; et lui, bondissant et retombant de pointe

en pointe et de roc en roc, il arriva finalement au fond, tout démembré et tout en pièces, ainsi qu'il lui parut. Et comme il était étendu à terre en si pitoyable état, celui qui le menait lui dit: « Lève-« toi, car il te faut faire encore un plus long voya-« ge. » Le frère lui dit: « Tu me parais un homme « bien déraisonnable et bien cruel; tu me vois mou-« rant de cette chute qui m'a brisé de la sorte, et « tu me dis de me lever. » Et l'ange s'approche de lui, le touche, lui remet parfaitement tous les membres, et le guérit. Puis, lui montrant une grande plaine remplie de pierres aiguisées et tranchantes, de ronces et d'épines, il lui dit qu'il fallait courir par toute cette plaine et la traverser pieds nus, jusqu'à ce qu'il en eût gagné le bout, où l'on voyait une fournaise ardente, dans laquelle il devait entrer. Et le frère ayant traversé toute la plaine avec grandes peines et angoisses, l'ange lui dit : « Entre dans cette fournaise, car « il faut que tu le fasses. » Et l'autre répondit : « Hélas ! que tu es un cruel conducteur! « tu me vois près de la mort pour avoir tra-« versé cette horrible plaine, et maintenant, pour « repos, tu me dis d'entrer dans cette fournaise « ardente. » Et, regardant, il vit à l'entour une multitude de démons armés de fourches de

fer, avec lesquelles, comme il hésitait à entrer, tout à coup ils le poussèrent dedans. Entré qu'il fut dans la fournaise, il regarda, et vit un homme qui avait été son compère, et qui brûlait tout entier, et il lui demanda : « Oh! « compère infortuné, comment es-tu venu ici? » Et il répondit : « Va un peu plus avant, et tu « trouveras ma femme, ta commère, laquelle te « dira la cause de notre damnation. » Et le frère allant plus avant, voilà que lui apparut ladite commère tout embrasée, enfermée dans une mesure à grains toute de feu; et il lui demanda : « Oh! commère infortunée et misérable, pour- « quoi es-tu tombée dans un si cruel tourment? » Et elle répondit : « Parce que, au temps de la « grande famine que saint François avait prédite, « mon mari et moi nous fraudâmes sur le blé et le « grain que nous vendions à la mesure. » Ces paroles dites, l'ange qui menait le frère le poussa hors de la fournaise, puis il lui dit : « Prépare-toi, « car tu as à faire un horrible voyage. » Et celui-ci disait en gémissant : « Oh! très-dur conducteur « qui n'a aucune compassion de moi, tu vois que « je suis quasi tout brûlé des feux de cette four- « naise, et tu veux me mener encore dans un « voyage périlleux et plein d'horreur. » Alors l'ange

le toucha, et le rendit sain et fort. Puis il le mena vers un pont qu'on ne pouvait passer sans grand péril, parce qu'il était mince, étroit, très-glissant et sans parapets. Au-dessous passait un fleuve terrible, plein de serpents, de dragons et de scorpions, qui jetaient une très-grande puanteur. L'ange lui dit : « Passe ce pont ; à toute force il le faut passer. » Et il répondit : « Comment pourrais-je « le passer sans tomber dans ce fleuve mena« çant ? » L'ange lui dit : « Viens après moi, et pose « ton pied où tu verras que je poserai le mien, et « ainsi tu passeras heureusement. » Le frère marcha donc derrière l'ange, comme celui-ci le lui avait enseigné ; et arrivé au milieu l'ange s'envola, et, le laissant, il s'en alla sur une très-haute montagne, fort au delà du pont. Et le frère regardait bien le lieu où s'était envolé l'ange ; mais, se retrouvant sans guide, et regardant en bas, il vit ces bêtes si terribles se tenir la tête hors de l'eau et la gueule béante, prêtes à le dévorer s'il tombait. Il était si tremblant, qu'il ne savait que faire ni que dire, car il ne pouvait retourner en arrière ni avancer. Se voyant donc dans une telle tribulation, et ne trouvant d'autre refuge que Dieu, il se baissa, embrassa le pont, et se recommanda à Dieu de tout son cœur et avec larmes, le priant,

par sa sainte miséricorde, de le secourir. Sa prière faite, il lui parut qu'il commençait à lui pousser des ailes, et, rempli de joie, il attendait qu'elles fussent assez grandes pour voler au delà du pont, où s'était envolé l'ange. Mais, au bout de quelque temps, à cause du grand désir qu'il avait de passer, il se mit à voler; et comme ses ailes n'avaient pas assez grandi, il tomba sur le pont, et en même temps ses plumes se détachèrent. Alors il embrassa le pont derechef, et comme la première fois il se recommanda à Dieu, et, sa prière faite, il lui sembla de nouveau qu'il lui poussait des ailes. Mais, comme la première fois, il n'attendit pas qu'elles eussent grandi jusqu'au bout, et, se mettant à voler avant le temps, il tomba derechef sur le pont, et ses plumes se détachèrent encore. Alors, voyant que, par la hâte qu'il avait de voler avant le temps, il tombait toujours, il se dit en lui-même : « Certainement, « s'il me vient des ailes une troisième fois, j'atten- « drai tant, qu'elles seront assez grandes pour que « je puisse voler sans retomber encore. » Étant dans ces pensées, il se vit, pour la troisième fois, pousser des ailes, et il attendit longtemps, jusqu'à ce qu'elles fussent assez grandes : or il lui parut qu'entre la première, la seconde et la troisième

pousse d'ailes, il s'était bien passé cent cinquante ans, ou plus.

A la fin il se leva pour la troisième fois, et de tout son effort il prit son vol, et il vola en haut jusqu'au lieu où l'ange s'était posé. Et comme il frappait à la porte du palais dans lequel l'ange était entré, le portier lui demanda : « Qui es-tu, pour venir ici? » Il répondit : « Je « suis frère Mineur. » Le portier dit : « Attends-« moi, car je vais amener saint François pour voir « s'il te connaît. » Le portier étant allé querir saint François, le frère se mit à regarder les murs merveilleux de ce palais, et ces murs paraissaient si lumineux et si transparents, que l'on voyait clairement les chœurs des saints et tout ce qui s'y passait. Et pendant qu'il était ravi à cette vue, voici venir saint François, frère Bernard et frère Gilles, et après eux les saints et les saintes qui avaient suivi la même vie, en si grande multitude qu'ils paraissaient presque innombrables. Et en arrivant, saint François dit au portier : « Laisse-le entrer, parce qu'il est de mes « frères. » Aussitôt qu'il fut entré, il sentit tant de consolation, tant de douceur, qu'il oublia toutes les tribulations qu'il avait eues, comme si jamais elles n'eussent été. Alors saint François, le me-

nant plus avant, lui montra beaucoup de choses merveilleuses, et lui dit ensuite : « Mon fils, il te « faut retourner dans le monde; tu y resteras sept « jours, pendant lesquels tu te prépareras avec « soin et avec une grande dévotion, car, au bout « de sept jours, j'irai te chercher; alors tu vien- « dras avec moi dans ce repos des bienheu- « reux. » Saint François était vêtu d'un manteau admirable orné d'étoiles très-belles, et ses cinq stigmates étaient comme cinq étoiles parfaitement belles, et de tant de splendeur que tout le palais était illuminé de leurs rayons. Et frère Bernard avait aussi à la tête une couronne de très-belles étoiles, et frère Gilles était orné d'une merveilleuse lumière. Le pénitent vit parmi eux beaucoup d'autres frères, qu'il n'avait jamais vus sur la terre. Saint François l'ayant donc congédié, il retourna, bien malgré lui, dans ce monde.

Au moment où il se réveillait, revenant à lui et reprenant ses sens, les frères sonnaient primes; si bien qu'il n'était resté dans cette extase que de matines à primes, quoiqu'il lui parût y avoir passé un grand nombre d'années. Il redit à son gardien toute sa vision de point en point. Or, avant la fin des sept jours, il commença à prendre la fièvre, et, le huitième jour, saint François vint le

chercher, selon sa promesse, avec une grande multitude de saints glorieux, puis emmena son âme au royaume des bienheureux et à la vie éternelle.

XXII.

Comment saint François convertit à Bologne deux écoliers qui se firent frères, et comment ensuite il délivra l'un d'une grande tentation.

Saint François arrivant un jour à Bologne, tout le peuple de la ville courait pour le voir; et si grande était la presse, que les gens ne pouvaient qu'à grand'peine arriver à la place, qui était pleine d'hommes, de femmes et d'écoliers. Saint François se tint debout sur un lieu élevé, et commença à prêcher ce que l'Esprit-Saint lui enseignait. Et il prêchait si merveilleusement, qu'il paraissait que ce fût un ange plutôt qu'un homme. Ces paroles toutes célestes semblaient des flèches aiguës qui traversaient le cœur de ceux qui l'écoutaient, si bien que cette prédication convertit à la pénitence une multitude d'hommes et de femmes. De ce nombre étaient deux nobles étudiants de la Marche d'Ancône. L'un avait nom Pellegrino, et l'autre Rénier. Tous deux, à la suite de cette prédication, touchés jusqu'au fond du cœur d'une inspiration divine, vinrent trouver saint François, disant qu'ils voulaient absolument abandonner le monde et être

de ses frères. Alors saint François, connaissant par révélation qu'ils étaient envoyés de Dieu, qu'ils devaient mener une sainte vie dans l'Ordre, et considérant leur grande ferveur, les reçut avec allégresse, en disant : « Toi, Pellegrino, tu garderas « dans l'Ordre la voie de l'humilité; et toi, frère « Rénier, tu serviras les frères. » Et il en fut ainsi; car frère Pellegrino ne voulut jamais être traité comme clerc, mais comme laïque, bien qu'il fût très-lettré et grand décrétaliste. Par cette humilité, il parvint à une rare perfection de vertu; tellement que frère Bernard, le premier-né de saint François, disait de lui que c'était un des plus parfaits religieux de ce monde. Finalement, ledit frère Pellegrino, plein de vertus, passa de cette vie à la vie bienheureuse : il fit beaucoup de miracles avant et après sa mort.

Or, frère Rénier servait les frères dévotement et fidèlement, vivant en grande sainteté et humilité, et devint très-familier avec saint François; et saint François lui révéla beaucoup de secrets. Étant fait ensuite ministre de la province de la Marche d'Ancône, il la gouverna pendant longtemps avec une grande sagesse et une grande paix; puis, au bout de quelque temps, Dieu lui envoya une violente tentation dans l'âme, qui le remplissait de tribula-

tions et d'angoisses. Il se mortifiait fortement par des jeûnes, des disciplines, des larmes et des prières, le jour et la nuit; et cependant il ne pouvait chasser cette tentation. Mais souvent il était en grand désespoir, parce qu'il se croyait abandonné de Dieu. Dans ce désespoir, il résolut, pour dernier remède, d'aller trouver saint François, avec cette pensée : « Si saint François me fait « bon visage et se montre familier comme de cou-« tume, je croirai que Dieu m'a pris en pitié; si-« non, ce sera la marque que je suis abandonné « de Dieu. » Il se mit donc en route, et alla trouver saint François, qui, dans ce temps, était gravement malade dans le palais de l'évêque d'Assise. Dieu révéla au saint toute la tentation et les sentiments de frère Rénier, sa résolution et sa venue. Incontinent saint François appelle frère Léon et frère Masséo, et leur dit : « Allez de suite à la ren-« contre de mon très-cher fils, frère Rénier; « embrassez-le de ma part, saluez-le, et dites-lui « qu'entre tous les frères qui sont dans le monde, « je l'aime particulièrement. » Ceux-ci allèrent, trouvèrent sur le chemin frère Rénier, et, l'embrassant, ils lui dirent ce que saint François leur avait commandé, dont il ressentit tant de consolation et de douceur dans son âme, qu'il en fut

comme hors de lui. Et, rendant grâce à Dieu de tout son cœur, il alla et arriva jusqu'au lieu où saint François était couché. Et, bien que saint François fût gravement malade, néanmoins, entendant venir frère Rénier, il se leva et alla au-devant de lui. Il l'embrassa tendrement, et lui dit : « Mon très-cher fils, frère Rénier, entre tous « les frères qui sont dans le monde, je t'aime, je « t'aime particulièrement. » Et cette parole dite, il lui fit le signe de la très-sainte croix sur le front, le baisa à cet endroit, et lui dit encore : « Mon très-« cher fils, Dieu a permis cette tentation pour te « faire gagner de grands mérites. Mais si tu ne « veux pas de ce gain, tu ne l'auras pas. » Et, chose merveilleuse, aussitôt que saint François eut dit ces paroles, le frère se sentit délivré de cette tentation comme s'il ne l'avait jamais éprouvée de sa vie, et il resta tout consolé.

XXIII.

De la belle prédication que firent à Assise saint François et frère Ruffin.

Frère Ruffin, par une contemplation continuelle, était si absorbé en Dieu, que, devenu presque impassible et muet, il parlait très-rarement; et d'ailleurs il n'avait ni la grâce, ni la hardiesse, ni l'éloquence de la prédication. Néanmoins, un jour saint François lui commanda d'aller à Assise, et de prêcher au peuple ce que Dieu lui inspirerait. A quoi frère Ruffin répondit : « Révérend père, « je te prie de me pardonner et de ne pas m'en- « voyer, car, tu le sais, je n'ai pas la grâce de la « prédication : je suis simple et ignorant. » Alors saint François lui dit : « Parce que tu n'as pas obéi « promptement, je te commande par la sainte « obéissance de dépouiller tes vêtements, et, ne « gardant que tes braies, d'aller à Assise, d'en- « trer en cet état dans une église, et de prêcher « au peuple (1). » A cet ordre, frère Ruffin se

(1) Ce commandement de saint François rappelle les épreuves auxquelles les Pères du Désert soumettaient quelquefois l'humilité de leurs disciples. L'épreuve d'ailleurs était moins

dépouille, va à Assise, entre dans une église, et ayant fait la révérence à l'autel, il monte dans la chaire et se met à prêcher. Sur quoi les petits enfants et les hommes commencèrent à rire, et ils disaient : « Or voici que ces gens-là font « si grande pénitence, qu'ils deviennent insensés « et perdent l'esprit. »

Dans ce moment même, saint François, réfléchissant à la prompte obéissance de frère Ruffin, qui était des plus nobles d'Assise, et au dur commandement qu'il lui avait imposé, commença à se reprendre lui-même, en disant : « D'où te vient « tant de présomption, fils de Pierre Bernardoni, « homme chétif et vil, de commander à frère « Ruffin, lequel est des plus nobles d'Assise, qu'il « aille nu prêcher au peuple comme un fou? « Au nom de Dieu, tu essayeras sur toi ce que tu « commandes aux autres. » Et aussitôt, dans un transport d'esprit, il se dépouille pareillement, et s'en va à Assise, menant avec lui frère Léon pour porter son habit et celui de frère Ruffin; et les habitants le voyant comme l'autre, le honnis-

blessante pour les yeux de la foule sous un climat chaud, où l'on voit encore les lazzaroni dans le costume décrit par l'auteur des *Fioretti*.

saient de même, jugeant que lui et frère Ruffin étaient devenus fous par trop de pénitence. Saint François entra dans l'église, où frère Ruffin prêchait ces paroles : « Oh! mes bien-aimés, fuyez le « monde et laissez le péché; rendez le bien d'au- « trui, si vous voulez éviter l'enfer; observez les « commandements de Dieu, aimant Dieu et le pro- « chain, si vous voulez aller en Paradis; et faites « pénitence, si vous voulez posséder le royaume « des cieux. » Alors saint François monta en chaire, et se mit à prêcher si merveilleusement sur le mépris du monde, sur la sainte pénitence, la pauvreté volontaire, le désir du royaume céleste, enfin, sur la nudité et l'opprobre de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, que tous ceux qui étaient à cette prédication, hommes et femmes, en grande multitude, commencèrent à pleurer fortement avec une admirable dévotion et componction de cœur. Et non-seulement là, mais dans toute la ville d'Assise, la passion du Christ fut si fortement pleurée tout ce jour, qu'on n'avait jamais rien vu de pareil; et ainsi le peuple fut édifié et consolé de l'action de saint François et de frère Ruffin. Puis saint François rendit à frère Ruffin son habit et reprit le sien, et ainsi vêtus ils retournèrent au couvent

de la Portioncule, louant et glorifiant Dieu, qui leur avait donné la grâce de se vaincre par le mépris d'eux-mêmes, et d'édifier les brebis du Christ, en montrant combien le monde est à dédaigner. Et dans ce jour la dévotion du peuple s'accrut tellement envers eux, que bien heureux se réputait qui pouvait toucher le bord de leur vêtement.

XXIV.

Comment sainte Claire, par ordre du Pape, bénit le pain qui était sur une table, et comment sur chaque pain apparut le signe de la sainte croix.

Sainte Claire, très-pieuse disciple de la croix du Christ, et belle plante de saint François, était d'une si grande sainteté, que non-seulement les évêques et les cardinaux, mais aussi le Pape, désiraient avec grande ardeur la voir et l'entendre; et plusieurs fois le Pape la visita en personne. Une fois entre autres, le Saint-Père alla au monastère où elle était, pour l'entendre parler des choses célestes et divines. Et comme ils étaient ensemble, tenant divers discours, sainte Claire, pendant ce temps, fit mettre la table et y posa le pain, afin que le Saint-Père le bénît. Ensuite, l'entretien spirituel étant terminé, sainte Claire s'agenouilla avec grand respect, et pria le Pape de vouloir bien bénir le pain placé sur la table. Le Saint-Père lui répondit : « Sœur Claire très-fidèle, « jeveux que tu bénisses ce pain, et que tu fasses « sur lui le signe de la sainte croix du Christ, « auquel tu t'es toute donnée. » Sainte Claire lui dit : « Très-Saint-Père, pardonnez-moi; je serais

« digne de trop de blâme, si, en présence du vi-
« caire du Christ, moi qui suis une humble et
« misérable femme, j'avais la hardiesse de donner
« cette bénédiction. » Le Pape répondit : « Afin
« que ceci ne te soit pas imputé à présomption,
« mais pour que tu aies le mérite de l'obéissance,
« je t'ordonne, par la sainte obéissance, de faire
« sur ce pain le signe de la très-sainte croix, et de
« le bénir au nom de Dieu. » Alors sainte Claire, comme une véritable fille de l'obéissance, bénit pieusement le pain avec le signe de la très-sainte croix. Merveilleuse chose! aussitôt le signe de la croix parut parfaitement tracé sur chaque pain. Alors une partie de ces pains fut mangée, et l'autre partie fut réservée à cause du miracle. Le Saint-Père, qui avait vu le miracle, prit un de ces pains, et, rendant grâce à Dieu, il partit, laissant sainte Claire avec sa bénédiction.

En ce temps, sœur Ortulane, mère de sainte Claire, et Agnès, sa sœur, demeuraient toutes deux dans ce monastère avec sainte Claire, pleines de vertus et pleines de l'Esprit-Saint. Avec elles vivaient beaucoup d'autres saintes religieuses, à qui saint Francois envoyait un grand nombre de malades; et elles, par leurs oraisons et par le signe de la sainte croix, les rendaient tous à la santé.

XXV.

Comment saint Louis, roi de France, alla en personne, en habit de pèlerin, à Pérouse, visiter le saint frère Gilles.

Saint Louis, roi de France, alla par le monde en pèlerinage visiter les sanctuaires; et ayant entendu louer la grande sainteté de frère Gilles, qui avait été des premiers compagnons de saint François, le désir lui vint et il résolut d'aller le visiter en personne. C'est pourquoi il se rendit à Pérouse, où demeurait alors frère Gilles. Il arriva à la porte du couvent, comme un pauvre pèlerin inconnu, avec peu de compagnons, et demanda avec grande instance frère Gilles, ne disant pas au portier qui était celui qui le demandait. Le portier va donc à frère Gilles, et lui dit qu'à la porte est un pèlerin qui le demande; et il lui fut inspiré et révélé de Dieu que c'était le roi de France. Alors, avec une grande ferveur, il sortit précipitamment de sa cellule, il courut à la porte, et sans autres questions, sans qu'ils se fussent vus jamais, tous deux se jetèrent à genoux, s'embrassèrent et se baisèrent avec une grande dévotion et une grande familiarité, comme si depuis longtemps ils eussent entretenu une

extrême amitié. Or, dans tout cela, ils ne parlaient ni l'un ni l'autre, mais ils se tenaient embrassés en silence avec tous les signes de l'amour spirituel. Ils restèrent ainsi pendant un grand espace de temps sans se dire aucune parole, puis ils se quittèrent: saint Louis s'en alla continuer son voyage, et frère Gilles retourna à sa cellule.

Le roi partant, un frère demanda à un de ses compagnons qui était celui qui avait si fort embrassé le frère Gilles; et celui-ci lui répondit que c'était Louis, roi de France, qui était venu pour voir ce saint homme. Ce frère le dit aux autres, et ceux-ci eurent un grand chagrin de ce que frère Gilles ne lui avait point parlé, et tout affligés ils lui dirent: « Oh! frère Gilles, pourquoi « donc as-tu été si peu courtois? Un aussi saint « roi vient de France pour te voir et pour entendre de toi quelque bonne parole, et tu ne lui as « rien dit! » Et frère Gilles répondit: « Mes très- « chers frères, ne vous en étonnez point, parce « que ni lui ni moi nous ne pouvions dire une « parole. Aussitôt que nous nous embrassâmes, « la lumière de la divine science révéla et manifesta « à moi son cœur, et à lui le mien. Ainsi, par une « divine opération, nous regardions dans nos « cœurs; et ce que nous voulions nous dire, lui à

« moi, moi à lui, nous le connaissions beaucoup « mieux que si nous avions voulu expliquer avec « la voix ce que nous sentions dans l'âme. Telle « est l'impuissance de la parole humaine à exprimer « clairement les mystères secrets de Dieu, que la « parole nous aurait été plutôt un déplaisir qu'une « consolation. Ainsi, sachez que le roi est parti « parfaitement content de moi et l'âme toute con- « solée. »

XXVI.

Comment sainte Claire étant malade se trouva miraculeusement, la nuit de Noël, dans l'église de saint François, et y entendit l'office.

Sainte Claire étant une fois gravement malade, tellement qu'elle ne pouvait en aucune manière aller réciter l'office à l'église avec les autres sœurs ; la fête de la naissance du Christ arriva, et toutes les autres allèrent à matines : elle resta dans son lit, fort triste de ne pouvoir les suivre, et de ne pas avoir cette consolation spirituelle. Mais Jésus-Christ, son époux, ne voulut pas la laisser ainsi sans consolation, et la fit miraculeusement porter à l'église de Saint-François, où elle assista à tout l'office des matines et à la messe de la nuit : elle y reçut la sainte communion, puis elle fut reportée sur son lit.

Après que l'office fut fini à Saint-Damien, lse religieuses revinrent près de sainte Claire, et lui dirent : « O notre mère, sœur Claire, quelle grande « consolation nous avons eue dans cette sainte fête « de Noël! Plût à Dieu que vous eussiez pu être « avec nous! » Et sainte Claire répondit : « Grâces « et louanges soient rendues à notre bienheu-

« reux Seigneur Jésus-Christ béni, puisque bien « mieux que vous, mes sœurs et mes filles très-« chères, j'ai assisté à toute la solennité de cette « sainte nuit avec une grande consolation pour « mon âme. Car, par l'intercession de mon père « saint François, et par la grâce de notre Seigneur « Jésus-Christ, j'ai été de ma personne dans l'église « de mon vénérable père saint François; et, avec « les oreilles de mon corps et de mon esprit, « j'ai entendu tout l'office et le chant des orgues; « puis j'ai reçu la très-sainte communion. C'est « pourquoi, de tant de grâces qui m'ont été faites, « réjouissez-vous, et remerciez notre Seigneur « Jésus-Christ. »

XXVII.

Comment saint François expliqua à frère Léon une belle vision que ce frère avait eue.

Un jour, il arriva que saint François était gravement malade et que frère Léon le servait ; et comme le frère était en oraison près de saint François, il fut ravi en extase, et conduit en esprit auprès d'un très-grand fleuve, large et impétueux. Or, tandis qu'il considérait ceux qui le passaient, il vit quelques frères tout chargés entrer dans ce fleuve; mais aussitôt ils étaient entraînés par l'impétuosité du courant et se noyaient : quelques autres s'en allaient jusqu'au tiers, quelques-uns arrivaient à la moitié du fleuve; mais à cause du poids qu'ils portaient, ils finissaient par tomber et se noyaient aussi. Voyant cela, frère Léon sentait pour eux une grande compassion ; et tandis qu'il était ainsi, soudain voici venir une grande multitude de frères sans aucune charge; en eux brillait la sainte pauvreté; ils entrèrent dans le fleuve, et passèrent de l'autre côté sans aucun péril.

Ayant vu ceci, frère Léon revint à lui; et alors saint François connaissant en esprit que frère Léon avait eu quelque vision, l'appela, et lui demanda

ce qu'il avait vu. Lorsque le frère Léon lui eut rapporté toute la vision, saint François lui dit : « Ce « que tu as vu est la vérité. Le grand fleuve est ce « monde ; les frères qui se noyaient dans le fleuve « sont ceux qui ne suivent pas la profession évan- « gélique, et surtout la très-haute vertu de pau- « vreté. Mais ceux qui ont passé sans péril, ce sont « les frères qui ne cherchent ni ne possèdent en « ce monde aucune chose terrestre ni charnelle ; « qui, n'ayant que le nécessaire pour la nourriture « et le vêtement, se tiennent satisfaits, suivent le « Christ nu sur la croix, portant avec joie le joug « doux et léger du Christ et de la très-sainte « obéissance : c'est pourquoi ils passent facile- « ment de la vie temporelle à la vie éternelle. »

XXVIII.

De la merveilleuse prédication que fit saint Antoine de Padoue, frère mineur, au consistoire.

Le merveilleux vaisseau du Saint-Esprit, saint Antoine de Padoue, un des disciples et compagnons que saint François s'était choisis, et celui qu'il nommait son vicaire, prêchait une fois devant le Pape et les cardinaux au consistoire, où étaient des hommes de diverses nations, Grecs, Latins, Français, Allemands, Slaves, Anglais, et d'autres diverses langues. Il fut enflammé de l'Esprit-Saint, et annonça la parole de Dieu d'une manière si efficace, si dévote, si pénétrante, si douce, si claire et si intelligente, que tous ceux qui étaient présents, quoiqu'ils fussent de diverses langues, entendirent toutes ses paroles clairement, distinctement, comme s'il avait parlé le langage de chacun d'eux, et tous restèrent stupéfaits. Il sembla que l'on vît se renouveler l'antique miracle des apôtres au temps de la Pentecôte, lorsque, par la vertu de l'Esprit-Saint, ils parlaient toutes les langues; et les cardinaux se disaient l'un à l'autre : « N'est-« il pas venu d'Espagne, celui qui prêche? Et com-« ment donc entendons-nous tous dans son langage

« le langage de notre pays? » Le Pape, réfléchissant comme les autres, et s'émerveillant de la profondeur de cette prédication, s'écria : « En vérité, « celui-ci est l'arche du Testament et le trésor de « l'Écriture sainte. »

XXIX.

Du miracle que Dieu fit, quand saint Antoine, étant à Rimini, prêcha aux poissons de la mer.

Le Christ béni voulut montrer, par le moyen des animaux sans raison, la grande sainteté de son très-fidèle serviteur saint Antoine, et comment on devait écouter dévotement sa prédication et sa doctrine sainte. Une fois entre autres il se servit des poissons pour réprimander la folie des infidèles hérétiques, de la même manière que jadis, dans le Vieux Testament, il avait réprimandé, par la voix de l'ânesse, l'ignorance de Balaam.

Saint Antoine se trouvant donc à Rimini, où était une grande multitude d'hérétiques, et voulant les ramener à la lumière de la véritable foi et au chemin de la vertu, il les prêcha pendant plusieurs jours, et disputa avec eux de la foi du Christ et de la sainte Écriture. Mais eux, non-seulement ne se rendaient pas à ses saintes paroles, mais demeuraient endurcis et obstinés à ne vouloir pas l'écouter. Saint Antoine, un jour, par une divine inspiration, s'en alla vers la plage où le fleuve se jette dans la mer, et s'étant ainsi placé entre le fleuve et la mer, il

commença à parler comme s'il prêchait de la part de Dieu aux poissons, et il dit : « Écoutez « la parole de Dieu, vous, poissons de la mer et « du fleuve, puisque les infidèles hérétiques dédai- « gnent de l'entendre. » Et dès qu'il eut parlé, aussitôt accourut, vers le bord où il était, une telle multitude de poissons, grands, petits et moyens, que jamais dans cette mer et dans ce fleuve on n'en avait vu une si grande quantité. Tous tenaient leurs têtes hors de l'eau, et tous semblaient regarder la face de saint Antoine, tous dans le plus grand ordre et une grande paix. Car sur le devant et le plus près de la rive se tenaient les petits poissons, après eux venaient les moyens, et derrière, où l'eau était plus profonde, se tenaient les plus gros. Les poissons étant donc rangés dans cet ordre, saint Antoine se mit à prêcher solennellement et à dire :

« Mes frères les poissons, vous êtes fort obligés, « selon votre pouvoir, de rendre grâce à notre « Créateur, qui vous a donné un aussi noble élé- « ment pour votre habitation : car, selon qu'il « vous plaît, vous avez des eaux douces et des « eaux salées. Il vous a ménagé beaucoup de re- « fuges pour échapper aux tempêtes, il vous a

« encore préparé un élément clair et transparent, « et une nourriture dont vous vivez. Dieu, votre « créateur libéral et bon, quand il vous fit naître, « vous commanda de croître et de multiplier, et « vous donna sa bénédiction. Quand le déluge « universel arriva, quand tous les autres animaux « moururent, Dieu vous réserva seuls sans dom- « mage. Ensuite, il vous a donné des nageoires « pour courir où il vous plaît. A vous il fut ac- « cordé, par le commandement de Dieu, de garder « le prophète Jonas, et, après trois jours, de le « rejeter à terre sain et sauf. C'est vous qui don- « nâtes le cens pour notre Seigneur Jésus-Christ, « qui, en sa qualité de pauvre, n'avait pas de quoi « le payer. Par un mystère singulier, vous servîtes « de nourriture au roi éternel Jésus-Christ, avant « et après la résurrection. A cause de toutes ces « choses, vous êtes extrêmement obligés de louer « et de bénir Dieu, qui vous a départi tant et de « tels bienfaits de plus qu'aux autres créatures. » A ces paroles, et aux autres enseignements que saint Antoine ajouta, les poissons commencèrent à ouvrir la gueule, à incliner la tête, et avec ces signes et d'autres marques de respect, selon leur manière et leur pouvoir, ils louaient Dieu.

Alors saint Antoine, voyant tout le respect des

poissons pour Dieu leur créateur, se réjouit en esprit, et dit à haute voix : « Béni soit le Dieu éter-« nel, parce que les poissons de l'eau l'honorent « mieux que ne font les hommes hérétiques, et « les animaux sans raison écoutent mieux sa pa-« role que les hommes infidèles ! » Or plus saint Antoine prêchait, et plus la multitude des poissons augmentait, et aucun d'eux ne quittait la place qu'il avait choisie. A ce miracle, le peuple de la cité commença d'accourir, et, dans ce nombre, les hérétiques dont on a parlé plus haut; lesquels, voyant un miracle si merveilleux et si manifeste, furent émus dans leur cœur, et tous se jetèrent aux pieds de saint Antoine pour entendre sa parole. Alors saint Antoine se mit à prêcher la foi catholique : il prêcha d'une manière si élevée, que tous les hérétiques se convertirent et revinrent à la vraie foi du Christ, et tous les fidèles demeurèrent consolés avec une grande allégresse et fortifiés dans la foi. Cela fait, saint Antoine congédia les poissons avec la bénédiction de Dieu, et tous partirent en donnant des marques extraordinaires de joie, et le peuple de même. Ensuite, saint Antoine resta à Rimini plusieurs jours, prêchant et recueillant beaucoup de fruits spirituels dans les âmes.

XXX.

La conversion, la vie, les miracles et la mort du saint frère Jean de la Penna.

Frère Jean de la Penna, tout jeune et encore séculier, vivait dans la province de la Marche, quand une nuit lui apparut un très-bel enfant qui l'appela, et lui dit : « Jean, va à Saint-Étienne « où prêche un de mes frères Mineurs, crois à sa « doctrine, sois attentif à ses paroles, car c'est « moi qui l'ai envoyé. Après cela, tu as à faire « un grand voyage, et puis tu viendras à moi. » Sur ce, le jeune homme se leva aussitôt, et, sentant un grand ébranlement dans son âme, il alla à Saint-Étienne, où il trouva une grande multitude d'hommes et de femmes qui s'y tenaient pour entendre la prédication; celui qui devait y prêcher était un frère qui avait nom Philippe, des plus anciens de l'ordre, et qui était venu dans la Marche d'Ancône. Ce frère Philippe monta en chaire; il prêcha, non pas avec des paroles de science humaine, mais avec la vertu de l'esprit du Christ, annonçant le royaume de la vie éternelle.

La prédication finie, ledit jeune homme va trou-

ver frère Philippe, et lui dit : « Père, s'il vous plai-« sait de me recevoir dans l'Ordre, j'y ferais vo-« lontiers pénitence, et j'y servirais notre Seigneur « Jésus-Christ. » Frère Philippe, reconnaissant en lui une merveilleuse innocence et une volonté prompte à servir Dieu, lui dit : « Tu viendras me « trouver tel jour à Recanati, et je te ferai rece-« voir; » car dans ce lieu devait se tenir le chapitre provincial. Et ce jeune homme, qui était très-pur, pensa que c'était là le grand voyage qu'il lui fallait faire selon la révélation qu'il avait eue, puis qu'il s'en irait en Paradis, ce qu'il croyait devoir arriver aussitôt qu'il serait reçu dans l'Ordre. Il alla donc et fut reçu, et vit que ses pensées ne s'accomplissaient pas. Mais comme le ministre de l'Ordre déclara en plein chapitre que si quelqu'un voulait aller dans la province de Provence pour acquérir le mérite de la sainte obéissance, il lui en donnerait volontiers le congé, un très-grand désir vint à frère Jean de s'y rendre. Il pensait dans son cœur que c'était le grand voyage qu'il devait faire avant d'aller en Paradis; mais il avait honte de le dire. Finalement il se confia à frère Philippe, qui l'avait fait recevoir dans l'Ordre, et le pria tendrement de lui obtenir la grâce d'aller en Provence. Alors frère

Philippe voyant sa pureté et son intention sainte, lui obtint cette permission. Donc frère Jean se mit en route avec une grande joie, se persuadant qu'au bout de ce voyage il s'en irait en Paradis; mais il plut à Dieu qu'il restât dans cette province vingt-cinq ans, avec la même attente et le même désir, menant une vie souverainement honnête, sainte et exemplaire; croissant toujours dans la vertu, la grâce de Dieu et la faveur du peuple: car il était extrêmement aimé des frères et des séculiers. Et frère Jean se tenant un jour dévotement en oraison, pleurant et se lamentant, parce que son désir ne s'accomplisait pas, et que le pèlerinage de sa vie se prolongeait trop, le Christ béni lui apparut. A cet aspect, il sentit son âme se fondre, et le Christ lui dit : « Frère « Jean, mon fils, demande-moi ce que tu veux. » Il répondit : « Mon Seigneur, je ne sais te de- « mander rien autre que toi-même, car je ne « désire aucune autre chose; mais je te prie seu- « lement de ceci, que tu me pardonnes tous mes « péchés, et que tu me fasses la grâce de te revoir « une autre fois quand j'en aurai le plus besoin. » Jésus lui dit : « Ta prière est exaucée. » Et cela dit, il partit, et frère Jean resta tout consolé.

Finalement, le bruit de sa sainteté étant allé jus-

qu'aux frères de la Marche, ceux-ci firent tant auprès du général de l'Ordre, qu'il lui manda par la sainte obéissance de revenir dans la Marche. Et recevant cet ordre, il se mit joyeusement en chemin. Il pensait que, ce voyage fini, il devait s'en aller au ciel, selon la promesse du Christ. Mais, retourné qu'il fut dans la province de la Marche, il y vécut trente ans, et il n'était plus reconnu d'aucun de ses parents, et tous les jours il attendait que la miséricorde de Dieu lui tînt sa promesse. Pendant ce temps il remplit plusieurs fois l'office de gardien avec une grande sagesse; par lui Dieu opéra beaucoup de miracles, et, parmi les dons qu'il eut de Dieu, il reçut l'esprit de prophétie. Une fois donc, comme il était hors du couvent, un de ses novices fut combattu par le démon, et si fortement tenté, que, se rendant à la tentation, il délibéra en lui-même de quitter l'Ordre dès que frère Jean serait rentré. Or frère Jean ayant connu par l'esprit de prophétie la tentation et la délibération qui l'avait suivie, il retourna incontinent au logis, fit appeler le novice, et lui ordonna de se confesser; mais avant de le confesser, il lui raconta de point en point toute la tentation, selon que Dieu la lui avait révélée, et il conclut en disant : « Mon fils, parce que tu m'as at-

« tendu, et que tu n'as pas voulu partir sans ma « bénédiction, Dieu t'a fait cette faveur que jamais « tu ne sortiras de cet Ordre, mais tu y mourras « avec la grâce divine. » Alors le novice fut confirmé dans son bon propos, et restant dans l'Ordre, il devint un saint religieux. Toutes ces choses m'ont été racontées par frère Ugolin.

Frère Jean était un homme de grande oraison et dévotion. Jamais, après matines, il ne retournait dans sa cellule, mais il restait dans l'église en oraison jusqu'au jour. Or, une nuit qu'après matines il était resté en prières, l'ange de Dieu lui apparut et lui dit : « Frère Jean, tu as « achevé le voyage dont tu as si longtemps at- « tendu le terme. C'est pourquoi je t'avertis, de la « part de Dieu, de demander telle grâce que tu « voudras; et je t'annonce encore que tu as à « choisir ce que tu préfères, ou d'un jour en pur- « gatoire, ou de sept jours de peines en ce monde. » Et frère Jean, choisissant plutôt sept jours de peines en ce monde, il fut aussitôt malade de diverses maladies : il lui prit une fièvre violente et la goutte aux mains et aux pieds, et des douleurs au flanc, et beaucoup d'autres maux. Mais le pire était qu'un démon se tenait devant lui, ayant en main un grand papier où il lui montrait écrits tous les péchés qu'il

avait jamais faits ou pensés. Et le démon lui disait : « Pour ces péchés que tu as commis par la pensée, « par la langue et par les actions, tu es damné dans « les profondeurs de l'enfer. » Pour lui il ne se rappelait plus aucun bien qu'il eût jamais fait, ni aucun mérite qu'il eût jamais eu ; mais il se croyait réprouvé comme le démon le lui disait. Et quand on lui demandait comment il se trouvait, il répondait : « Mal ; parce que je suis damné. » Et les frères, voyant cela, envoyèrent chercher un vieux religieux qui s'appelait frère Matthieu de Monte-Rubbiano, qui était un saint homme et très-grand ami de frère Jean ; et ledit frère Matthieu étant arrivé près de lui le septième jour de sa tribulation, le salua et lui demanda comment il était. Il répondit qu'il était mal, parce qu'il était damné. Alors frère Matthieu lui dit : « Ne te rappelles-tu donc plus « que tu t'es bien des fois confessé à moi, et que « je t'ai pleinement absous de tous tes péchés ? Ne « te rappelles-tu pas encore que tu as fidèlement « servi Dieu dans ce saint Ordre pendant beau- « coup d'années ? Après cela, ne te rappelles-tu « point que la miséricorde de Dieu excède tous les « péchés du monde, et que le Christ béni, notre « Sauveur, a payé un prix infini pour nous ra- « cheter ? Aie donc bonne espérance, car je tiens

« pour certain que tu es sauvé. » Et après ces paroles, comme le mourant était au terme de sa purification, la tentation s'éloigna et la consolation vint. Alors avec une grande joie frère Jean dit à frère Matthieu : « Tu es fatigué et l'heure est « avancée; je te prie donc d'aller prendre du re- « pos. » Et frère Matthieu ne voulait pas le quitter; mais finalement, à sa grande instance, il se sépara de lui et alla se reposer; frère Jean resta seul avec le religieux qui le servait. Et voilà le Christ béni qui vient avec une très-grande splendeur et une odeur d'une excessive suavité, ainsi qu'il lui avait promis de lui apparaître encore une fois, quand il en aurait le plus besoin; et il le guérit parfaitement de tous ses maux. Alors frère Jean, les mains jointes, remercia Dieu qui donnait une si heureuse fin à son grand voyage dans cette misérable vie; il se remit aux mains du Christ et rendit son âme à Dieu, passant de cette vie mortelle à la vie éternelle, avec le Christ béni, qu'il avait si longtemps désiré et attendu. Et ce frère Jean repose dans le couvent de la Penna de saint Jean.

XXXI.

Comment frère Pacifique, étant en oraison, vit l'âme de son frère aller au ciel.

Dans la province de la Marche, après la mort de saint François, deux frères vivaient sous la Règle : l'un se nommait frère Humble, et l'autre frère Pacifique, et tous deux furent des hommes d'une très-grande sainteté et d'une grande perfection. L'un, frère Humble, résidait au couvent de Soffiano, où il mourut; et l'autre demeurait dans un autre couvent très-loin de là.

Il plut à Dieu que frère Pacifique, étant un jour en oraison dans un lieu solitaire, fut ravi en extase, et vit l'âme de frère Humble, son frère, qui se détachait du corps, et qui allait droit au ciel sans retard et sans empêchement. Il advint qu'après beaucoup d'années ce frère Pacifique fut envoyé dans le couvent de Soffiano, où son frère était mort. En ce temps, les frères, à la demande des seigneurs de Bruforte, passèrent de ce couvent à un autre. Et entre autres choses ils transportèrent les reliques des saints frères qui étaient morts dans ce lieu. Quand on en vint à la sépulture du frère Humble, son frère Pacifique prit

les ossements, les lava d'un vin précieux, puis les enveloppa dans une nappe blanche, et avec un grand respect et une grande dévotion il les baisait et pleurait. Les autres frères s'en étonnèrent, et ils ne trouvaient pas que ce fût d'un bon exemple ; car, pour un homme de si grande sainteté, frère Pacifique leur paraissait pleurer son frère d'un amour trop sensuel et trop terrestre, montrant plus de dévotion à ses restes qu'à ceux des autres frères qui n'avaient pas été de moindre sainteté que frère Humble, et dont les reliques étaient dignes d'autant de vénération. Et frère Pacifique, connaissant la mauvaise pensée des frères, voulut humblement les satisfaire, et leur dit : « Mes très-« chers frères, ne vous étonnez pas si j'ai fait pour « les os de mon frère ce que je n'ai pas fait pour « les autres. Béni soit Dieu ! car ce n'est pas, comme « vous croyez, l'amour charnel qui m'a entraîné ; « mais j'ai fait ainsi, parce qu'au moment où « mon frère quitta cette vie, j'étais en prière dans « un lieu désert et loin de lui, et je vis son âme « monter droit au ciel ; je suis donc certain que « ses os sont saints, et qu'ils seront un jour en « paradis. Si Dieu m'avait donné la même certi-« tude des autres frères, j'aurais rendu le même « respect à leurs ossements. » Et les frères, voyant

par ce récit combien les prières de frère Pacifique étaient saintes et dévotes, furent très-édifiés de lui, et louèrent Dieu.

XXXII.

Du saint frère à qui la mère du Christ apparut quand il était malade, lui apportant trois boîtes d'électuaires.

Dans le couvent de Soffiano, était anciennement un frère Mineur, si grand en sainteté et en grâce, qu'il paraissait tout divin. Souvent il était ravi en Dieu; et comme il avait particulièrement la grâce de la contemplation, pendant qu'il était ainsi tout absorbé et enlevé en Dieu, il arriva plusieurs fois que les oiseaux de diverses espèces venaient à lui et se posaient familièrement sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras et sur ses mains, et ils chantaient merveilleusement. Ce Frère était très-solitaire, et parlait peu. Mais quand on l'interrogeait sur quelque chose, il répondait si gracieusement, si sagement, qu'il paraissait plutôt un ange qu'un homme; il était très-puissant en oraison et en contemplation, et les Frères l'avaient en grand respect. Or ce religieux, achevant le cours de sa vertueuse vie, selon la volonté divine, fut malade jusqu'à mourir, tellement qu'il ne pouvait plus rien prendre. Avec cela il ne voulait recevoir aucun soin de la médecine terrestre, et toute sa confiance était dans le méde-

cin céleste, Jésus-Christ, et dans sa mère bénie, de laquelle il obtint par la divine clémence d'être miséricordieusement visité et assisté. Donc, un jour qu'il était sur son lit, se disposant à la mort de tout son cœur et de toute sa dévotion, la glorieuse Vierge Marie, mère du Christ, lui apparut avec une très-grande multitude d'anges et de saintes vierges, et entourée d'une merveilleuse splendeur. Elle s'approcha de son lit, et lui, en la regardant, ressentit une très-grande allégresse et un grand soulagement dans son âme et dans son corps; et il commença à la prier humblement de demander à son bien-aimé fils que, par ses mérites, il le tirât de la prison de cette misérable chair. Et comme il persévérait dans cette prière avec beaucoup de larmes, la Vierge Marie lui répondit, l'appelant par son nom : « Ne « crains rien, mon fils, car ta prière est exaucée, et « je suis venue pour te donner un peu de soulage-« ment avant que tu partes de cette vie. » Et la Vierge Marie avait à ses côtés trois saintes vierges qui portaient à la main trois boîtes d'électuaires d'un parfum et d'une suavité inexprimables. Alors la Vierge glorieuse prit une de ces boîtes, l'ouvrit, et toute la maison fut remplie d'une bonne odeur; et avec une cuiller elle prit de cet électuaire, et

en donna au malade. Et le malade, aussitôt qu'il en eut goûté, sentit tant de soulagement et de douceur, qu'il lui paraissait que son âme ne pouvait plus rester dans son corps; si bien qu'il commença à dire : « C'est assez, très-sainte mère, « Vierge bénie, toi qui guéris et qui sauves la race « humaine : c'est assez, je ne peux plus supporter « tant de suavité. » Mais la compatissante et bonne mère n'en présenta pas moins plusieurs fois de cet électuaire au malade, et lui en fit prendre jusqu'à vider toute la boîte. Ensuite, la Vierge bienheureuse prit la seconde boîte, et y mit la cuiller pour lui en donner encore; et lui se plaignait en disant : « O bienheureuse mère de Dieu, mon « âme est comme fondue par l'ardeur et la sua- « vité du premier électuaire; comment pourrais-je « supporter le second ? Je te prie, toi qui es bénie « par-dessus tous les saints, par-dessus tous les « anges, de ne plus m'en donner. » La glorieuse Vierge Marie lui répondit : « Essaye encore un « peu, mon fils, de cette seconde boîte; » et lui en donnant un peu, elle ajouta : « Aujourd'hui, « mon fils, tu en as pris autant qu'il t'en faut; « mais aie bon courage, je viendrai bientôt te « querir, et je te mènerai au royaume de mon « fils, que tu as toujours cherché et désiré. » Et cela

dit, prenant congé de lui, elle s'éloigna, le laissant si consolé et si réconforté par la douceur de cet électuaire, que, pendant plusieurs jours, il vécut encore fort et rassasié, sans prendre aucune nourriture corporelle. Et quelques jours après, comme il parlait gaiement avec les frères, au milieu d'une grande joie et d'une grande allégresse, il quitta cette misérable vie.

XXXIII.

Du saint frère Jacques de Fallerone, et comment après sa mort il apparut à frère Jean de l'Alverne.

Frère Jacques de Fallerone, homme de grande sainteté, étant tombé gravement malade au couvent de Moliano, dans la garde de Fermo, frère Jean de l'Alverne, qui demeurait à la Massa, apprit sa maladie. Et parce qu'il l'aimait comme son tendre père, il se mit en prière pour lui, demandant à Dieu dévotement, avec oraison mentale, qu'il donnât au frère Jacques la santé du corps, si c'était le meilleur pour son âme. Comme il était dans ces dévotes prières, il fut ravi en extase, et vit dans l'air une grande armée d'anges et de saints au-dessus de sa cellule, qui était dans un bois; et cette apparition répandait une telle splendeur, que tout le pays d'alentour en était illuminé : et parmi ces anges il vit ce frère Jacques malade, pour lequel il priait; il le vit debout, vêtu de blanc et tout resplendissant de lumière. Il vit encore au milieu d'eux le bienheureux père saint François, orné des sacrés stigmates du Christ et couvert de gloire; il vit aussi et reconnut le saint frère Lucido et le vieux frère Matthieu de Monte-Rubbiano, et plu-

sieurs autres frères qu'il n'avait jamais vus ni connus en cette vie. Et frère Jean regardant avec une grande joie cette bienheureuse troupe de saints, il eut révélation certaine que l'âme de ce frère malade était sauvée ; qu'il devait mourir de cette maladie, et après sa mort aller en paradis, mais non pas de suite, parce qu'il devait se purifier un peu en purgatoire. Frère Jean eut une si grande joie de cette révélation, à cause du salut de l'âme de son ami, que de la mort du corps il ne sentait aucune peine; mais avec une grande tendresse d'esprit il l'appelait, disant en lui-même : « Frère Jacques, mon doux père; frère Jacques, « mon doux frère; frère Jacques, très-fidèle servi- « teur et ami de Dieu; frère Jacques, compagnon « des anges et joie des saints ! »

Avec cette certitude et cette joie, frère Jean revint à lui; et aussitôt il partit du couvent, et alla visiter ce frère Jacques à Moliano. Il le trouva si appesanti qu'à peine il pouvait parler; il lui annonça la mort de son corps et le salut et la gloire de son âme, selon la certitude qu'il en avait par la révélation divine. Là-dessus frère Jacques eut l'âme et la figure toutes réjouies; et il reçut son ami avec une grande allégresse et un joyeux sourire, le remerciant de la bonne nouvelle

qu'il lui apportait, et se recommandant à lui dévotement. Alors frère Jean le pria tendrement de revenir après sa mort le trouver et lui révéler son état; et frère Jacques le lui promit, s'il plaisait à Dieu. Et ces paroles dites, frère Jacques, sentant approcher l'heure de son passage, commença à prononcer dévotement ce verset du psaume : « *In pace in idipsum dormiam, et requiescam;* » c'est-à-dire : « Je m'endormirai en paix pour la vie « éternelle, et je me reposerai. » Et ce verset dit, avec la figure joyeuse et gaie, il passa de cette vie à l'autre. Après qu'il fut enseveli, frère Jean retourna au couvent de la Massa, où il attendait la promesse de frère Jacques, et qu'il vînt le trouver au jour convenu. Mais ce jour-là, comme il était en prière, le Christ lui apparut avec une grande compagnie d'anges et de saints, parmi lesquels frère Jacques n'était pas : de quoi frère Jean s'étonna beaucoup, et il le recommanda dévotement au Christ. Puis, le jour suivant, frère Jean priant dans la forêt, frère Jacques lui apparut tout joyeux et accompagné des anges. Et frère Jean lui dit : « Oh! père très-cher, pourquoi n'es-tu pas venu à « moi le jour que tu m'avais promis? » Et frère Jacques lui dit : « Parce que j'avais encore besoin « de quelque purification; mais à cette même

« heure où le Christ t'apparut, et où tu me re-
« commandas à lui, il t'exauça et me délivra de « toutes peines. Alors j'apparus à frère Jacques « de la Massa, saint laïque, qui servait la messe; et « il vit l'hostie consacrée, quand le prêtre l'éleva, « changée en la forme d'un très-bel enfant vivant, « et je lui dis : « Aujourd'hui je m'en vais, avec cet « enfant, au royaume de la vie éternelle, où per- « sonne ne peut aller sans lui. »

A ces mots, frère Jacques disparut, et s'en alla au ciel avec toute la bienheureuse compagnie des anges; et frère Jean demeura fort consolé. Cedit frère Jacques de Fallerone mourut la vigile de saint Jacques apôtre, dans le mois de juillet, au couvent de Moliano, dans lequel, après sa mort et par ses mérites, la divine bonté opéra beaucoup de miracles (1).

---

(1) Les petites Fleurs de saint François ont été complétement traduites par M. l'abbé Riche. Cette traduction intelligente et bien écrite diffère pourtant de la nôtre, où nous n'avons donné qu'un choix des légendes franciscaines, mais en cherchant surtout à conserver la naïveté du texte.

FIN.

TEXTES ITALIENS.

Les écrits de S. François, ceux de Jacopone, et les *Fioretti*, sont si peu répandus en France, qu'on a pensé être agréable aux personnes qui aiment les lettres italiennes, en donnant le texte de quelques-unes des compositions traduites dans ce livre. C'est le seul moyen de faire connaître ce qui ne se traduit pas, le charme, la simplicité et quelquefois aussi l'embarras de la vieille langue. Afin d'éviter les difficultés d'orthographe qui divisent souvent les philologues italiens, on s'est attaché à reproduire les éditions qu'on avait sous les yeux : *Beati patris Francisci opera omnia*, Cologne, 1849. *Le poesie spirituali del B. Jacopone da Todi*, Venise, 1617. *Fioretti di S. Francesco*, Naples, 1839.

SAINT FRANÇOIS.

CANTICO DE LE CREATURE,

COMUNEMENTE DETTO

DE LO FRATE SOLE (1).

1. Altissimo omnipotente bon signore:
Tue son le laude, la gloria et l' onore,
Et ogni benedictione:
A te solo se confano:
Et nullo homo è degno di nominar te.

2. Laudato sia Dio mio signore
Cum tutte le tue creature,
Specialmente messer lo frate Sole:
Lo quale giorna et illumina nui per lui,
Et ello è bello et radiante cum grande splendore:
De te signore porta significatione.

3. Laudato sia mio signore per sor luna et per le stelle:
In celo le hai formate clare et belle.

4. Laudato sia mio signore per frate vento

(1) Tout en reproduisant avec soin l'édition de Cologne, on a essayé de couper quelques-uns des versets de ce cantique, de manière à mieux faire ressortir les rimes, et les assonances qui, dans la poésie primitive, tiennent lieu de rimes.

Dans cette pièce comme dans la suivante on emploie u pour v, excepté au commencement des mots.

Et per l' aire et nuuolo et sereno et omne tempo :
Per le quale dai a le tue creature sustentamento.

5. Laudato sia mio signore per sor aqua :
La quale è multo utile et humile et pretiosa et casta.

6. Laudato sia mio signore
Per frate foco, per lo quale tu allumini la nocte :
Et ello è bello et jucundo et robustissimo et forte.

7. Laudato sia mio signore per nostra matre terra :
La quale ne sostenta et guberna,
Et produce diuersi fructi et coloriti fiori et herbe.

8. Laudato sia mio signore
Per quelli que perdonano per lo tuo amore
Et sosteneno infirmitate et tribulatione :
Beati queli que sostenerano in pace :
Che da ti altissimo serano incoronati.

9. Laudato sia mio signore per sor nostra morte corporale :
Da la quale nullo homo viuente pò scampare.
Guai a queli que more in peccato mortale :
Beati queli que se trouano ne le toe sanctissime voluntate :
Che la morte secunda non li porà far male.

10. Laudate et benedicite mio signore et regratiate :
Et seruite a lui cum grande humilitate.

JACOPONE.

CHRISTO SI LAMENTA

DELLA SPOSA ANIMA.

ANGELI.

1. O Christo onnipotente
Oue siete inuiato?
Perche poueramente
Gite pellegrinato?

CHRISTO.

2. Vna sposa pigliai,
Cui dato haggio 'l mio core:
Di gioie l' adornai
Per auermene onore:
Lassommi a disonore,
E fammi gir penato.

3. Io si l' adornai
Di gioie et d' onoranza;
Mia forma le assignai,
A la mia simiglianza,
Hammi fatta fallanza,
E fammi gir penato.

4. Io glie donai memoria
Ne lo mio piacimento:
De la celeste gloria
Glie diei lo 'ntendimento;
Et volontà nel centro
Del cor gli ho miniato.

5. Poi glie donai la Fede,
Ch' adempie intendanza;
A sua memoria diedi
La verace speranza;
Et caritate amanza
Al voler ordinato.

6. Accioche l' essercitio
Auesse compimento;
Il corpo per seruitio
Dieiglie per ornamento,
Bello fu lo stromento,
Non l' auesse scordato.

7. Accioche ella auesse
In che se exercitare;
Tutte le creature
Per lei volsi creare;
D' onde mi deuea amare,
Hammi guerra menato.

8. Accioche ella sapesse
Come se exercire:
De le quattro virtuti
Si la volsi vestire:
Per lo suo gran fallire
Con tutte ha adulterato.

ANGELI.

9. Signor se la trouiamo,
Et vuole ritornare;
Vuoi che le dicamo,
Che glie vuoi perdonare;
Che la possiam ritrare
Del pessimo suo stato?

CHRISTO.

10. Dicete a la mia sposa,
Che deggia riuenire:
Tal morte dolorosa
Non mi faccia patire:
Per lei voglio morire;
Si ne so innamorato.

11. Con grande piacimento,
Faccioglie perdonanza;
Rendoglie l' ornamento;
Donoglie mia amistanza;
Di tutta sua fallanza
Si mi sarò scordato.

ANGELI.

12. O alma peccatrice,
Sposa del gran Marito,
Com' iace in esta fece
Il tuo volto polito?
Com' hai da lui fugito
Che amor tal t' ha portato?

ANIMA.

13. Pensando nel suo amore
Si so morta et confusa:
Posemi in grande onore
Or in che son retrusa?
O morte dolorusa
Como m' hai circondato?

ANGELI.

14. O peccatrice ingrata,
Ritorna al tuo Signore:
Non esser disperata;
Che per te muor d' amore:
Pensa nel suo dolore,
Qual' l' hai d' amor piagato.

ANIMA.

15. Forsi; io hauendol sì offeso;
Ch' ei non mi riuorria:
Haggiol morto e conquiso;
Trista la vita mia;
Non saccio, oue mi sia,
Sì m' ha d' amor ligato.

ANGELI.

16. Non hauer dubitanza
De la recettione.
Non far più dimoranza,
Non hai nulla cagione:
Clame tua intentione
Con pianto amaricato.

ANIMA.

17. O Christo pietoso
Oue ti troui amore?
Non esser più nascoso;
Che moio a gran dolore.
Chi vide il mio Signore,
Narrel chi l' ha trouato.

ANGELI.

18. O alma noi el trouammo
Su nella Croce appiso.
Morto lo ci lassammo
Tutto battuto e alliso:
Per te morir s' è miso;
Caro t' ha comparato.

ANIMA.

19. E io comenzo il corrotto
D' vn acuto dolore.
Amor, et chi t' ha morto?
Se' morto per mio amore.
O inebriato amore,
Oue hai Christo inalzato?

Libro IV, *Cantico sesto.*

FIORETTI DI S. FRANCESCO.

CAPITOLO VIII.

Come andando per cammino S. Francesco e frate Leone, gli spose quelle cose, che sono perfetta letizia.

Venendo una volta S. Francesco da Perugia a Santa Maria degli Angioli con frate Leone a tempo di verno, e il freddo grandissimo fortemente il crucciava, chiamò frate Leone, il quale andava innanzi, e disse così : frate Leone, avvegna Iddio che i frati minori in ogni terra dieno grande esempio di santità e di buona edificazione, niente di meno scrivi e nota diligentemente che non è quivi perfetta letizia. E andando S. Francesco più oltre il chiamò la seconda volta : o frate Leone, benchè 'l frate minore allumini i ciechi, e distenda gli attratti, scacci i demoni, renda l' udire a' sordi, e l' andare a' zoppi, il parlare a' mutoli, e, ch' è maggiore cosa, risusciti i morti di quatro dì; scrivi che in ciò non è perfetta letizia. E andando un poco, gridò forte : o frate Leone, se il frate minore sapesse tutte le lingue, e tutte le scienze, e tutte le scritture, sicchè sapesse profetare, e rive-

lare non solamente le cose future, ma eziandio i segreti delle coscienze e degli animi, scrivi che non è in ciò perfetta letizia. Andando un poco più oltre, S. Francesco chiamò ancora forte: o frate Leone, pecorella di Dio, benchè il frate minore parli con lingua d'Agnolo, e sappia i corsi delle stelle, e le virtù delle erbe, e fossergli rivelati tutti i tesori della terra, e conoscesse le virtù degli uccelli, e de' pesci, e di tutti gli animali, e degli uomini, e degli albori, e delle pietre, e delle radici, e dell' acque; scrivi che non è in ciò perfetta letizia. E andando ancora un pezzo, S. Francesco chiamò forte: o frate Leone, benchè 'l frate minore sapesse sì bene predicare, che convertisse tutti gl' infedeli alla fede di Cristo, scrivi che non è ivi perfetta letizia. E durando questo modo di parlare bene di due miglia, frate Leone con grande ammirazione il dimandò, e disse: Padre, io ti priego dalla parte di Dio, che tu mi dica dove è perfetta letizia. E S. Francesco sì gli rispose: Quando noi saremo a Santa Maria degli Angioli, così bagnati per la pioggia, e agghiacciati per lo freddo, e infangati di loto, e afflitti di fame, e picchieremo la porta del luogo, e 'l portinaio verrà adirato, e dirà: chi siete voi? e noi diremo: noi siamo due de' vostri fratri; e colui dirà: voi

non dite vero, anzi siete due ribaldi, che andate ingannando il mondo, e rubando le limosine de' poveri, andate via, e non ci aprirà, e faracci stare di fuori alla neve e all' acqua, col freddo e colla fame, in fino alla notte; allora se noi tanta ingiuria e tanta crudeltà e tanti commiati sosterremo pazientemente senza turbarcene e senza mormorare di lui, e penseremo umilmente e caritativamente che quel portinaio veracemente ci conosca; che Iddio il fa parlare contra a noi; o frate Leone, scrivi che quì è perfetta letizia. E se noi persevenriamo picchiando, e egli uscirà fuori turbato, e come gaglioffi importuni ci caccerà con villanie e con gotate, dicendo: partitevi quinci, ladroncelli vilissimi, andate allo spedale, che qui non mangerete voi, nè albergherete; se noi questo sosterremo pazientemente, e con allegrezza e con amore; o frate Leone, scrivi che quivi è perfetta letizia. E se noi pur costretti dalla fame e dal freddo, e dalla notte, più picchieremo e chiameremo, e pregheremo per l' amore di Dio con grande pianto che ci apra, e mettacci pure dentro, e quegli più scandalezzato dirà: costoro sono gaglioffi importuni, io gli pagherò bene come sono degni, e uscirà fuori con uno bastone nocchieruto, e piglieracci per lo cappuccio, e gitteracci

in terra, e involgeracci nella neve, e batteracci a nodo a nodo con quel bastone; se noi tutte queste cose sosterremo pazientemente e con allegrezza, pensando le pene di Cristo benedetto, le quali dobbiamo sostenere per suo amore; o frate Leone, scrivi che qui e in questo è perfetta letizia: e però odi la conclusione, frate Leone. Sopra tutte le grazie e doni dello Spirito Santo, le quali Cristo concede agli amici suoi, si è di vincere sè medesimo, e volentieri per lo amore di Cristo sostenere pene, ingiurie ed obbrobri, e disagi; imperocchè in tutti gli altri doni di Dio noi non ci possiamo gloriare, perocchè non sono nostri, ma di Dio; onde dice l'Apostolo: che hai tu, che tu non abbi da Dio, e se tu l'hai avuto da lui, perchè te ne glorii, come se tu l'avessi da te? Ma nella croce della tribulazione e della afflizione ci possiamo gloriare, perocchè, dice l'Apostolo: io non mi voglio gloriare, se non nella croce del nostro Signore Gesù Cristo.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



